

James Hadley

# CHASE

Le denier  
du colt



Gallimard

James Hadley

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

475, boulevard De Maisonneuve Est

Montréal (Québec) H2L 5C4

180

# CHASE

## Le denier du colt

Traduit de l'anglais par M. Deutsch

Le tout, c'est de leur flanquer la trouille, à tous ces grossiums de Paradise City. Facile. On en liquide trois d'entrée de jeu. Et on signe «l'Exécuteur». Après, ces cloportes se bousculent, piétinent les enfants pour venir coller leurs enveloppes pleines de fric dans les cabines téléphoniques que je leur indique : il n'y a plus qu'à ramasser la monnaie.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec



3 2002 5161 2868 1

Illustration de Jean-Claude Claeys

Texte intégral de la SÉRIE NOIRE



9 782070 497447



98-III A 49744 ISBN 2-07-049744-5 catégorie 2

COLLECTION JAMES HADLEY CHASE

*Parutions du mois*

40. LE DENIER DU COLT

41. DU GÂTEAU !

JAMES HADLEY CHASE

*Le denier  
du colt*

TRADUIT DE L'ANGLAIS  
PAR MICHEL DEUTSCH

*nrf*

GALLIMARD

*Titre original :*

WANT TO STAY ALIVE ?

© *James Hadley Chase, 1970.*

© *Éditions Gallimard, 1971, pour la traduction française.*

Il n'y avait pas plus d'une heure qu'ils dormaient quand Meg se réveilla en sursaut. Elle souleva sa tête du sac à dos qui lui servait d'oreiller, et balaya d'un regard inquiet la pièce baignée par le clair de lune. D'épaisses toiles d'araignées balançaient leurs guirlandes et l'une de ces bêtes — qui était énorme — se baladait au plafond.

— Ça fait froid dans le dos, avait dit Meg à Chuck quand ils étaient entrés par effraction. C'est une vraie maison hantée!

Mais Chuck, qui manquait d'imagination, avait rétorqué avec mépris :

— Eh ben, on tiendra compagnie aux fantômes. Tout vaut mieux que les moustiques.

En quête d'un endroit où dormir, après avoir quitté l'autoroute n° 4, ils étaient tombés sur cette demeure abandonnée. Leur argent n'avait pas fait long feu. A Goulds, une agglomération qui faisait dans le citron et la patate, Chuck avait essayé de se faire embaucher dans une conserverie mais on l'avait éjecté. Ses cheveux qui lui tombaient sur les épaules, sa barbe et l'odeur de plus en plus forte qu'il dégagait depuis Jacksonville où il s'était lavé pour la dernière fois étaient rédhibitoires.

La maison déserte se dressait au milieu d'une jungle de palmiers rabougris, de choux palmistes et d'arbustes en fleur. De style colonial traditionnel — deux étages, un portique avec six piliers carrés allant jusqu'au toit — c'était une résidence pour nababs qui avait dû en étaler, autrefois.

Meg l'avait examinée avec curiosité. A qui avait-elle bien pu appartenir? Et pourquoi personne ne s'était-il porté acheteur?

— Qu'est-ce que ça peut bien foutre? avait laissé tomber Chuck quand elle avait exprimé ses pensées à haute voix. Et il avait flanqué un coup de pied dans la serrure massive qui avait cédé. L'un des battants de la porte, sorti de ses gonds, s'était écroulé bruyamment en soulevant un nuage de poussière qui les avait fait éternuer.

Meg avait reculé.

— Je ne veux pas dormir là-dedans. Ça me fait froid dans le dos.

— Ah! La ferme!

Chuck n'était pas d'humeur à l'écouter. Il avait faim, il était fatigué et démoralisé. La prenant par le bras, il l'avait entraînée de force dans les ténèbres de la bâtisse.

Ils avaient décidé de s'installer au premier car les fenêtres du rez-de-chaussée étaient obstruées par des planches. Le clair de lune que laissaient filtrer les vitres incrustées de crasse donnait suffisamment de lumière pour leur permettre de déballer leurs affaires. L'escalier était vaste et monumental. Meg imaginait une sorte de Scarlet O'Hara en descendre les marches, dans tous ses atours, sous le regard attentif de ses admirateurs massés dans le grand vestibule. Mais elle s'était abstenue de confier cette pensée à

Chuck, sachant qu'il se contenterait de se moquer d'elle. C'était un garçon qui vivait essentiellement dans le présent. Même l'avenir était pour lui un mur aveugle.

Elle s'était brusquement réveillée et tendait à présent l'oreille, son cœur battant la chamade.

La maison semblait s'être animée. Le vent soufflant de Biscayne Bay gémissait dans les gouttières. Le papier mural qui partait en lambeaux bruissait doucement. Les poutres craquaient et, au rez-de-chaussée, une porte battait, en grinçant sur ses gonds rouillés.

Meg écouta un moment, puis s'allongea de nouveau, à contrecœur dans l'espoir de se rendormir. Elle jeta un coup d'œil à Chuck. Il était couché sur le dos, la bouche entrouverte. Une mèche de cheveux gras lui barrait la figure. Il sentait mauvais mais elle s'en foutait. Elle ne devait probablement pas sentir la rose, elle non plus. Cela s'arrangerait quand ils arriveraient au bord de la mer. Là, ils prendraient un bain.

Les yeux fixés au plafond, elle étendit ses longues jambes fuselées et posa une main sur ses seins généreux que dissimulait un mince chandail crasseux. A présent, elle s'était habituée à cette existence inconfortable. C'était une vie qui comportait bien des avantages. Au moins était-elle libre d'aller où elle voulait, de vivre à sa guise — et cela avait de l'importance à ses yeux.

Elle songea à son père qui gagnait des clopinettes à vendre des polices d'assurances, à son enquiquineuse de mère. Jusqu'à l'âge de dix-sept ans, elle s'était bien entendue avec ses parents. Mais à quatorze ans elle s'était juré une chose : le jour où elle se sentirait suffisamment sûre d'elle, elle ficherait le camp. L'étouffant mode de vie de la petite bourgeoise ne lui



convenait pas. Mais ce n'était qu'après avoir fait la connaissance de Chuck qu'elle avait tenu parole.

Il avait quatre ans de plus qu'elle. Un jour, elle était allée au cinéma toute seule, ce qui lui arrivait rarement car elle avait des tas d'amis. Mais, ce soir-là elle avait eu envie de solitude. Elle avait raconté à ses parents qu'elle avait rendez-vous avec Shirley pour aller voir un film. Elle devait toujours leur dire avec qui elle sortait et elle mentait à tous les coups, sachant qu'ils étaient trop bêtes pour vérifier. Même quand elle sortait en compagnie de Shirley, elle leur disait des bobards, en prétendant que c'était avec Edna. Ça l'émoustillait de monter le coup à papa-maman. Et elle n'était même pas sûre qu'ils l'écoutaient. Souvent elle se demandait s'ils réagiraient autrement que par l'habituel « amuse-toi bien, chérie, et ne rentre pas trop tard » si elle leur annonçait qu'elle avait rencart avec Frank Sinatra alors qu'ils étaient plantés devant leur télé.

Comme le film était un navet, elle était sortie au milieu de la séance. Une fois dehors — la nuit était brûlante — elle s'était brusquement rendu compte qu'il n'était que vingt et une heures et elle avait regretté d'avoir quitté la salle. Elle n'avait donc rien d'autre à faire qu'à rentrer et la perspective de regarder le petit écran en famille la consternait.

— Vous ne vous ennuyez pas toute seule ?

Chuck, sorti de l'ombre, s'était immobilisé devant elle. Elle l'avait étudié d'un regard approbateur. Elle avait fait tout ce qu'une adolescente est susceptible de faire avec un homme sans aller jusqu'au sacrifice de sa virginité. Elle aimait se débattre dans une voiture, les cuisses hermétiquement croisées, acceptant tout sauf le dénouement ultime. Sa mère lui avait si

souvent conseillé de se méfier des inconnus que cet avertissement l'assommait et avait pris pour elle valeur de défi.

Chuck ne manquait pas d'une certaine séduction. Petit et râblé, il était bâti en force. Ses longs cheveux et sa barbe rousse l'attiraient, sa laideur, sa décontraction lui plaisaient. Enfin il avait une virilité qui l'excitait.

Elle se rappelait : ils étaient allés à la plage et s'étaient baignés nus. Il y avait tellement de naturel dans la nudité de Chuck que Meg, toute pudeur envolée, s'était déshabillée à son tour.

Une fois au bord de l'eau, il avait dit : « On va nager » et il s'était dévêtu avant qu'elle n'eût compris ce qui arrivait. Tout nu, il s'était mis à courir et était entré dans l'eau. Après une légère hésitation, elle avait suivi son exemple et, plus tard, s'était soumise à ses exigences.

Cette première expérience avait été explosive. Malgré de nombreuses lacunes en d'autres domaines, Chuck savait s'y prendre avec les femmes.

— Tu me bottes, lui avait-il dit alors qu'ils étaient allongés côte à côte, détendus et apaisés. Est-ce que tu as de l'argent ?

Meg devait apprendre par la suite que l'argent et le sexe étaient les deux seules choses qui intéressaient Chuck. Elle avait trois cents dollars d'économie, les petits cadeaux de riches parents qu'elle avait accumulés au cours des années en prévision des « mauvais jours », comme disait sa mère. Ce n'était pas un mauvais jour mais à quoi bon se casser la tête ?

Chuck lui avait confié qu'il songeait à se rendre en Floride. Il avait envie de soleil. Non, il ne faisait

rien. Quand il était fauché, il prenait un boulot, n'importe lequel, et lorsqu'il en avait mis suffisamment de côté, il laissait tomber. C'était la bonne vie. Meg partageait cette opinion. Trois cents dollars, c'était la fortune éternelle, avait-il dit. Pourquoi ne partirait-elle pas avec lui?

C'était le moment que Meg attendait. Elle avait trouvé un homme, un homme passionnant dont les vues concordaient avec les siennes. Costaud, rude, insouciant et qui faisait l'amour d'une façon terrible. Elle n'hésita pas.

Ils décidèrent de se retrouver le lendemain à la gare routière et de partir ensemble pour la Floride.

Et le lendemain matin, pendant que sa mère faisait ses courses, Meg prépara son matériel de camping, écrivit un mot pour prévenir la famille qu'elle partait sans esprit de retour, s'appropriâ les cinquante dollars que son père conservait « en prévision des mauvais jours » et quitta la maison pour de bon.

Contrairement aux prédictions de Chuck, son viatique — ses trois cents dollars d'économie et les cinquante dollars de son père — ne dura pas éternellement. Parmi les nombreux défauts du jeune homme, il y avait l'irrépressible amour du jeu. Le cœur battant, Meg le vit secouer joyeusement les dés en compagnie de deux garçons qu'ils avaient rencontrés sur la route de Jacksonville. Quand il misa leurs derniers cinquante dollars, elle suggéra d'une voix tremblante qu'il était temps d'arrêter les frais.

Les deux garçons dévisagèrent Chuck et l'aîné laissa tomber :

— Comment... tu acceptes qu'elle te sorte ce genre de salade?

Chuck avait plaqué une main épaisse aux doigts

courts sur la figure de Meg et, d'une bourrade, l'avait envoyée s'étaler sur le sol rugueux. Elle en avait perdu le souffle. Lorsqu'elle eut enfin récupéré, il n'avait plus un sou et ses partenaires avaient disparu dans la nuit.

— Et alors? avait grondé Chuck quand elle lui avait fait une scène. Ça sert à quoi, le fric? Boucle-lal! On en retrouvera. L'argent, il y en a toujours!

Ils s'étaient embauchés pour la cueillette des oranges. Une semaine durant, ils avaient peiné en dépit de la chaleur et, quand ils avaient gagné trente dollars, ils avaient repris la route, direction Miami.

Leurs trente dollars s'étaient vite envolés. Les transports, la nourriture... A présent, leurs poches sonnaient le creux et Meg avait faim. Ils n'avaient pas mangé depuis douze heures : leur dernier repas avait consisté en un hamburger graillonieux. Cependant, Meg ne regrettait rien. Ce genre de vie — la saleté, la faim et l'absence de gîte — était préférable à la lugubre prison sous la houlette de ses parents.

Bah! On trouvera quelque chose demain, se disait-elle. Elle avait confiance en Chuck. Elle se prépara à replonger dans le sommeil. Mais, de nouveau, elle se redressa brusquement.

Quelqu'un marchait au rez-de-chaussée!

Elle entendait distinctement le crissement de chaussures de cuir, et son cœur se mit à battre à tout rompre. Sans bruit, elle se rapprocha de Chuck et lui secoua doucement le bras.

— Chuck!

Il grogna, la repoussa et fit mine de se retourner mais elle insista :

— Chuck!

— Oh! Bon Dieu! (Il se réveilla et se dressa à moitié

sur son séant. Son odeur arracha une grimace à Meg.)  
Qu'est-ce qui se passe?

— Il y a quelqu'un en bas.

Sous sa main elle sentit se raidir les muscles d'acier de Chuck et cela la rassura. La force physique de son compagnon l'impressionnait de façon extraordinaire.

— Ecoute..., souffla-t-elle.

Se dégageant, Chuck se leva et se dirigea en silence vers la porte qu'il ouvrit avec précaution. Meg ne quittait pas des yeux le dos puissant du garçon. Il s'accroupit. Son immobilité contribua à apaiser la frayeur qu'elle éprouvait. Il tendit l'oreille un bon moment, puis referma et revint vers elle.

— Ouais, t'as raison. Il y a quelqu'un en bas. Un flic, peut-être bien.

Elle le regarda fixement.

— Un flic?

— On est entrés par effraction. Si jamais un poulet un peu fouinard... (Il se mordit la lèvre.) On pourrait se faire boucler pour vagabondage.

— On fait rien de mal. Vagabondage!...

Mais Chuck n'écoutait pas. Il sortit de sa poche un objet qu'il glissa dans la main de Meg.

— Planque ça dans ton pantalon. Si c'est un flic, faut pas qu'il le trouve sur moi.

— Qu'est-ce que c'est?

— Un couteau, andouille!

Il revint à la porte et la rouvrit doucement, puis sortit et s'immobilisa en haut de l'escalier. Meg contemplant le couteau à manche de corne. Du doigt, elle effleura le bouton chromé et tressaillit quand elle vit jaillir une étincelante lame d'acier. Comme elle ignorait comment la fermer, elle se leva, traversa la pièce et dissimula l'arme sous un monceau de papier mural

en loques envahi de champignons, puis rejoignit Chuck qui, d'un geste, lui imposa silence. Elle n'entendait que le battement précipité de son cœur.

— Je vais descendre, fit Chuck dans un souffle. Elle agrippa son bras.

— Non!

Apparemment il était inutile d'insister pour dissuader le garçon. Meg se prit à penser qu'il avait aussi peur qu'elle et en éprouva une vague déception.

Ils restèrent l'oreille tendue plusieurs minutes. Enfin, ils perçurent des pas dans la pièce à gauche du vestibule, et une silhouette obscure leur apparut. Ils distinguaient le rougeoiement d'une cigarette et Chuck se détendit. En tout cas, le visiteur indésirable n'était pas un flic : les flics ne fument pas en service commandé.

— Qui est-ce? murmura-t-il.

Sa voix était rauque et dure.

Tout se figea pendant quelques instants. La silhouette d'ombre était immobile. Soudain, le pinceau d'une puissante torche électrique se braqua sur eux, ce qui les fit reculer. Le faisceau s'attarda un peu plus d'une seconde, puis les lâcha, les laissant aveuglés.

— Passe-moi le couteau, ordonna Chuck à mi-voix.

Meg se précipita en trébuchant dans la chambre, fouilla sous le tas de papiers et récupéra l'arme. Au moment où elle rejoignait Chuck, elle entendit une voix venant d'en bas :

— J'ai vu la porte ouverte. Alors, je suis entré.

Les doigts moites et brûlants de Chuck se refermèrent sur le couteau.

— Eh bien, barrez-vous! lança-t-il d'une voix grinçante. Nous sommes les premiers occupants. Dégagez!

— Il y a assez de place pour tout le monde, non? j'ai du ravitaillement et je n'aime pas bouffer seul.

L'estomac de Meg gargouilla et, à l'idée que l'inconnu avait de la nourriture, elle saliva. Elle serra le bras de Chuck qui comprit son message muet. Il mourait de faim, lui aussi.

— J'ai cru que vous étiez un flic, fit-il. Montez.

En bas, l'homme disparut dans la pièce attenante au hall et revint avec un sac à dos. Il grimpa l'escalier en s'éclairant de sa lampe.

Son couteau toujours à la main, Chuck l'attendit et repoussa Meg à l'intérieur de la chambre. Elle resta plantée sur le seuil, le cœur battant, tandis que l'inconnu parvenait au palier.

Chuck le scruta. Il ne voyait qu'une haute silhouette. L'homme le dépassait d'une tête mais il était mince et manquait de carrure. Pas très costaud, songea Chuck que cette pensée rassurait quelque peu.

— Je voudrais te voir un peu, lança-t-il d'une voix tonnante. Donne-moi ta lampe.

L'autre obéit et Chuck éclaira le nouveau venu en plein visage.

Meg se raidit. C'était un Indien séminole. Depuis Jacksonville, comme elle avait vu beaucoup de ses pareils, elle reconnaissait les cheveux drus d'un noir de jais, la peau foncée, les hautes pommettes, les yeux noirs et bridés des Séminoles. Agé de vingt-trois, vingt-quatre ans, l'homme était beau mais son expression granitique et son immobilité donnaient à la fille une impression de malaise. Vêtu d'une chemise jaune à fleurs blanches, de jeans bleu marine, il était chaussé d'espadrilles.

Il attendit que le couple eût fini de l'examiner.

A la lueur de la torche, ses prunelles luisaient comme des braises.

— Comment t'appelles-tu? demanda Chuck en baisant la lampe.

— Poke Toholo. Et toi?

— Moi, c'est Chuck Rogers. Et elle, c'est ma femme. Meg.

— Si on mangeait?

Chuck, en tête, pénétra dans la chambre en éclairant le passage. Meg l'avait devancé. Elle était déjà assise à côté de son sac, l'estomac dans les talons.

Poke laissa choir son sac, s'agenouilla pour l'ouvrir et, en sortit deux bougies qu'il alluma et colla à même le plancher. Puis il entreprit d'en extraire un poulet rôti et un sachet de cellophane contenant des tranches de jambon.

— Hé ben, dis donc! D'où tires-tu tout ça? s'écria Chuck, les yeux ronds.

Il ne se rappelait plus quand il avait mangé du poulet pour la dernière fois. Poke le dévisagea.

— Qu'est-ce que ça peut te faire?

Il découpa adroitement la volaille en parts égales à l'aide d'un couteau au manche de corne, et tous trois se mirent à manger en silence, avidement, voluptueusement. Meg remarqua que l'Indien jetait de temps en temps un coup d'œil à Chuck, puis regardait ailleurs. Elle, il ne lui accorda pas la moindre attention. Quand ils eurent achevé leur repas, Chuck se laissa aller en arrière, appuyé sur les coudes.

— Mince! C'était drôlement bon! Où c'est que tu vas?

Poke sortit un paquet de cigarettes :

— A Paradise City. Et toi?

— A Miami, probable.



Ils allumèrent leurs cigarettes à la flamme d'une bougie.

— Là-bas, tu as du boulot en vue? s'enquit Poke.

Il était assis en tailleur, les mains sur les genoux.

— J'en trouverai un.

— Tu crois? Les clodos, les flics les ont pas à la bonne.

Chuck se raidit.

— Tu me traites de clodo?

— T'es quoi, alors? Tu es crasseux et tu schlingues à un kilomètre.

Meg tressaillit, certaine que Chuck allait sauter sur l'Indien avec son couteau et fut étonnée de voir qu'il ne bougeait pas.

— J'aime mieux être un clodo qu'un mal blanchi. Tu te figures peut-être que tu vas trouver du boulot, toi?

— J'en ai pas besoin.

Cette réponse éveilla l'attention de Chuck.

— Alors, tu as de l'argent?

Poke hocha la tête.

— Combien? Dix dollars? Tu les as même pas, je parie!

— Demain, j'achète une voiture.

Un léger sifflement s'échappa des lèvres de Chuck.

— Une voiture? Quel genre?

L'autre haussa les épaules.

— Quelque chose de bon marché. D'occase. Il me faut une bagnole.

— Ça alors! (Chuck dévisagea longuement l'Indien.) Hé, dis donc... pourquoi qu'on ferait pas la route ensemble, tous les trois? Suppose qu'on t'accompagne jusqu'à Paradise City? Qu'est-ce que tu en penses?

Meg était émerveillée par le culot de Chuck. Il avait raison, bien sûr. Si on ne demande rien, on n'obtient rien.

— Pourquoi faire équipe? laissa tomber Poke après un silence.

— Qu'est-ce que tu as à perdre? Voyager seul, c'est pas marrant. On te tiendra compagnie.

Poke se leva, alla porter son sac tout au fond de la pièce, loin de deux autres, et se rassit.

— Tu es sourd? insista Chuck. Qu'est-ce que tu as à perdre?

— J'y réfléchirai. Maintenant, je vais dormir. Eteignez. Les bougies, ça coûte du pognon.

Sur ces mots, l'Indien s'allongea sur le parquet. Chuck et Meg échangèrent un coup d'œil tandis qu'il se mettait sur le flanc, leur tournant le dos, la tête appuyée sur son sac. La fille se pencha et souffla les bougies. Les ténèbres se refermèrent sur eux. Il fallut plusieurs minutes pour que leur vue s'accoutume au clair de lune. A ce moment, Poke avait l'air de dormir. Son souffle était lent et régulier.

Le couple se prépara à l'imiter. Meg, à présent rassasiée, était lasse. Elle sombra dans le sommeil. Mais pas Chuck dont le cerveau continuait de s'activer.

Est-ce que l'Indien bluffait? se demandait-il. Songeait-il vraiment à acheter une voiture? Si c'était vrai, ça voulait dire qu'il avait de l'argent sur lui ou dans son sac. Chuck se mit à transpirer. Au bas mot, deux cents dollars! Un mal blanchi à la tête de deux cents dollars, merde alors!

Ses doigts courts et épais étreignirent le manche du couteau. Ce serait facile. Il n'avait qu'à ramper jusqu'à l'autre bout de la pièce. Un seul coup de lame et l'affaire serait réglée. Chuck n'en était pas à ses débuts.

C'est le premier meurtre qui compte. Or il en avait déjà deux à son actif. Alors un de plus...

Soudain, il se rappela Meg et fit une grimace. Il n'aurait jamais dû s'encombrer d'elle. Pas de problème : elle ne le laisserait pas zigouiller l'Indien. Il serra plus fort le couteau. Deux cents dollars! Eh bien, si elle ne marchait pas, tant pis! Elle subirait le même sort. Il serait à des kilomètres de là avant qu'on ne découvre les cadavres... si jamais on les découvrait.

D'un revers de main, Chuck essuya son front moite. Oui, c'est ça qu'il ferait. Mais pas tout de suite. Le sommeil de l'Indien était superficiel. Plus tard, quand il roupillerait comme un sonneur, ce serait le moment.

— Chuck?

En entendant la voix de Poke, Chuck se crispa.

— J'ai le sommeil léger et je suis armé. (Après une pause, l'Indien poursuivit :) Demain, on discutera.

Il était armé!

Chuck, qui serrait toujours son couteau, relâcha son étreinte. On aurait dit que cet animal avait lu dans ses pensées.

— Tais-toi! J'essaie de dormir.

— Demain, on discutera, répéta Poke.

A la longue, Chuck finit par s'endormir.

Pour le petit déjeuner, Poke exhuma de son sac un reste de jambon, du pain rassis et une bouteille de coca. Ils mangèrent en silence et Meg nota que, comme la veille, Toholo n'arrêtait pas d'étudier Chuck. Ses yeux noirs brillaient comme si le garçon lui posait un problème.

Le repas terminé, Chuck demanda à brûle-pour-point :

— Quand tu auras acheté ta voiture, est-ce que tu nous prendras avec toi?

Poke fouilla dans son sac pour en sortir un rasoir à pile et une glace de poche. Ayant posé le miroir en équilibre contre le châssis de la fenêtre, il entreprit de se raser.

Les poings de Chuck se crispèrent et il devint écarlate. Il gronda :

— T'as entendu ce que je t'ai dit?

Poke lui décocha un coup d'œil et continua de se raser. Quand il eut fini, il lança :

— Je réfléchis encore. (Il nettoya son rasoir, le rangea, puis se munit d'une serviette et d'un bout de savon.) Le canal est juste de l'autre côté du chemin. Tu viens?

Le cœur de Chuck s'arrêta l'espace d'une seconde. C'était l'occasion! Meg ne serait pas là. Il n'aurait qu'à tuer l'Indien et raconter qu'il s'était noyé. Elle ne le croirait peut-être pas mais, en tout cas, ça se serait passé hors de sa présence.

— D'accord.

Il suivit Poke dans l'escalier. Une fois en bas, il s'exclama :

— Merde! J'ai oublié ma serviette.

Poke le regarda, le visage de bois.

— Pas la peine qu'elle se fatigue. Dis-lui que je garde mon argent sur moi.

Et l'Indien traversa le vestibule; il sortit dans le soleil.

Rouge de fureur, Chuck remonta dans la chambre. Il alla pêcher une serviette crasseuse au fond de son sac.

— Tu crois qu'il voudra bien nous prendre avec lui? interrogea Meg.

— Qu'est-ce que tu veux que j'en sache, bon

Dieu? répliqua-t-il d'une voix grinçante avant de ressortir.

Il rattrapa Poke et, marchant derrière lui, s'enfonça à travers les sous-bois.

Je lui sauterai dessus quand on sera à poil, songeait-il. Faut pas qu'il y ait du sang sur moi. Un coup de genou dans le bas-ventre, et je le finis au couteau.

Ils arrivèrent au canal. L'eau miroitait au soleil. Sur l'autre rive, on apercevait la nationale 27, la route de Miami. A cette heure matinale, la circulation était nulle.

Chuck ôta sa chemise noire de crasse et fit quelques exercices d'assouplissement. S'éloignant d'un pas nonchalant, Poke se dévêtit et s'approcha de la berge.

Une ceinture-portefeuille en plastique lui ceignait la taille. Elle avait l'air rembourrée. Chuck plissa les paupières. Soudain, pris d'appréhension, il se mit à examiner l'académie de l'Indien. Jamais il n'avait vu une charpente pareille! Les muscles lisses de Poke frémissaient à chacun de ses mouvements. Un corps qu'on aurait dit en acier flexible. Du coup, Chuck cessa d'avoir confiance en sa propre force. Ce ne serait peut-être pas aussi simple que ça de posséder ce gars-là... Sa main glissa dans sa poche et se referma sur le couteau.

Poke plongea dans le canal et se dirigea d'une brasse puissante vers la berge opposée. Tournant le dos, Chuck sortit de sa poche un épais bracelet de caoutchouc qu'il mit à son poignet pour maintenir son couteau. Puis, il se débarrassa de son pantalon, de ses chaussures et, à son tour, piqua une tête dans le canal. Mauvais nageur, il ne se sentait pas à l'aise dans l'eau. Poke faisait la planche. Il se dirigea tant bien que mal vers lui. Un coup porté en force de bas en haut, et on

n'en parlerait plus. Mais il lui faudrait détacher la ceinture avant que le corps ne coule.

Il ne se trouvait plus qu'à quelques mètres de l'Indien. Il continua d'avancer.

— Elle est drôlement bonne, hein? fit-il d'une voix rauque.

Poke acquiesça d'un signe de tête.

Chuck fit un battement de pied pour se rapprocher. L'espace entre les deux hommes se réduisit. Et, subitement, Poke disparut à sa vue : à l'endroit où il s'était trouvé une seconde plus tôt, on ne distinguait plus que des rides sur l'eau.

Pestant intérieurement, Chuck scruta la surface du canal. Il sentit soudain comme un étau d'acier qui se refermait sur ses chevilles alors qu'il était attiré vers le fond. Sa bouche, ses narines se remplirent d'eau. Il tenta de se libérer en battant frénétiquement la flotte. L'étau se desserra et les doigts de métal lâchèrent ses chevilles. Crachant, à bout de souffle, il remonta à la surface. Quand il eut essuyé ses yeux, il vit Poke qui s'éloignait en nageant. Le couteau fixé à son poignet n'était plus là!

Chuck mit le cap sur la berge. La déception et la colère étaient plus fortes que la prudence mais Poke n'eut aucune peine à le devancer : il était déjà sur la rive quand Chuck escalada le talus à quatre pattes. Avec un hurlement de rage, il se rua en avant comme un taureau en furie, tête baissée, les mains tendues comme des serres. Mais Toholo fit un écart et lorsque son assaillant passa devant lui en trébuchant, il le bloqua d'un croc-en-jambes. Chuck s'écroula lourdement.

Alors, l'Indien le terrassa, lui enfonça son genou dans la poitrine. Dans sa main, Chuck reconnut son

couteau. La lame acérée et scintillante se posa sur sa gorge.

Chuck se recroquevilla. Son regard se vrilla aux prunelles luisantes de l'Indien et, terrorisé, il songea que sa dernière heure était arrivée.

Poke l'observait, la pointe de la lame contre la peau de Chuck.

— Tu voulais me tuer? demanda Poke d'une voix douce. Ne mens pas. Tu voulais me tuer, hein?

— Je voulais le pognon, haleta Chuck.

— Tu en avais tellement envie que tu étais prêt à me faire la peau?

Les deux hommes se dévisageaient. Enfin, Poke se releva et recula. Chuck se remit péniblement sur ses pieds. Il tremblait et la sueur ruisselait sur ses joues.

— Tu veux mon fric? Il est à toi si tu es capable de le prendre. (Il tapota sa ceinture de plastique.) Deux cent vingt dollars. (Il regarda le couteau, puis le tenant par la lame, le tendit à Chuck.) Tiens...

Chuck, éberlué, s'empara prestement de l'arme. L'autre ne le quittait pas des yeux.

— Mon fric est à toi si tu es capable de le prendre, répéta-t-il.

Les yeux luisants de l'Indien, son impassibilité, qui évoquait celle d'un serpent prêt à frapper, épouvantèrent Chuck. Ses nerfs lâchèrent. Ses doigts s'ouvrirent et le couteau tomba dans l'herbe.

— Tu es moins bête que je le croyais. Maintenant, va te laver. Tu pues.

Dompté, Chuck saisit la svonnette que Poke lui tendait et retourna au canal. Quand il se fut nettoyé et séché. Poke s'était rhabillé. Assis sur la berge, il fumait une cigarette. Une fois que Chuck eut enfilé ses vêtements sales, il lui fit signe de s'approcher, et

Chuck, tel un lapin hypnotisé, vint prendre place à côté de lui.

— J'étais à la recherche d'un type dans ton genre, commença l'Indien. Un gars que les scrupules n'étouffent pas. Tu m'aurais tué pour deux cent vingt dollars. Combien de mecs tu estourbirais pour deux mille?

Chuck passa sa langue sur ses lèvres. Décidément, cet Indien était complètement dingue. Il se rappela l'instant où l'autre lui avait collé le couteau sur la gorge, et il frissonna.

— Tu vis comme un porc qui se vautre dans sa merde, poursuivit Poke. T'es crado, tu as faim, tu schlingues. Regarde-moi! Quand je veux quelque chose, je le pique. Si je me rase, c'est parce que j'ai chouravé un rasoir. Le poulet et le jambon, je les ai volés dans un libre-service. Et ce pognon aussi, je l'ai volé. (Il tapota sa ceinture.) Deux cent vingt dollars! Tu veux savoir comment je les ai eus? Pas compliqué. Un gusse m'avait pris en stop. Je l'ai braqué avec un pétard. Quand les gens ont les foies, ils casquent, c'est réglé. Il m'a suffi de lui montrer mon feu et il m'a donné l'artiche. C'est tout ce qu'il y a de simple. La trouille, c'est la clé qui ouvre les portefeuilles et les sacs à main des rupins. (Il tourna la tête pour regarder Chuck.) Je sais comment m'y prendre pour flanquer la pétoche aux gens.

Chuck était dépassé. Il ne savait qu'une seule chose : il voulait fuir cet Indien. Il était givré, pas de doute.

Poke sortit un paquet de cigarettes de sa poche de chemise et le lui tendit. Après un instant d'hésitation, Chuck prit une cigarette et l'alluma.

— Parle-moi de toi. Mais pas de vanne, hein? J'ai l'impression que je pourrais t'utiliser. Vas-y... Parle-moi de toi.



— M'utiliser? Qu'est-ce que tu racontes?

— Ça te plairait de gagner deux mille dollars?

Chuck sentait que la proposition n'était pas du bluff.  
Deux mille dollars!

— Qu'est-ce qu'il faudrait que je fasse?

— Parle-moi de toi.

Conscient de n'avoir rien à perdre, Chuck s'exécuta.

Il avoua qu'il était à demi analphabète; il savait lire mais avait de la difficulté à écrire. Sa mère était une prostituée. Il n'avait pas connu son père. A huit ans, il était le chef d'une bande de gamins spécialisés dans le vol à l'étalage. Plus tard, il était devenu le souteneur de sa propre mère. Il était sans cesse traqué par la police et, à l'âge de dix-huit ans, il avait tué un flic. Ce policier était la bête noire du quartier. En définitive, Chuck lui avait dressé une embuscade et l'avait battu à mort avec une barre de fer. A vingt ans, il était entré en conflit avec un autre adolescent qui ambitionnait de le remplacer à la tête de son gang. Il s'en était suivi un duel au couteau et Chuck avait triomphé. Le cadavre de son adversaire avait fini au fond d'une bétonneuse. Sa chair et ses os étaient depuis lors partie intégrante des fondations d'un nouvel ensemble de taudis. Sa mère était décédée de mort violente: un jour, Chuck l'avait retrouvée égorgée. Elle lui laissait cent dollars et il s'était tiré. Il avait pris la route. Ça faisait un an qu'il était sur le trimard; il s'arrêtait par-ci par-là, histoire de gagner quelques sous, vivait à la dure, tout en se fichant du tiers comme du quart.

Chuck lança son mégot dans le canal.

— Et voilà le topo. A propos de ces deux mille dollars, qu'est-ce que tu racontais?

— Alors comme ça, tu as tué deux hommes? (Poke

le regardait fixement.) Si tu fais équipe avec moi, on en tuera d'autres. Ça te gêne?

— J'ai pas envie de me mouiller, répondit Chuck après un silence prolongé. Cause-moi un peu de ce fric.

— Ce sera ta part.

Le garçon aspira à fond.

— Et qu'est-ce que c'est, ta combine?

— Un truc que je concocte depuis des mois. Y a du fric à ramasser, mais je ne peux pas le faire seul. Parle-moi de la fille qui est avec toi. Peut-être qu'elle pourra m'être utile, elle aussi.

— Meg? (Chuck haussa les épaules.) Elle s'est barrée de chez elle. Pour la baisette, elle est formidable, c'est tout ce que je sais d'elle.

— Possible que je puisse l'utiliser.

L'effort de la réflexion obligea Chuck à plisser ses petits yeux. Enfin, il hocha la tête comme à contre-cœur.

— S'il faut tuer, elle marchera pas.

— J'ai besoin d'une fille. Ça fait partie de mon plan. Tu crois pouvoir la convaincre?

— J'en sais rien. Je sais même pas de quoi tu causes. Qu'est-ce que c'est, ta combine?

Poke l'étudiait et ses yeux noirs brillants n'avaient rien de rassurant.

— Tu tiens absolument à le savoir?

— Comment ça? Bien sûr que je veux!

— Tu viens de dire que tu n'avais pas envie de te mouiller.

— Pour deux mille dollars, je veux bien me mouiller. De quoi il s'agit?

Le regard de Poke ne le quittait pas.

— Si je te mets au parfum et que tu changes d'avis,

après avoir décidé de laisser tomber, tu ne partiras pas d'ici vivant. C'est une affaire que j'étudie depuis un bout de temps. Une fois que je t'aurai affranchi, ce ne sera plus mon secret, pas? Alors tu marches avec moi, ou bien tu es un homme mort.

Un revolver au museau camard avait jailli dans la main de l'Indien. Un vrai tour de prestidigitation. Chuck accusa un mouvement de recul. Les armes à feu l'impressionnaient.

— Décide-toi. (Poke contemplait son revolver.) Si tu as envie de laisser tomber, va-t'en : je trouverai quelqu'un d'autre. Et si tu veux être dans le coup, t'as intérêt à pas changer d'idée.

— Qu'est-ce que ça me rapportera? demanda Chuck pour gagner du temps.

— Je te l'ai dit : deux mille dollars.

— Et ces assassinats... est-ce que ce sera franc?

— Il y en aura trois. Rien à craindre; j'ai tout prévu. Je prends pas de risques, même si ma part est plus grosse que la vôtre.

Deux mille dollars! Qu'est-ce qu'il pourrait faire avec une telle somme!

— Je marche. Vas-y, raconte.

Poke glissa son pistolet dans sa poche arrière.

— Et la fille?

— Je m'en charge. Je la convainurai.

— La peur est la clé qui ouvre les portefeuilles et les sacs à main, répéta Poke. Je sais comment m'y prendre pour flanquer la pétoche aux gens.

Devant le visage basané et inexpressif de l'Indien, ses yeux noirs et étincelants, son immobilité inquiétante, Chuck eut brusquement envie qu'il se taise, qu'il n'ajoute rien. Et puis, il pensa à l'argent.

Un filet de sueur dégouлина le long de son front,

glissa sur l'arête de son nez, ruissela sur son menton. Poke parlait. Il l'écoutait. Ce truc-là, c'était dans la poche!

— Il nous faudra un fusil de précision, conclut Poke. Je connais une armurerie à Paradise City. Ce sera facile. Quand on aura l'outil, on passera aux choses sérieuses.

— Tu connais le patelin?

Un étrange sourire chargé d'amertume joua sur les lèvres de Poke.

— Oui, j'y ai vécu. Je connais.

La réponse éveilla la curiosité de Chuck. Il avait raconté sa vie à cet Indien et estimait légitime que l'autre se déboutonne à son tour.

— Tu y as travaillé?

Poke se leva.

— Bon, je vais aller acheter la bagnole. (Il dévisagea Chuck.) Tu marches avec moi?

Chuck hocha la tête.

— Je te suis.

— Affranchis ta souris. Si tu n'es pas sûr d'elle, on la laisse choir. On en trouvera une autre.

— D'accord.

Chuck suivit des yeux Toholo qui s'éloignait en direction de la route; puis il ramassa sa serviette et, mal à l'aise, regagna la maison abandonnée.

Après sa baignade dans le canal, Meg se fit sécher les cheveux. Chuck alla s'asseoir près d'elle sur la berge.

Une demi-heure auparavant, au bout d'une longue attente, elle lui avait demandé avec inquiétude si Poke les prendrait dans sa voiture.

— Va te baquer, avait-il répondu. On causera après. Et voilà qu'elle répétait sa question.

— Est-ce qu'on part avec lui?

— Moi, oui, fit Chuck sans la regarder.

Meg laissa tomber sa serviette. La peur l'étreignit soudain comme un étau glacé.

— Et moi?

Chuck arracha une poignée d'herbes qu'il lança en l'air.

— Vaudrait peut-être mieux qu'on se sépare.

— Quoi? (Elle se releva.) Tu m'abandonnes?

Chuck, voyant la panique dans son regard, dissimula son sourire. Il s'allongea sur le dos, les mains croisées derrière la tête, et se perdit dans la contemplation du ciel.

— Ecoute voir, même. J'en ai marre de mener cette vie. Je veux de l'oseille. (Il sortit de sa poche de chemise un paquet de cigarettes chiffonné.) T'en veux une?

— Chuck, tu n'as pas l'intention de me laisser tomber, dis?

Il alluma sa cigarette sans se presser.

— Ecoute-moi, tu veux? Pour toucher le gros paquet, il faut prendre des risques, dit-il enfin alors qu'elle se mettait à genoux. Je voudrais pas te mouiller. Il est peut-être préférable qu'on se sépare.

Elle ferma les yeux.

— Tu ne veux plus de moi, c'est ça, hein? Tu en as assez?

— J'ai jamais dit ça. (Chuck aspira une bouffée de fumée qu'il rejeta par le nez.) Tu m'écoutes, oui? C'est à toi que je pense. Je t'ai à la bonne. Alors, pourquoi t'embringer dans un truc qui risque d'être dangereux? Je n'ai aucune envie de te perdre mais pour

cette combine, je suis sûr et certain que tu n'en as pas suffisamment dans le ventre. Il vaut donc mieux qu'on se sépare.

— Pour faire... quoi? demanda-t-elle d'une voix stridente.

— Poke est sur une affaire du feu de Dieu. Il a besoin de moi. Et il a aussi besoin d'une fille. (Chuck était content de lui : il se débrouillait comme un chef.) Possible qu'on tombe sur un os. Tu risquerais de te retrouver au trou pour vingt ans.

Soudain, le cœur de Meg se glaça. Ainsi, Chuck et l'Indien envisageaient de commettre un délit! Depuis deux mois qu'elle vivait avec lui, Chuck n'en avait jamais commis, mais il en parlait beaucoup. Elle s'était dit qu'avec un léger encouragement de sa part, il serait passé aux actes mais elle l'avait toujours supplié de ne pas le faire même si, parfois, ils avaient eu faim. Elle se rendait compte que Chuck était maintenant sous l'influence de cet Indien; il le manœuvrait.

— Chuck! (Elle lui prit la main.) Allons-nous-en! Partons avant qu'il ne revienne. Il est dérangé, j'en suis convaincue. On trouvera un boulot quelque part, tous les deux. Jusque-là, on s'en est très bien tirés. Je travaillerai pour toi, je...

— Oh! Dis, écrase! s'exclama Chuck d'une voix grinçante. Je fais équipe avec lui. Alors, le bureau des pleurs est fermé. Trouve-toi un boulot, si c'est ça que tu veux. Si t'as envie de cueillir ces saloperies d'oranges en plein soleil pendant le restant de tes jours, vas-y, ma fille, je te retiens pas.

Il était inutile d'essayer de le convaincre. Meg eut un sanglot de désespoir. Cueillir des oranges... C'était ça ou rentrer à la maison. Elle songea à ses parents : trois repas par jour, le train-train quotidien, se lever,

aller au bureau de papa, taper à la machine, se coucher, se lever, aller au bureau...

— Toi aussi, tu risques vingt ans de prison, non?

Chuck écrasa sa cigarette.

— Oh! bien sûr, si ça tournait mal. Mais je m'en contrefous. Je veux de l'argent vite gagné... et pour celui-là il n'y aura qu'à se baisser! Poke m'a dit qu'il te donnerait cinq cents dollars pour faire le boulot. Il croit que tu en seras capable mais c'est pas mon avis. C'est pas ton genre, je lui ai dit. (Il se gratta la barbe.) T'es pas assez gonflée pour ça.

L'argent ne signifiait strictement rien pour Meg. Une seule chose comptait à ses yeux : que Chuck ne la quitte pas. Après deux mois de vie commune, elle ne pouvait imaginer l'existence sans lui.

— Qu'est-ce que j'aurai à faire?

Il tourna la tête pour qu'elle ne voie pas son rictus de triomphe.

— Ce qu'on te dira. Comprends, même, moins tu en sauras, mieux ça vaudra pour nous deux. Tu peux nous suivre si tu fais ce que Poke te dira de faire, sans poser de questions et sans discuter, c'est à cette seule condition. Tu toucheras cinq cents tickets et, après, on se tirera tous les deux à Los Angeles.

— Mais ce n'est pas juste, Chuck! Tu ne te rends pas compte? Je sais pas à quoi je m'engage. (Meg se frappa le genou de son poing.) Tu dis que je risque vingt ans et tu ne veux pas m'expliquer! Non! Ce n'est pas régulier!

— D'accord mais c'est comme ça. (Chuck se mit debout.) C'est à prendre ou à laisser. Réfléchis, même. Dans une demi-heure, on les met avec Poke. A toi de décider si tu nous accompagnes ou non.

Sûr de l'avoir ferrée, il s'éloigna.

— Chuck...

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Tu as confiance en lui?

— Je ne fais confiance à personne, toi y compris. Jamais. Mais je sais que sa combine est payante, que lui et moi, on va se faire un bon paquet vite fait. Et c'est tout ce qui compte. Tu as une demi-heure. (Il la regarda dans les yeux.) Et rappelle-toi une chose, même : une fois que tu seras dans le coup, tu y resteras. Il n'y a pas de sortie. Tu m'as compris?

Sur ces mots, il s'en fut.

Meg resta longtemps à contempler l'eau miroitante du canal. Poke lui faisait peur. Elle savait qu'il était mauvais et un peu fou. Elle savait aussi qu'elle perdrait Chuck si elle refusait. Après tout, finit-elle par conclure, si les choses tournaient à la catastrophe, elle pourrait toujours mettre fin à ses jours. Sa vie était tout ce qu'elle possédait réellement. La seule chose qui lui appartenait. Quelques comprimés, un coup de rasoir pour sectionner les veines des poignets et on n'en parlerait plus. N'importe quoi valait mieux que d'être abandonnée par Chuck. Sans un sou. Livrée à elle-même.

Elle se leva et regagna la maison. Chuck avait bouclé son sac. Assis en haut du perron, une cigarette aux lèvres, il la regarda en plissant les yeux à cause de la fumée.

— Je vais préparer mes affaires, annonça Meg. Je vous accompagne.

— Tu obéiras? Tu ne poseras pas de questions?

Elle secoua la tête et Chuck lui adressa un sourire soudain plein de tendresse.

— Bravo! Tu veux que je te dise?

— Quoi?



— Ça m'aurait ennuyé de te perdre, tu vois.

Meg sentit les larmes lui monter aux yeux. Jamais on ne lui avait dit quelque chose d'aussi gentil. En voyant s'éclaircir le mince visage pâle de sa compagne, Chuck compris qu'il avait prononcé exactement les mots qu'il fallait. Il se leva et Meg se jeta dans ses bras. Les mains plaquées sur les fesses de la fille, il la serra avec force contre lui.

— Oh! Chuck... est-ce que ça marchera? (Meg tremblait entre ses bras.) J'ai peur. Cet Indien est dingue, parole.

— Laisse-moi m'occuper de ça, même. Monte faire ton sac.

Vingt minutes plus tard, Poke Toholo s'arrêta devant eux au volant d'une vieille Buick décapotable, légèrement cabossée; en revanche, ses chromes étaient étincelants. Une voiture anonyme, bleu foncé, dont le cuir rouge des sièges était défraîchi. Personne ne la remarquerait au milieu des milliers d'autos qui empruntaient l'autouroute N° 4.

En apercevant Chuck et Meg assis sur les marches, leurs sacs prêts, Poke comprit qu'il avait joué les cartes qu'il fallait. Il mit pied à terre et rejoignit le couple.

— Alors, c'est d'accord? demanda-t-il à Meg, les yeux dans les yeux.

La fille hocha la tête. Les prunelles noires et luisantes de l'Indien la faisaient rentrer sous terre.

Poke se tourna vers Chuck.

— Première étape, Fulford. Là, tu te débarrasseras de cette barbe et tu te feras couper les cheveux. A Paradise City, il faut qu'on ait l'air de trois respectables citoyens en vacances. Tu feras aussi nettoyer tes frusques.

Chuck, qui était fier de ses cheveux longs et de sa barbe, fit une grimace.

— D'accord, dit-il avec un haussement d'épaules. Comme tu voudras.

Et, empoignant les deux sacs à dos, il alla les déposer dans la voiture.

Meg resta un bon moment assise où elle était, sentant la chaleur du soleil sur ses joues. Finalement, quand Poke mit le moteur en marche, elle haussa les épaules avec résignation et rejoignit les deux garçons.

## II

L'inspecteur de première classe Tom Lepski entra dans le bureau du commissariat de Paradise City, fier comme Artaban. Sa promotion — il avait sué sang et eau pendant dix-huit mois pour l'obtenir — datait de la veille. La nouvelle était arrivée à temps pour qu'il puisse la fêter. Il avait acheté une orchidée à Carroll, sa femme, qu'il avait emmenée dans un restaurant cher. Légèrement éméché, il avait terminé la soirée de façon on ne peut plus satisfaisante : la meilleure prestation que Carroll avait fournie depuis leur lune de miel.

Grand, mince, des yeux bleu acier, Lepski était un policier ambitieux et matois dont les antécédents ne justifiaient que partiellement l'excellente opinion qu'il avait de lui-même.

Le sergent Joe Beigler, le doyen de l'équipe, avait été de service de nuit. En voyant entrer Lepski, il se laissa aller contre le dossier de son fauteuil et lâcha sur un ton aussi sarcastique qu'appuyé :

— A présent, Paradise peut dormir tranquille. Prenez ma place, Tom. Je vais aller casser une graine.

Lepski, toujours fermé à la raillerie, tira sur ses manchettes et avança vers le bureau.

— Ne vous faites pas de bile, sergent. Je m'occu-

perai des affaires courantes. Des nouvelles de Fred?

Le sergent Fred Hess, de la Criminelle, était à l'hôpital avec une jambe cassée. S'il n'avait pas été la clé de voûte du commissariat, cet accident aurait fait rire tout l'état-major à ventre déboutonné. Il avait un petit garçon de six ans, connu dans le quartier sous le sobriquet de « Monstre de Mulberry Avenue ». Fred Hess Junior avait lancé en haut d'un arbre un petit chaton, propriété d'une vieille fille acariâtre, histoire de rigoler. Plutôt que d'affronter la vieille bique avec mauvaise conscience, le père avait préféré grimper à l'arbre pour récupérer l'animal sous le regard admiratif des voisins. Une branche s'était rompue; Hess avait dégringolé et dans sa chute s'était fracturé une jambe. Bien entendu, le petit chat était alors descendu de son plein gré et le gamin, planté devant son père qui gémissait, avait demandé avec son plus beau rictus de tête de mort à quoi rimait un tel vacarme. S'il n'avait pas eu le pied aussi léger, Hess, hors de lui, aurait tiré les oreilles à son même.

— Fred? (Beigler eut un sourire épanoui.) Il se couvre de ridicule. Les infirmières se plaignent de son vocabulaire mais les os se ressoudent. Il devrait être sur pied d'ici une quinzaine.

— Je vais lui passer un coup de fil. Je ne veux pas qu'il s'inquiète. S'il sait que c'est moi qui le remplace, ça le rassurera.

Beigler parut affolé.

— Non, ne faites surtout pas ça. Il faut qu'il revienne vite. Une pareille nouvelle risquerait de lui provoquer un durcissement des artères.

Beigler s'éclipsa et Lepski se tourna vers l'inspecteur de deuxième classe Max Jacoby qui dissimulait son sourire.

— Tu as entendu? Tu crois que Joe est jaloux?

— Qui ne l'est pas, Tom? Même moi, je t'envie.

— C'est vrai? fit Lepski, aux anges. Ouais. (Il haussa les épaules.) Enfin, c'est la vie, que veux-tu? Il va falloir que je m'y fasse. Quoi de neuf?

— C'est le calme plat. Le parapheur est vide.

Lepski s'installa plus confortablement dans le fauteuil.

— Maintenant, ce que je voudrais, c'est un joli petit assassinat bien juteux. Un meurtre de maniaque. En l'absence de Fred, ça pourrait être ma chance. (Il alluma une cigarette et poursuivit, les yeux perdus dans le vide :) Je sais bien que ce n'est pas un imbécile, mais c'est aussi valable pour moi. J'ai eu de l'avancement. Seulement Carroll commence déjà à m'asticoter pour que je passe sergent. Décidément, les femmes ne sont jamais contentes. (Il poussa un soupir et secoua la tête.) Tu as de la chance de ne pas être marié.

— Et comment! approuva Jacoby avec âme. Moi, je suis pour la liberté.

Lepski le fusilla du regard.

— Ne crois pas que je suis adversaire du mariage, Max. On peut dire des tas de choses en faveur de l'union conjugale. Tu es jeune, tu devrais te marier. Tu...

La sonnerie du téléphone l'interrompit.

— Tu vois? fit Lepski, la bouche en cœur. Dès que j'arrive, ça se met à bouger. (Il décrocha.) Commissariat central. Ici, inspecteur de première classe Lepski.

Derechef, Jacoby dissimula un sourire.

— Passez-moi le sergent Beigler, aboya une voix masculine.

— Le sergent Beigler est absent, répondit Lepski en fronçant le sourcil. (De quoi? Ce tordu se figurait

peut-être qu'il valait mieux s'adresser à Beigler qu'à lui?) Qui est à l'appareil?

— Hartley Danvaz. Le capitaine Terrell est-il là? Lepski se redressa.

Hartley Danvaz n'était pas seulement l'expert auprès du District attorney en matière de balistique : également propriétaire d'une armurerie de luxe, il était le fournisseur de tous les gros bonnets de la ville qui désiraient s'offrir des fusils de chasse. On trouvait chez lui toutes les armes dont on pouvait rêver. C'était l'un des hommes les plus en vue de Paradise et, en outre, un ami personnel du supérieur hiérarchique de Lepski.

— Non, monsieur Danvaz, le patron n'est pas encore arrivé, répondit l'inspecteur qui regrettait d'avoir pris la communication. En quoi puis-je vous être utile?

— Envoyez-moi sur-le-champ quelqu'un de compétent. J'ai été cambriolé. Et dites au capitaine Terrell, dès son arrivée, que j'aimerais le voir.

— Comptez sur moi, monsieur Danvaz. Je vais venir en personne, monsieur Danvaz. J'arrive tout de suite, monsieur Danvaz.

Il raccrocha.

— C'était M. Danvaz, dit Jacoby, impassible.

— Ouais... Il a des ennuis. Appelle le patron. Danvaz a été cambriolé. (Lepski se leva et repoussa si brutalement son fauteuil que le siège tomba avec un grand bruit.) Préviens le chef qu'il l'appelle à cor et à cri et que je m'en occupe.

Et Lepski disparut.

Grand, mince, voûté, dans les cinquante-cinq ans, Hartley Danvaz avait l'assurance et l'arrogance d'un homme valant un million de dollars.

— Mais qui êtes-vous, grands dieux? s'exclama-t-il

quand Lepski fut introduit dans le palais qui lui servait de bureau. Où est Beigler?

Lepski n'était pas d'humeur à se laisser rembarrer. Peut-être que ce type était un grossium mais il était, lui, inspecteur de première classe.

— Je m'appelle Lepski, rétorqua-t-il de sa voix de flic. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de cambriolage?

Danvaz l'étudia en plissant les yeux.

— Ah oui, j'ai entendu parler de vous. Terrell va-t-il venir?

— Il a été prévenu. Si ce n'est qu'un cambriolage, je peux m'en charger. Le patron est occupé.

Soudain, Danvaz eut un sourire.

— Oui... Bien sûr. (Il se mit debout.) Suivez-moi.

Pilotant le policier, il traversa le vaste magasin, descendit quelques marches et pénétra dans la réserve.

— C'est par là qu'ils sont entrés.

Lepski examina la petite fenêtre. Le grillage d'acier qui la protégeait avait été arraché de son encadrement de ciment.

— Un câble métallique, un crochet et une voiture, murmura Lepski. (La fenêtre donnait sur une petite rue étroite aboutissant à un parc de stationnement.) Un travail facile. Qu'est-ce qu'ils ont pris?

— C'est comme ça qu'ils ont procédé? (Un certain respect se lisait à présent dans le regard de Danvaz.) Ils ont volé un de mes plus beaux fusils. Une arme de précision entièrement faite à la main avec visée télescopique et silencieux. D'une valeur de cinq cent soixante dollars.

— Manque-t-il autre chose?

— Une boîte de cent cartouches correspondant au calibre.

— Où était ce fusil?

— Je vais vous montrer.

Danvaz regagna le magasin avec le policier.

— Le fusil était dans cette vitrine, dit-il en s'immobilisant devant un étroit coffret aux parois de verre, posé sur le comptoir. Il n'était pas compliqué de le prendre. Il suffit de soulever le couvercle. Je n'ai touché à rien au cas où il y aurait des empreintes.

— Bon. Je vais appeler les techniciens, monsieur Danvaz, et on va voir s'il y en a.

Mais il suffisait d'un coup d'œil sur les glaces immaculées pour savoir que ce ne serait qu'une simple formalité : l'homme qui avait volé le fusil portait des gants.

Deux heures plus tard, le capitaine Terrell, le sergent Beigler et l'inspecteur Lepski sirotaient leur café dans le bureau du chef.

— Ni traces ni empreintes digitales, dit Beigler après avoir lu le rapport de Lepski. C'est un travail de professionnel. Apparemment, le type savait ce qu'il cherchait. Il y avait des tas d'autres fusils moins précieux qu'il aurait pu prendre.

Terrell, un homme puissamment musclé aux cheveux gris fer, tapota son menton carré.

— Danvaz fait essentiellement commerce d'armes de sport. Celle qu'on a volé est un fusil de tir. Pourquoi avoir précisément choisi celui-là?

Lepski eut un mouvement d'impatience.

— C'était un flingue équipé d'un tas de gadgets : une visée télescopique et un silencieux. Peut-être qu'un petit voyou l'a vu en vitrine et que ça lui a démangé les doigts. Danvaz a déclaré qu'il était exposé, il y a un mois.

— Peut-être. N'empêche que c'est une arme de tueur.



— Je persiste à croire que le voleur est un môme.

— Dans ce cas, c'est un môme qui emploie des méthodes de professionnel, fit Beigler.

— Et alors? Le premier gosse venu qui a une télévision chez lui, sait qu'il faut mettre des gants, et comment arracher une grille, laissa tomber Lepski d'un ton méprisant.

— Prévenez la presse, dit Terrell. Je ne pense pas que ça nous serve à grand-chose mais prévenez-la quand même. Donnez aux journalistes une photo de ce fusil... Danvaz en a sûrement une.

— Il est possible que Tom ait raison, murmura Beigler alors que Lepski décrochait le combiné. Il se peut que ce soit en effet un môme qui n'ait pas pu résister à la tentation de piquer un fusil comme celui-là.

Terrell médita sur cette remarque. Il se rappelait que, dans son enfance, il allait tous les samedis contempler le fusil de précision exposé dans la vitrine de Danvaz — à l'époque, c'était Danvaz père qui tenait la boutique. Pendant trois semaines, il n'avait pensé qu'à ce fusil, dévoré par l'envie de le posséder. Et puis, d'un seul coup, il avait complètement cessé de s'y intéresser. Si ça se trouvait, c'était un gosse qui n'avait pas pu résister au désir de s'approprier l'arme.

— J'espère qu'il a raison mais cette histoire ne me plaît pas. C'est une arme de tueur.

Dean K. McCuen était le président de la Florida Canning & Glass Corporation, société au capital d'un million de dollars qui fournissait en emballages tous les détaillants de fruits de l'Etat. D'une taille d'un mètre quatre-vingts, le poil gris, un teint de buveur de whisky, McCuen était dur avec lui-même comme

avec son personnel, et il avait réussi dans la vie. Marié trois fois, chacune de ses épouses l'avait quitté, incapable de supporter son caractère, sa manière de vivre et ses exigences.

Cet homme avait une pendule dans le ventre. Debout à sept heures, il passait une demi-heure dans le gymnase installé dans le sous-sol de sa somptueuse demeure qui se dressait au milieu d'un hectare de jardins fleuris, se douchait à sept heures trente-et-une, prenait son petit déjeuner à huit heures, dictait jusqu'à neuf heures et partait pour le bureau à neuf heures trois dans sa Rolls Royce. Jamais il ne faisait d'accroc à cet emploi du temps qu'il avait toujours scrupuleusement suivi.

Martha Delvine, depuis trois ans sa secrétaire, ne l'avait jamais vu arriver une seule fois avec une seconde de retard et ce matin-là, un jour d'été ensoleillé, quand il apparut au bas du majestueux escalier pour passer à table, elle n'eut pas besoin de consulter sa montre pour savoir qu'il était huit heures pile. C'était une grande femme brune âgée de trente-six ans, dépourvue de charme. Elle attendait devant la table du petit déjeuner, le courrier à la main.

— Bonjour, monsieur McCuen, dit-elle en posant les lettres à côté de l'assiette.

McCuen se contenta d'un signe de tête : il n'aimait pas les paroles superflues. Il s'assit, posa sa serviette sur ses genoux tandis que Toko, son Vendredi japonais, versait le café dans la tasse et lui servait des œufs brouillés aux rognons.

— Quoi de neuf au courrier? demanda McCuen après avoir avalé son premier rognon.

— Rien d'important, répondit Martha. Les invitations habituelles. (Elle s'arrêta, hésita et reprit :) Il y a tout de même une chose curieuse...

McCuen piqua un second rognon du bout de sa fourchette et fronça le sourcil :

— Une chose curieuse? Qu'entendez-vous par là?

Martha posa devant son patron une demi-feuille de papier à lettre ordinaire.

— Ceci. C'était dans le courrier.

McCuen chaussa ses verres à double foyer et examina le feuillet. Il lut le message suivant écrit en lettres capitales :

RESQUIESCAT IN PACE

9 h 03

L'EXÉCUTEUR

— Mais, bon Dieu, qu'est-ce que ça signifie? s'exclama-t-il d'une voix grinçante.

Toko, debout derrière la chaise de McCuen, esquissa une grimace: d'après le ton du patron, la journée s'annonçait mal.

— Je ne sais pas, répondit Martha. J'ai pensé que je devais vous montrer ça.

— Pourquoi? (McCuen la fusilla du regard.) Cela vient d'un fou, c'est visible, non? Vous devriez savoir que je ne veux pas être importuné avec ce genre de choses. C'est un coup monté en vue de me gâcher mon petit déjeuner. (D'une chiquenaude, il fit s'envoler la lettre.)

— Excusez-moi, monsieur McCuen.

Il se retourna pour jeter à Toko un regard noir.

— Ce toast est froid! Mais qu'est-ce qui vous arrive à tous les deux, ce matin? Allez m'en chercher d'autres!

A neuf heures trois, ayant fini de dicter, McCuen, encore bouillonnant de colère, sortit par cette belle matinée ensoleillée et se dirigea vers la Rolls. Brant,

son chauffeur, un homme entre deux âges qui supportait depuis longtemps son martyre, attendait devant la portière. Martha Delvine apparut en haut du peron pour assister au départ de son patron. McCuen s'arrêta brièvement pour lui donner ses dernières instructions :

— Je rentrerai à dix-huit heures. Halliday doit venir. Il a dit qu'il serait là vers dix-huit heures trente, mais vous le connaissez. Il n'a jamais su être ponctuel...

Ce furent les dernières paroles de Dean K. McCuen. Martha garda jusqu'à son dernier soupir l'atroce souvenir de la seconde qui suivit. Elle se tenait tout près de lui et le regardait. Soudain, elle vit le front de son patron se transformer en une bouillie spongieuse et sanguinolente. Un petit morceau de cervelle s'écrasa sur son propre visage et se mit à dégouliner le long de sa joue. Du sang gicla sur sa jupe blanche. McCuen tomba lourdement et sa serviette s'ouvrit, déversant son contenu sur les degrés de marbre.

Paralysée par l'horreur, Martha vit le corps massif de son patron rouler de marche en marche. Il y avait cette chose atroce et gluante sur sa joue. Alors, elle se mit à hurler.

Le docteur Lewis, médecin légiste de son état, descendit l'escalier et rejoignit Terrell, Beigler et Lepski qui l'attendaient dans le vestibule. C'était un petit bonhomme grassouillet et chauve aux joues semées de taches de rousseur et Terrell avait confiance en son talent.

L'appel était arrivé au moment où Lepski raccrochait après avoir annoncé à la presse le vol du fusil. L'agent Steve Roberts, qui patrouillait en voiture,

avait entendu des cris provenant de la propriété de McCuen et était allé voir ce qui se passait. A la suite de son rapport, Terrell, Beigler et Lepski avaient bondi dans une voiture de service, laissant à Jacoby le soin d'alerter la brigade criminelle. Terrell ne doutait pas un seul instant qu'il s'agît d'un meurtre, chose qui n'était pas arrivée depuis bien longtemps à Paradise City, et de surcroît, de l'assassinat d'un des citoyens les plus influents de la ville.

Les trois hommes étaient arrivés en même temps que l'ambulance, précédant le docteur Lewis de quelque cinq minutes.

A présent le corps de McCuen était en route pour la morgue.

— Comment va-t-elle? s'enquit Terrell.

— Je lui ai donné des calmants, répondit Lewis en s'arrêtant au pied de l'escalier. Pas question de l'interroger avant vingt-quatre heures. Elle a moitié perdu la raison.

C'était une chose que Terrell, qui avait entendu les témoignages et vu le corps, pouvait facilement comprendre.

— Quelle est votre opinion, docteur?

— Il s'agit d'un fusil de grande puissance. Je vais extraire la balle. Je parie qu'on s'est servi d'une arme de haute précision équipée d'une lunette télescopique.

Terrell et Beigler échangèrent un coup d'œil.

— Avez-vous une idée de l'angle de tir?

— Le coup a été tiré de haut en bas.

Le chef de la police et le médecin passèrent sur la terrasse et examinèrent les environs.

— Quelque part par là, fit Lewis en agitant sa petite main potelée. Bon, je vous laisse. C'est à vous de jouer.

Il partit et Beigler rejoignit Terrell.

Tous deux étudièrent le panorama. La propriété était entourée de gros châtaigniers derrière lesquels passait la route. Puis un espace découvert et, au loin, un ensemble résidentiel au toit en terrasse.

— Si on a tiré de là-bas, c'est un joli coup, fit remarquer Beigler.

— On n'a pas pu tirer d'un autre endroit. Vous n'avez qu'à regarder. Vous avez entendu ce qu'a dit Lowis? Une arme de haute précision équipée d'une lunette télescopique. Ce pourrait être le fusil de Danvaz.

— Oui. On le saura quand Lowis aura extrait le projectile.

Terrell se tourna vers Lepski qui attendait :

— Tom, prenez autant d'hommes que vous voulez et visitez-moi cet immeuble. Fouillez le toit et tous les appartements vides. S'il n'y en a pas, entrez dans tous les logements. Je n'ai pas besoin de vous dire ce que vous avez à faire.

— Vu, patron.

Lepski désigna quatre inspecteurs de la brigade criminelle et tous les cinq s'engouffrèrent dans une voiture.

— On va interroger le chauffeur et le Jap, dit alors Terrell.

— Regardez donc qui s'amène, grommela Beigler.

Une auto venait de s'arrêter et un homme de haute taille, les cheveux argentés, mettait pied à terre. Quelqu'un avait dit un jour qu'il ressemblait à James Stewart et, depuis, il imitait les attitudes de l'acteur. C'était Pete Hamilton, détenteur de la chronique criminelle du *Paradise City Sun* et de la chaîne de télévision régionale.

— Chargez-vous de lui, Joe, laissa tomber Terrell du coin de la bouche. Pas un mot du fusil. Faites l'imbécile.

Et Terrell rentra dans la maison.

Herbert Brant, le chauffeur de McCuen, n'avait rien à dire. Mal remis de son émotion, il tremblait encore et Terrell comprit rapidement que l'interroger serait perdre son temps. Mais Toko, le domestique japonais qui avait assisté à l'assassinat, gardait tout son sang-froid. Il remit au policier le message que McCuen avait jeté de façon si dédaigneuse, et brossa le portrait de son défunt patron, de ses habitudes et de son caractère. Ses renseignements étaient pratiques et fort utiles.

Pendant ce temps, Beigler, aux prises avec Hamilton, n'était pas à la noce.

— Oui, je sais que ça vient de se produire, disait le journaliste avec impatience. Mais vous avez sûrement une opinion. McCuen était quelqu'un d'important. Et on l'assassine... comme Kennedy! Vous rendez-vous compte que c'est la nouvelle la plus énorme qui éclate dans cette putain de ville depuis des années?

— Que ce soit une nouvelle, je le conçois, répliqua Beigler en se fourrant une tablette de chewing-gum dans la bouche. Mais que vient faire Kennedy là-dedans? McCuen n'était pas le président des Etats-Unis, que je sache.

— Vous me donnez des tuyaux ou vous ne m'en donnez pas?

— Si j'en avais à vous donner, je n'hésiterais pas, Pete, fit Beigler d'une voix amère. Mais pour l'instant, il n'y a rien de rien.

— Ce fusil de précision qui a été dérobé à Danvaz... pourrait-il être l'arme du crime?

Beigler haussa les épaules :

— Vous en savez autant que moi là-dessus. C'est une éventualité que nous ne négligeons pas.

— Quand pourrez-vous me dire quelque chose?

— D'ici deux ou trois heures. Nous aurons une conférence de presse à midi au commissariat central.

Hamilton dévisagea le sergent d'un air inexpressif.

— Bon. C'est tout ce que vous pouvez faire pour moi?

— Absolument tout.

Le journaliste dévala les escaliers et sauta dans sa voiture. Beigler le regarda s'éloigner, puis pénétra dans la maison pour voir où en était Terrell. Il écouta la déposition de Toko en silence. Quand le valet de chambre fut au bout de son rouleau, Terrell le congédia et dès qu'il fut seul avec son subordonné, il montra à Beigler le papier que lui avait remis le Japonais. Beigler lut le message et jura à mi-voix.

— C'est un cinglé.

— Peut-être. A moins qu'il ne s'agisse d'une manœuvre de diversion.

Les deux hommes savaient qu'un forcené armé d'un fusil était plus difficile à capturer que n'importe quel autre tueur ou peu s'en fallait. Beigler glissa la note dans une enveloppe de plastique.

— Je vais donner ça au labo. (Il se prépara à regagner sa voiture, puis s'arrêta.) Hamilton est plus hostile que jamais. L'affaire du fusil volé l'intéresse. On va avoir droit à une sacrée publicité.

— Il y a des chances.

Terrell se dirigea à son tour vers sa voiture.

Cinq minutes après le départ des deux hommes, Pete Hamilton réapparut. Il parla avec Toko, son photographe prit des clichés et tous deux décampèrent avant



que l'allée carrossable de la propriété ne soit envahie par le flot des confrères rivaux.

Hamilton présenta le journal télévisé de onze heures, avec, à l'appui, des photos du fusil volé, de la demeure de McCuen et de l'ensemble résidentiel d'en face. Il fit état du message signé « l'Exécuteur ».

— Qui est cet homme? s'exclama-t-il. Va-t-il frapper une seconde fois?

Le *Welcome Motel* était situé en bordure d'une mauvaise route à l'écart de la Nationale 4, à cinq kilomètres de Paradise City. Sur ces quinze minables bungalows, chacun avec garage, régnait Mme Mertha Harris, dont le mari était mort pendant la guerre de Corée. Le motel faisait vivre cette grosse femme avachie qui approchait de la soixantaine. Il lui permettait de manger, comme elle disait, et comme la bouffe était à peu près sa seule occupation, on pouvait considérer que l'entreprise était une réussite.

En général, elle n'avait que des clients de passage; aussi avait-elle eu une agréable surprise quand, la veille au soir, une Buick poussiéreuse s'était arrêtée d'où était descendu un Indien à la mine respectable et à la voix douce qui lui avait demandé si ses amis et lui, qui étaient en vacances, pouvaient louer deux bungalows pour une semaine. Peut-être même pour plus longtemps.

Bertha avait été encore plus satisfaite en constatant que l'Indien ne marchandait pas. Il avait si aisément accepté ses conditions qu'elle regrettait de ne pas avoir réclamé davantage. Enfin pour mettre le comble à son bonheur, il lui avait réglé une semaine d'avance. Un détail l'intriguait néanmoins un peu: les amis en

question, un jeune homme et sa compagne, étaient blancs. Mais elle s'était dit que c'était leur affaire, pas la sienne. L'Indien avait signé le registre au nom d'Harry Lukon. Le garçon et la fille s'appelaient M. et Mme Jack Allen.

Ils s'étaient rendus au restaurant tenu par l'homme à tout faire de Bertha, un Noir à la toison laineuse pré-nommé Sam qui, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, se montrait encore capable de tenir les chambres raisonnablement propres et de confectionner des repas déprimants, chose qu'on lui demandait d'ailleurs rarement. Après avoir avalé des hamburgers spongieux et une portion de tarte aux pommes gluante qu'ils avaient fait passer avec de la *root beer*, les trois jeunes gens étaient rentrés chez eux et Bertha avait cessé de penser à eux.

A vingt-deux heures, ses autres clients — trois représentants d'âge mûr — étaient allés se coucher. Le silence régnait dans le motel. Poke Toholo avait frappé à la porte du bungalow de Chuck, et tous deux avaient engagé un colloque à voix basse tandis que Meg s'efforçait d'écouter ce qu'ils disaient. Puis Chuck avait ordonné à la fille de se mettre au lit et il était parti avec Poke dans la Buick. En direction de Paradise City.

L'Indien conduisait avec une telle assurance que Chuck devinait qu'il connaissait le coin comme sa poche. Ce ne fut qu'après avoir fait deux fois le tour d'un pâté de maisons dans le quartier commerçant que Poke lui avait expliqué son plan.

Il avait tout organisé. Sous la banquette arrière, il y avait un crochet et un câble d'acier. Arracher la grille protégeant la fenêtre de l'arrière-boutique de l'armurerie avait été un jeu d'enfant. Pendant que Chuck,

qui se sentait nerveux et transpirait un peu, faisait le guet dans la rue obscure, Poke s'était introduit dans la place. Une minute plus tard environ, il avait tendu à son complice un fusil, une lunette télescopique et un silencieux dans son étui. Chuck avait tout dissimulé sous le siège. Puis ils avaient repris la route du motel.

— Va te coucher, avait ordonné Poke en arrêtant la voiture devant le bungalow de Chuck. Et tu ne dis rien à Meg, c'est compris?

Chuck avait mis pied à terre.

— Qu'est-ce que tu vas faire?

— Tu verras, avait tranquillement répondu l'Indien en redémarrant.

Meg était au lit. Elle avait attendu le retour de son compagnon avec inquiétude.

— Où avez-vous été? lui demanda-t-elle tandis qu'il se déshabillait.

Il se glissa dans le grand lit et attira la jeune fille à lui.

— Où avez-vous été? répéta Meg en se débattant. Laisse-moi tranquille! Tu ne t'es pas lavé, espèce de cochon! Tu ne t'es même pas brossé les dents!

— Qu'est-ce que ça peut foutre? répliqua Chuck en l'obligeant à se mettre sur le dos.

Il était dix heures moins dix quand ils se réveillèrent. Tout en faisant chauffer le café, Meg vit par la fenêtre Poke arriver et rentrer la voiture au garage.

— Il a passé toute la nuit dehors? fit-elle en remplissant les tasses.

— T'as qu'à lui demander.

Du coup, elle se tut.

Puis Chuck se rasa et prit une douche pendant que Meg regardait la publicité à la télé. Tout en se

savonnant, il songeait à Poke. Et au fusil. L'Indien s'était absenté toute la nuit. Il y aurait trois assassinats, avait-il dit. Et Chuck, mal à l'aise, se demandait si le fusil avait déjà servi.

Il était en train de se peigner quand Pete Hamilton apparut sur l'écran et annonça le meurtre de McCuen. Au moment où Chuck sortait de la cabine de douche, le journaliste parlait du message qu'avait reçu la victime.

— Ecoute ça! s'exclama Meg avec excitation.

— Il y a donc un tueur parmi nous, disait Hamilton. Un tueur déséquilibré, peut-être. Un homme qui se fait appeler l'Exécuteur. A quel mobile obéit-il? Recomencera-t-il à tuer? Dans la nuit, un fusil de haute précision a été volé dans une armurerie bien connue, la maison Danvaz. Est-ce l'arme qui a servi à tuer McCuen? Voici la photo de ce fusil qui est équipé d'une visée télescopique et d'un silencieux.

Le fusil remplaça l'image d'Hamilton et Chuck tressaillit.

— Regardez attentivement cette photo, poursuivit le commentateur. Si vous avez déjà vu cette arme, si vous la voyez entre les mains de quelqu'un, prévenez immédiatement la police. Dean K. McCuen comptait parmi les plus éminents de nos concitoyens. Il...

Chuck tourna le bouton.

— Qu'est-ce que ça peut nous foutre, hein? fit-il d'un ton qu'il s'efforçait de rendre indifférent. Viens... on va voir à quoi ressemble ce patelin.

Meg le regardait fixement. Le regard fuyant, il était livide et la sueur perlait à son front. Un frisson parcourut l'épine dorsale de la fille.

— Qu'est-ce qu'il y a?

Chuck passa sa chemise.

— Qu'est-ce que tu veux qu'il y ait? Il n'y a rien! Tu ne veux pas faire un tour en ville?

— Cet assassinat... cet homme... l'Exécuteur... Ça n'a rien à voir avec nous, pas vrai, Chuck?

Il mit son pantalon.

— T'es dingue, non? Qu'est-ce que tu veux qu'on ait à voir là-dedans?

Il ne la regardait pas en face.

— Alors, pourquoi fais-tu cette tête? Si! Ça a affaire avec nous! (Meg s'écarta de lui.) Pourquoi il a passé la nuit dehors? Tout cet argent qu'il nous a promis, d'où c'est qu'il va le sortir?

C'était la crise. Et il fallait régler ça tout de suite. Ce serait maintenant ou jamais.

— Bon! lança sauvagement Chuck. Fais tes paquets! On t'avait prévenue: on t'avait dit de ne pas poser de questions. Alors, dégage! Hop! Embarque tes frusques, et du vent!

Meg se fit toute petite et leva les bras au ciel.

— Non! viens avec moi, Chuck! C'est un sale type, je le sais! Viens avec moi!

— T'as entendu ce que j'ai dit? Fais tes paquets. Tu es virée.

Meg s'assit sur le lit défait et se prit la tête dans les mains.

— Etre seule, c'est pas possible, Chuck... D'accord... oublie ce que j'ai dit. Je ne poserai plus de questions. Je veux pas partir.

L'oreille collée à la mince cloison de bois, Poke Toholo écoutait.

Chuck était conscient d'avoir gagné la partie mais le moment était venu de mettre les points sur les i.

— Je commence à en avoir ras le bol de toi. Les

filles, c'est pas ça qui manque. Vaut mieux que tu fasses la valise. Allez... fais tes paquets!

A présent, Meg était une carpette :

— Je t'en prie, Chuck... ça m'est égal. Je ne poserai plus de questions. Tout ce que je veux, c'est rester avec toi.

Il se mit à arpenter la pièce comme s'il pesait le pour et le contre.

— Je vais en parler à Poke. Faut qu'il soit au courant. Moi, je pense que tu devrais te tirer.

Meg se redressa d'un bond et lui empoigna le bras.

— Non, lui dis pas! Je te promets, je te jure que je poserai plus de questions. Je ferai ce que tu voudras. C'est promis!

Chuck fit mine d'hésiter, puis acquiesça.

— Bon. Dans ce cas, n'en parlons plus. Alors, on va faire un tour en ville?

— Oui. (Elle lui adressa un regard débordant de gratitude.) Oui, je veux bien.

— Je vais demander à Poke si on peut prendre la voiture.

Aussitôt, la panique submergea à nouveau Meg.

— Tu lui diras pas, hein?... tu lui diras rien?

Chuck eut un sourire exultant de méchanceté. Qu'elle s'aplatisse comme ça devant lui, il en buvait du petit lait.

— Non, je lui dirai rien. (Il lui prit le menton entre ses doigts courts et moites, et Meg tressaillit quand il la pinça.) Mais rappelle-toi, même : c'est ta dernière chance.

Sur ce, il sortit et alla frapper à la porte de Poke qui lui ouvrit. Les deux hommes se dévisagèrent.

— J'ai tout entendu, fit doucement l'Indien en refermant. Tu as bien manœuvré. Prenez la voiture et allez

à la plage. Arrange-toi pour l'occuper. Moi, je vais dormir. (De sa poche revolver, il sortit un billet de vingt dollars.) Prends ça... et débrouille-toi pour qu'elle reste tranquille. (Il s'interrompt. Ses yeux noirs et luisants scrutaient Chuck.) Cette nuit, j'aurai besoin de toi. On partira à onze heures.

Chuck se raidit. Brusquement, il avait la bouche sèche.

— Le deuxième?

Poke acquiesça d'un signe de tête.

L'autre détourna le regard.

— Tu t'es chargé du premier tout seul. Pourquoi tu veux que je vienne?

— Ce coup-ci, j'ai besoin de toi. Emmène-la à la plage et donne-lui du bon temps.

Chuck acquiesça et, après une hésitation, il sortit.

Après son départ, Poke poussa la porte et tira le verrou. Il attendit que la Buick eût démarré avant de soulever le matelas et de sortir le fusil de sa cachette.

Alors, s'asseyant au bord du lit, il entreprit de le nettoyer.

Il était plus de quatorze heures quand Terrell eut fini de dépouiller tous les rapports qui s'étaient entassés sur son bureau durant la matinée. Il avait laissé à Beigler le soin de prendre les appels. L'émission d'Hamilton avait fait office de détonateur et, depuis, la sonnerie du téléphone retentissait sans discontinuer. Les rupins de Paradise étaient des enfants gâtés et leur nervosité extrême. Ils considéraient que la police était à leur service, qu'elle avait été exclusivement créée en vue de les protéger. Qu'est-ce qu'elle faisait donc en face de ce forcené? demandaient-ils rageusement en

s'égosillant et, même, avec des larmes dans la voix. Ne comprenait-elle pas que cet homme recommencerait à tuer? Que faisaient les autorités?

Beigler répondait avec le flegme rassurant dont il était coutumier, une cigarette perpétuellement à la bouche, un gobelet de café à portée de la main, et pendant que ces voix diverses et variées lui crevaient le tympan, il se disait qu'Hamilton avait bel et bien flanqué un pavé dans la mare, et son pied le démangeait à l'idée de le propulser dans le postérieur du journaliste.

Le maire de la ville, Lawson Hedley, homme raisonnable, avait déjà eu un entretien avec Terrell.

— Il se peut que ce soit un fou, avait dit le chef de la police. Il se peut aussi qu'il s'agisse d'une diversion. Je ne peux pas m'engager avant d'avoir de nouveaux renseignements. J'aurai fini d'étudier les rapports vers quinze heures. Si vous voulez rester, je ne demande pas mieux.

— Comptez sur moi, Frank. Il est navrant que ce satané Hamilton ait semé la panique avant que nous sachions de quoi il retourne. Je repasserai.

A quinze heures, un conseil de guerre réunit Hedley, Beigler et Terrell autour du bureau de ce dernier.

— L'arme dont s'est servi l'assassin a été volée à Danvaz durant la nuit, commença-t-il. C'est confirmé par les rapports des experts en balistique. Le tueur a tiré de la terrasse de l'appartement situé au dernier étage de la résidence Connaught, dont, comme vous le savez, le propriétaire est Tom Davis. Vous savez aussi qu'il est en vacances depuis trois mois en Europe. Apparemment, le meurtrier connaissait ce détail. L'ascenseur va directement du garage à l'appartement. Avec certains outils appropriés, il n'est pas particulièrement difficile de l'utiliser. L'opération a été simple.



L'assassin est entré en voiture dans le garage, il est monté chez Davis et a attendu sur la terrasse que McCuen sorte de chez lui. Le surveillant d'immeuble prend son service à six heures. A mon sens, notre homme est arrivé dans le courant de la nuit et il a patienté. Ledit gardien déjeune à neuf heures trente. La surveillance n'est pas assurée entre ce moment-là et dix heures quinze. Le tueur a profité de ce trou pour disparaître.

Hedley passa la main sur son crâne qui commençait à se déplumer.

— A vous entendre, cet individu aurait donc soigneusement préparé son affaire. Et depuis un bon bout de temps.

— C'est possible. A moins qu'il ne connaisse bien les habitudes des uns et des autres. Je croirais plutôt qu'il savait exactement à quel moment il fallait tirer, pour filer en douce. En outre, il savait sûrement que Davis était absent.

— C'est donc quelqu'un du cru?

— J'en ai l'impression.

Hedley s'agita nerveusement.

— De quels autres éléments disposez-vous?

— Il y a cette note. Elle est bizarre. C'est un avertissement. Elle a été mise à la poste la veille au soir. Son sens m'échappe. Ce message prévient McCuen qu'on va le tuer. Pourquoi?

— Par goût de la publicité, suggéra Beigler. Et sur ce chapitre, il est gâté!

— Possible. En tout cas, comme vous dites, sa publicité est faite. Le labo a examiné la lettre. Pas d'empreintes digitales. Le scripteur s'est servi d'un stylo à bille. C'est un papier qu'on trouve dans tous les bazars. Donc, rien à en tirer en dehors du texte. (Terrell prit le feuillet qu'il tendit à Hedley.) Comme vous

pouvez voir, il est rédigé en capitales et les lettres sont mal formées. Le point important, c'est l'heure indiquée : neuf heures trois. L'assassin disposait de renseignements de première main sur les habitudes de McCuen. Il savait, c'est indiscutable, que c'était un maniaque de l'horaire et qu'il sortait invariablement de chez lui à neuf heures trois. Dans l'état actuel de nos connaissances, les seules personnes au courant de ce détail sont la secrétaire, le chauffeur et le valet de chambre. Tous trois sont innocents, j'en ai la certitude. Il est possible que McCuen se soit vanté auprès de ses amis de sa ponctualité. C'est une chose que je vais vérifier. On peut présumer que le meurtrier habite ou a habité à Paradise City et qu'il sait beaucoup de choses sur les us et coutumes de nos concitoyens. A preuve, le fait qu'il n'ignorait pas que Davis est en vacances, qu'il connaissait l'heure à laquelle le gardien de l'immeuble prend son petit déjeuner et celle où McCuen quittait son domicile tous les matins : neuf heures trois. C'est déjà un point mais ça ne nous avance pas énormément. Il est inutile que je m'étende sur McCuen. Il n'était pas particulièrement aimé et avait beaucoup d'ennemis dans les milieux d'affaires. Je mettrais ma main au feu qu'aucun de ses collègues n'aurait eu l'idée de lui tirer dessus mais je peux me tromper. Il se peut que ce message soit un écran de fumée mais quelque chose me dit qu'il n'en est rien. Intuitivement, je pense que nous avons affaire à un déséquilibré qui a une vieille rancune à assouvir. Quelqu'un qui habite ici et dont nous entendrons encore parler.

Après avoir digéré cet exposé, Hedley demanda :

— Alors, quelle initiative allons-nous prendre?

Terrell se pencha en avant, ses mains puissantes à plat sur le bureau.

— Strictement entre nous, j'aimerais bien le savoir. Dans l'immédiat, je n'envisage de prendre aucune initiative. Bien entendu, nous allons affirmer que nous tenons la situation en main, que l'enquête se poursuit, etc., etc. Mais nous ne pouvons guère faire plus. On diffusera la photo du fusil, on fouillera le passé de McCuen, on interrogera ses amis, mais je doute fort que ça nous avance beaucoup. Un meurtre sans mobile apparent comme celui-ci, c'est terriblement coton. Il faut attendre en espérant qu'il s'agit simplement d'un crime isolé.

Hedley se raidit.

— Laisseriez-vous entendre que cet homme pourrait recommencer?

— Répondez vous-même à cette question. Je souhaite que non. La machine va se mettre en marche. Nous entendrons toutes les personnes qui ont eu maille à partir avec McCuen — et il y en a plus d'une! Nous allons essayer de découvrir si quelqu'un lui en voulait vraiment. Peut-être parmi ses employés. Si vous avez des idées, Lawson, c'est le moment de les sortir.

Hedley écrasa son cigare dans le cendrier et se leva.

— Non. Je comprends la situation. Eh bien, faites pour le mieux, Frank. Moi, je retourne au bureau pour me mettre à verser de l'huile dans les rouages. Je peux au moins vous apporter cette contribution.

Après le départ du maire, Terrell termina son café, alluma sa pipe et dévisagea Beigler.

— Au travail, Joe. Mettez tout le monde là-dessus. Je doute que ça nous amène des résultats mais il faut bien qu'on fasse quelque chose.

— Oui. (Beigler se mit debout.) Vous croyez qu'il y en aura un autre, patron?

— J'espère que non.

— Moi, je crois que si. Nous avons affaire à un détraqué. (Il secoua la tête.) Quel veinard, ce Fred! A l'heure qu'il est, je ne verrais aucun inconvénient à être à l'hôpital avec une jambe dans le plâtre.

— Il commettra une erreur... Ils font toujours un faux pas, dit Terrell sans beaucoup de conviction.

— Mais quand?

— Eh oui! Toute la question est là : quand?

Les deux hommes échangèrent un regard, puis Beigler sortit pour mettre ses hommes au travail.

Sachant qu'à cette heure-là, en fin d'après-midi, les voisins seraient dans leurs jardins en train d'attaquer les pucerons au D.D.T. ou de tondre leurs pelouses, Lepski décida de faire une entrée sensationnelle, à leur couper le souffle. Il descendit l'avenue à soixante-quinze à l'heure en faisant hurler son moteur, puis écrasa le frein en arrivant à la hauteur de son propre jardin : la voiture s'immobilisa en miaulant de tous ses pneus et il failli passer à travers le pare-brise. Lepski aimait en étaler, c'est le moins qu'on puisse en dire, mais peut-être que cet arrêt brutal avait été un peu trop spectaculaire et dangereux, songea-t-il en sortant précipitamment de la voiture. Il fit claquer la portière et, conscient que les voisins, ayant suspendu aussitôt toutes leurs activités, le contemplaient avec des yeux ronds, il remonta l'allée au grand galop. En engageant sa clé dans la serrure comme s'il se fût agi d'un pognard, il se félicita : sa mise en scène était réussie. A présent, toute la rue savait par sa femme qu'il avait reçu de l'avancement. Le moment était venu de montrer à tous ces corniauds ce qu'était un inspecteur de première classe à l'action.

Malheureusement, c'était à l'aide de sa clé de voiture qu'il essayait d'ouvrir sa porte. S'il avait pu entrer

en coup de vent et la claquer à grand bruit derrière lui, cela aurait impressionné et suscité beaucoup de commentaires mais être là à tenter vainement d'ouvrir avec une clé qui n'allait pas gâchait tout effet.

Comme il cherchait en jurant la bonne clé, la porte s'ouvrit.

— Tu avais absolument besoin de conduire à cette allure? s'exclama Carroll Lepski sur un ton sévère. Te rends-tu compte que tu donnes le mauvais exemple?

Lepski entra en bousculant sa femme, referma la porte d'un coup de pied et fonça en direction de la salle d'eau.

— J'ai une de ces envies de pisser qui ne tiendrait pas dans une musette, lança-t-il avant de s'isoler.

Carroll poussa un soupir. Agée de vingt-sept ans, c'était une grande fille brune et jolie qui ne se laissait pas faire. Employée avant son mariage à la filiale de Miami de l'American Express, elle avait eu affaire aux gros bonnets; elle s'occupait de leurs affaires et les conseillait. Cette expérience lui avait donné une grande assurance et l'avait rendue quelque peu autoritaire.

Elle considérait son mari comme le meilleur inspecteur — et le plus intelligent — de la brigade mais prenait garde de ne pas le lui avouer. Elle le voyait au poste de grand patron d'ici six ou sept ans. Là-dessus aussi, elle demeurait muette mais chaque fois que Lepski avait de l'avancement, elle le talonnait pour qu'il décroche une nouvelle promotion. Maintenant, il était inspecteur de première classe. Après, il passerait sergent.

Lepski sortit des toilettes en essuyant d'un geste théâtral la sueur imaginaire qui ruisselait sur son front,

— On va s'en jeter un, déclara-t-il en se laissant

tomber dans un fauteuil. Je n'ai que cinq minutes... juste le temps de changer de chemise.

— Si tu es encore de service, tu ne boiras pas, Lepski! Je vais te chercher un coca.

— Mais je veux boire un pot! Un whisky bien tassé avec beaucoup de glace.

Carroll passa dans la cuisine et en ressortit avec un coca bien tassé et beaucoup de glace.

— Pourquoi es-tu dans tous tes états? demanda-t-elle en s'asseyant sur l'accoudoir d'un fauteuil.

— Moi? Pas du tout! Qu'est-ce qui te fait croire ça? (Il avala la moitié de son verre et fit la grimace.) Tu ne veux pas rajouter une larme de scotch là-dans?

— Non! Tu as l'air d'être à bout de nerfs et tu n'es pas à prendre avec des pincettes. Moi aussi, d'ailleurs. Je n'ai pas quitté la télé. Cet assassin... l'Exécuteur... de quoi s'agit-il?

— C'est un dingue et pas besoin de te dire que ce sont les dingues à qui nous devons nos plus graves emmerdements. Mais écoute-moi bien, Carroll: pas un mot! Je sais bien que toutes ces harpies que tu fréquentes se figurent qu'elles auront des informations de première main par ton intermédiaire, mais il faut que tu gardes bouche cousue.

— Comme s'il y avait quelque chose à raconter! Enfin, un gosse arriéré devinerait que cet homme est cinglé. Où en êtes-vous? L'avez-vous déjà trouvé?

Lepski exhala un rire creux.

— Pas encore. Je vais passer la nuit à enquêter. Du travail de routine, quoi. Paradise City vit dans la peur. Il faut qu'on ait l'air de se surmener mais ce n'est qu'une perte de temps. Ne dis surtout ça à personne.

— J'ai un indice, Lepski. (Comme Carroll avait à

présent la conviction que son époux était dans l'impasse, elle était prête à l'éperonner en vue de son avancement ultérieur.) Dès que j'ai entendu Hamilton à la T.V., ce matin, je suis allée voir Mehitabel Bessinger. J'étais certaine que si quelqu'un pouvait faire la lumière sur cette affaire, ce serait bien elle.

Lepski se raidit et déboutonna son col.

— Cette vieille baratineuse? Tu es folle! Bon... Maintenant, mon petit, va me chercher une chemise propre. Je ne reparais pas de la nuit. Tu voudrais pas me préparer quelques sandwiches? Qu'est-ce qu'il y a dans le frigo? Il reste encore un peu de rôti?

— Lepski, écoute-moi, fit Carroll d'une voix ferme. Mehitabel est peut-être une vieille mais ce n'est pas une baratineuse. Elle a un pouvoir. Je lui ai expliqué combien c'était important pour toi et...

— Une minute! (Lepski se redressa, l'air soudain méfiant.) Est-ce que tu ne lui aurais pas donné mon whisky par hasard? (Il sauta sur ses pieds et fonça en direction de la cave à liqueurs. Sa bouteille de Cutty Sark n'était plus là. Il se retourna et décocha à sa femme un regard accusateur.) C'est donc ça. Tu as donné mon whisky à cette vieille momie alcoolique!

— Mehitabel n'est pas une vieille momie alcoolique. Bien sûr, elle aime bien boire un petit verre de temps en temps. C'est vrai, je lui ai fait cadeau du whisky. D'ailleurs, je trouve que tu bois trop, Lepski.

Il desserra sa cravate.

— La question n'est pas là. Tu veux dire...

— Tais-toi! ordonna Carroll en haussant le ton. J'aimerais que tu m'écoutes.

— Bon, ça va, ça va. (Lepski se passa la main dans les cheveux.) Pas la peine de te fatiguer. (Il dénoua

entièrement sa cravate qu'il froissa entre ses mains.) Tu es allée chez elle, cette idiote a pris sa boule de cristal et, en échange d'une bouteille de mon meilleur whisky, elle t'a dit qui a tué McCuen. C'est bien ça?

Carroll redressa les épaules.

— Tout juste! Peut-être que jamais une énigme n'aura été si vite élucidée. Mehitabel a vu l'assassin dans sa boule de cristal.

Lepski laissa tomber sa cravate par terre et se mit à la piétiner en laissant échapper un grognement qui faisait penser à un marteau pneumatique.

— Tu peux te dispenser de ton petit numéro, fit sèchement Carroll. Parfois, je trouve que tu as la mentalité d'un enfant gâté.

Lepski ferma les yeux et réussit à recouvrer son sang-froid.

— Ouais... Tu as peut-être raison. Très bien... oublions Mehitabel. Si tu allais me préparer quelques sandwiches? J'aimerais bien quelques tranches de rôti, s'il en reste.

— Tu ne penses qu'à la nourriture. Me feras-tu la grâce de prêter attention à ce que je dis? Mehitabel a vu cet homme. C'est un Indien. Il portait une chemise à fleurs et il y avait deux personnes avec lui. Des blancs, un homme et une femme. Mais elle n'a pas pu les distinguer nettement.

— Tiens donc! fit Lepski avec mépris. Ça ne m'étonne pas. Une fois que cette vieille poivrote met la main sur une bouteille, elle est incapable de voir clair. (Il se mit debout.) Je vais me raser et changer de chemise. Pendant ce temps, tu me prépares mes sandwiches, hein?

Carroll se mit à se frapper les cuisses à coups de poing. Il y avait des moments — et c'était précisé-



ment un de ces moments-là — où elle était capable de se montrer aussi théâtrale que son mari.

— Mais, pauvre crétin, tu ne vois pas que c'est un indice... un indice capital? s'écria-t-elle avec rage. Il faut vraiment que tu sois borné. Je sais que Mehitabel est vieille. Mais elle a le pouvoir! C'est un médium.

— M'aurais-tu traité de crétin?

— Tu as entendu ce que j'ai dit?

Les prunelles de Carroll flamboyaient.

— J'ai entendu que tu m'as traité de crétin. Je vais mettre une chemise propre. S'il reste du rôti, j'aimerais emporter des sandwiches.

Et il se dirigea à grands pas vers leur chambre.

Une fois rasé, douché et revêtu d'une nouvelle chemise, il ressortit, Carroll l'attendait avec son casse-croûte. Il contempla le paquet qu'elle lui tendait.

— C'est du rôti?

— Mais oui!

— Il y a de la moutarde?

— Oui.

— A plus tard, mon chou, fit-il en souriant. Et ne pense plus à cette vieille pocharde.

Il piqua un baiser sur la joue de Carroll et sortit en trombe pour sauter dans sa voiture.

Il devait passer vainement la nuit à arpenter les rues, à poser des questions, à faire la tournée des clubs dont McCuen était membre. Mais, comme les autres inspecteurs qui s'activaient de la même façon, il prit peu à peu conscience de la peur qui enserrait Paradise City dans son étou. C'était comme des retombeées atomiques.

### III

L'inspecteur de deuxième classe Max Jacoby était de service à minuit. De garde au téléphone, il s'affairait à classer les rapports relatifs à l'assassinat de McCuen qui ne cessaient d'affluer, triant le grain de l'ivraie à l'intention de Terrell qui se plongerait dans leur lecture dès son arrivée.

Deux jeunes agents lui tenaient compagnie — des garçons intelligents mais qui n'avaient guère d'expérience. Le rouquin s'appelait Dusty Lucas, le petit boulot Rocky Hamblin. Tous deux bâillaient sur d'autres procès-verbaux.

— Vrai, qu'est-ce qu'ils se décarcassent, les mecs! Tu te rends compte, j'en suis à mon quarante-troisième rapport, soupira Dusty en tendant la main vers un autre feuillet. Et pour arriver à quoi : à zéro!

Conscient que, étant leur aîné, il lui fallait faire un exemple, Jacoby leva la tête et le regarda de travers.

— C'est ça, le travail de la police. Peut-être que le quarante-quatrième contiendra ce qu'on cherche.

— Vraiment? s'exclamèrent en chœur les deux agents. Eh, dites, à d'autres!

Au même instant, le téléphone sonna.

Jacoby, tout en tendant la main vers le récepteur, jeta

un coup d'œil à la pendule murale au verre constellé de chiures de mouches. Il était vingt-deux heures quarante-sept.

— Commissariat central. Ici, inspecteur Jacoby, lança-t-il sur un ton alerte.

— J'ai besoin d'assistance. (C'était une voix d'homme. Chancelante mais autoritaire.) Villa Les Mouettes, Promenade de la Plage. Envoyez quelqu'un rapidement.

— Qui est à l'appareil? demanda Jacoby en notant l'adresse sur un bloc.

— Malcolm Riddle. Il y a un mort; c'est une femme. Envoyez vite quelqu'un.

Jacoby connaissait de nom les citoyens importants de Paradise. Malcolm Riddle était le président du Yacht Club, l'administrateur de l'Opéra et son épouse était considérée comme la septième fortune de la Floride. D'où l'importance du monsieur.

— Entendu, monsieur Riddle. Un agent arrive tout de suite. (Jacoby consultait déjà l'organigramme électronique indiquant la position de toutes les voitures de patrouille.) Pouvez-vous me donner d'autres détails?

— C'est un assassinat, répondit Riddle d'une voix atone avant de couper.

Il ne fallut que quelques secondes à Jacoby pour entrer en liaison avec l'agent Steve Roberts qui couvrait le secteur.

— Rendez-vous villa Les Mouettes, Promenade de la Plage, Steve. Et en vitesse. Malcolm Riddle vient de nous signaler un assassinat. J'alerte la Criminelle. Occupez-vous de tout en attendant leur arrivée.

— D'accord, fit Roberts d'une voix qui trahissait la surprise. J'y vais.

Au cours des minutes qui suivirent, Jacoby s'escrima avec le téléphone; Lucas et Hamblin le regardaient faire en écarquillant les yeux. Il appela d'abord Beigler qui se préparait à se coucher. En apprenant que Malcolm Riddle était dans le coup, le sergent lui dit de prévenir Terrell.

— Où est Lepski? ajouta-t-il en étouffant un bâillement.

— Sans doute chez lui vu l'heure. Il y a vingt minutes que son service a pris fin.

— Qu'il se rende là-bas.

Beigler raccrocha.

Il arriva en même temps que Lepski devant le luxueux petit bungalow. Ce pavillon était ostensiblement un nid d'amour; quiconque jetait un coup d'œil derrière les discrets arbustes en fleurs cachant à moitié la maison ne pouvait imaginer que ce fût autre chose. La villa faisait face à la mer. Un bois de palétuviers en protégeait la façade arrière et de hautes plantes d'agrément défendaient ses flancs.

Roberts avait arrêté sa voiture sous un palmier. Il sortit de l'ombre et s'approcha de Beigler. Il avait un gros visage caoutchouteux de flic.

— J'ai jeté un coup d'œil, sergent. Et je n'ai pas insisté. Ça va vous intéresser. C'est encore un coup de l'Exécuteur.

Réprimant un juron, Beigler remonta la petite allée qui conduisait à la porte d'entrée. D'un geste, il ordonna à Lepski et à Roberts de rester où ils étaient.

Riddle était affalé au fond d'une bergère dans la vaste salle de séjour. Corpulent, frisant la soixantaine, il avait un visage tanné aux joues étoffées mais encore assez beau pour qu'on le prenne pour un acteur de cinéma. Beigler fut ému par le désespoir qu'il lut

dans son regard. Il connaissait Riddle pour qui il avait de la sympathie et était au courant de ses difficultés : il avait épousé une garce. Elle avait beau être définitivement clouée dans un fauteuil roulant à la suite d'un accident de cheval, cela ne l'empêchait pas d'être toujours la reine des garces.

Riddle leva la tête quand le policier entra.

— Ah! Joe... Je suis content que ce soit vous. Je suis dans un sale pétrin. (De la main, il désigna une porte.) Elle est là.

— Ne vous affolez pas, monsieur Riddle, fit doucement Beigler en se dirigeant vers la porte de la chambre. (La pièce était allumée. Le lit géant occupait quasiment toute la place.)

La femme était étendue à plat ventre sur le lit. Nue.

De son œil exercé, Beigler nota immédiatement le bas nylon serré autour du cou de la victime, puis son regard glissa sur le dos bronzé. Deux mots à la peinture noire s'épalaient de la base de la nuque au haut des fesses :

## L'EXÉCUTEUR

Beigler resta un long moment immobile à regarder le cadavre, les traits durs, impassible, puis il retraversa le séjour sans prêter attention à Riddle et sortit dans la nuit chaude.

— C'est encore notre ami, dit-il à Lepski. Faites venir les gens de l'anthropométrie. Moi, je me charge d'évacuer Riddle.

Lepski acquiesça et appela le P.C. de la police par le radio-téléphone de la voiture tandis que Beigler rentrait dans le bungalow.

— D'une minute à l'autre ça va grouiller de

journalistes, dit-il à Riddle. Je vais vous raccompagner chez vous.

Riddle se leva pesamment.

— Je n'ai pas envie de rentrer... pas tout de suite. Naturellement, vous avez des questions à me poser. Je vais prendre ma voiture. Vous n'aurez qu'à me suivre. Allons jusqu'à Mala Bay. Là, nous serons tranquilles.

Dix minutes plus tard, Riddle s'arrêtait sous un palmier. Dans la journée, Mala Bay était la plage favorite des amoureux mais, la nuit, elle était presque toujours déserte.

Beigler le rejoignit et les deux hommes s'assirent côte à côte sur le sable.

— Un sale pétrin, n'est-ce pas? murmura Riddle après un long silence. Pour moi, c'est le bout de la route. Pourquoi ce salopard s'en est-il pris à moi? (Il accepta la cigarette que lui offrait Beigler.) Si je n'avais pas crevé un pneu ça ne serait pas arrivé. C'est sans doute la destinée. J'arrive toujours à la villa le premier mais, aujourd'hui, j'avais ce pneu à plat et Lisa m'a devancé.

— J'aimerais que vous éclairiez ma lanterne, monsieur Riddle. Il faut que nous sachions tout. J'en suis navré mais j'ai besoin de tous les détails que vous pourrez me donner. Ce fou risque de faire de nouvelles victimes.

— Oui. Allez-y... Posez-moi toutes les questions que vous voulez.

— Qui est cette femme?

— Lisa Mendoza. (Riddle contempla fixement le bout incandescent de sa cigarette.) Vous êtes au courant pour mon épouse. Certes, je n'aurais pas dû. Seulement, je ne rajeunis pas. Appelez ça le démon de

midi... J'ai rencontré Lisa et quelque chose s'est déclenché. Elle était ravissante. Et seule. Comme moi. (Sa voix vacilla et il s'interrompit.) Alors, voilà. J'ai acheté la villa. Notre nid d'amour. C'est le nom que lui donneront les gazettes, n'est-ce pas?

— Quand l'avez-vous achetée?

— Ça fait dix-huit mois... à peu près. Nous savions l'un comme l'autre que ce ne serait pas éternel. Qu'est-ce qui est éternel?

— Vous voyiez-vous souvent?

— Tous les vendredis soirs. C'était une chose établie. Et nous sommes vendredi.

— Elle n'habitait pas la villa?

— Seigneur, non! Nous ne l'utilisons que le vendredi. Elle avait sa maison à elle. Nous avons choisi ce jour-là parce que ma femme se couche tôt le vendredi. Le samedi, nous recevons et il lui faut un supplément de repos.

— Qui était au courant de cette combinaison, monsieur Riddle? En dehors de vous et de Miss Mendoza, je veux dire.

Riddle adressa au policier un regard vide.

— Comment ça... au courant?

— Avez-vous fait des confidences à quelqu'un? A un de vos amis?

— Quelle drôle de question!

Beigler réprima un mouvement d'impatience.

— Pas si drôle que ça. Vous êtes obnubilé par ce qui vient de vous arriver. Pour ma part, je suis obnubilé par un assassin qui a tué à deux reprises et qui peut remettre ça. Il connaissait les habitudes de McCuen et il semble qu'il connaissait aussi les vôtres. Votre liaison était-elle secrète? En avez-vous parlé à quelqu'un?

Riddle écrasa sa cigarette dans le sable tout en réfléchissant.

— Oui, je comprends. Excusez-moi. Je suis égoïste. Je vois où vous voulez en venir. Effectivement, j'en ai parlé à quelques intimes mais jamais ils...

— Je ne dis pas le contraire mais il se pourrait que l'un d'eux ait commis une indiscretion. J'aimerais avoir le nom de ces amis.

Riddle se massa le front.

— Il y a Harriet Green ma secrétaire. C'est elle qui s'est occupée de trouver la villa. Et puis David Bentley avec qui je fais de la voile. C'est mon meilleur ami. Et Terry Thompson, le directeur de l'Opéra, un familier de Lisa. Il était au courant de notre aventure et l'approuvait. (Il réfléchit un moment.) Il y a aussi Luke Williams qui est mon alibi du vendredi. En principe nous jouons au bowling, tous les deux, ce jour-là. Ma femme ne voit aucun inconvénient à ça. Au contraire, elle estime qu'un peu d'exercice me fait du bien.

Beigler griffonna les noms dans son carnet à la lueur de la lune.

— Vous disiez que vous avez crevé?

— Oui. En prenant la voiture, j'ai constaté que le pneu avant droit était à plat. C'est le jour de sortie de Bates, mon chauffeur. Alors, j'ai changé la roue moi-même. Comme je ne suis pas très habile pour ce genre de choses, ça m'a pris du temps. D'habitude, je suis à la villa à neuf heures. Je ne me suis pas inquiété, sachant que Lisa m'attendrait. Je suis arrivé avec trente-cinq minutes de retard. Et je l'ai trouvée. Voilà. Avez-vous encore des questions à me poser? Je suis prêt à répondre...

Beigler hésita. S'était-il disputé avec la femme et



l'avait-il tuée? Avait-il peint ensuite le nom de l'Exécuteur sur le dos de sa victime pour écarter les soupçons? Mais devant le masque tragique de son interlocuteur, il repoussa cette hypothèse.

— Non, fit-il en se levant. Rentrez chez vous, monsieur Riddle. Le patron vous convoquera de son côté. Je vais envoyer deux hommes à votre domicile pour que vous ne soyez pas importuné par les journalistes.

— Merci. (Riddle se mit debout à son tour. Il dévisagea Beigler.) Quel merdier, hein? (Il parut balancer avant de tendre la main au policier qui, un peu surpris, la serra.) Je vous suis reconnaissant de votre compréhension.

— Ça se tassera, monsieur Riddle.

— Oui.

Riddle fit demi-tour, regagna sa voiture et démarra. Avec une grimace, Beigler secoua la tête et s'installa au volant pour retourner à la villa.

Dans la chambre minuscule où régnait une chaleur étouffante, Poke Toholo regardait le petit écran. Il se trouvait seul car il avait donné pour directives à Chuck d'emmener Meg danser et de rentrer tard.

Le commentateur obèse et excité agitait son micro tout en parlant. En arrière-plan, on apercevait le « nid d'amour ». Quelques instants plus tôt, on avait vu sortir de la villa le corps de Lisa Mendoza recouvert d'un drap. La civière avait été glissée dans l'ambulance qui attendait.

— Ainsi, l'Exécuteur a frappé pour la seconde fois, disait le commentateur d'une voix vibrante. Hier, c'était Dean K. McCuen, l'un de nos illustres concitoyens, qui était abattu. Aujourd'hui, Lisa Mendoza,

la talentueuse violoniste appréciée des mélomanes de Paradise City, a été retrouvée étranglée, son corps profané porte la signature de l'assassin. La même question hante ce soir chacun de nous. Personne ne se demande si ce forcené frappera encore mais *quand* il frappera de nouveau et *qui* sera sa prochaine victime. J'ai auprès de moi le chef de la police, le capitaine Terrell...

Poke sourit. La situation se développait admirablement. Terrell mettait la population en garde contre l'affolement sans se faire beaucoup d'illusions car il savait que ses propos ne rassureraient pas les gens pourris par le fric de Paradise. Il suffirait maintenant d'un seul meurtre de plus pour que la panique se déchaîne vraiment. Ce dernier assassinat était prévu dans le plan de Poke. Après, il aurait la ville à sa main.

Et cette fois, il faudrait mettre carrément Chuck dans le bain. Jusqu'ici, sa seule contribution avait été d'aider Poke à voler le fusil et à crever le pneu de Riddle. Cela avait donné à l'Indien le temps de gagner la villa où la femme était seule. Mais le prochain assassinat se passerait de façon différente. Le moment était venu pour Chuck de gagner l'argent qui lui avait été promis. Ce coup-ci, il faudrait qu'il se mouille. Pour lui clore définitivement le bec.

Poke reporta son attention sur l'écran. Le commentateur était en conciliabule avec quelqu'un qui s'était approché de lui et Toholo l'entendit murmurer : « Dieu du ciel, vous en êtes sûr? »

L'autre hocha la tête et sortit du champ. Le présentateur épongea son visage en sueur à l'aide de son mouchoir et fit face aux caméras.

— On vient de m'annoncer la mort de M. Malcolm Riddle. Cette nouvelle vous bouleversera autant que

moi. Alors qu'il regagnait son domicile, après avoir été interrogé par la police, M. Riddle a apparemment perdu le contrôle de sa voiture qui est tombée du haut de la falaise à West Point. M. Riddle...

Poke se leva et s'étira. A dire vrai, il n'en espérait pas tant. Il consulta sa montre. Minuit passé. Il éteignit le poste, ôta sa chemise à fleurs, son pantalon bleu et passa dans la salle d'eau. Après avoir fait toilette, il mit un pyjama rouge un peu passé et s'allongea sur le lit. Enfin il éteignit.

Il revivait la scène de tout à l'heure. La serrure de la porte de service de la villa n'avait pas offert de résistance. Il avait attendu dans l'obscurité. Comme prévu, elle était arrivée à vingt et une heures vingt-cinq. Il savait que c'était son heure pour avoir surpris une conversation à voix basse entre Luke Williams et un autre membre du Club au bar, alors qu'il les servait. Planqué dans la chambre, derrière les rideaux, il l'avait vue se déshabiller. D'un geste négligent, elle avait jeté au loin ses bas qui avaient atterri à trente centimètres de l'endroit où Poke se dissimulait. Il avait prévu de se servir de ses mains mais, étant donné qu'elle lui fournissait l'arme, pourquoi ne pas s'en servir?...

Le bruit d'une voiture entrant dans le garage brisa le fil de sa rêverie. Il se releva et alla jeter un coup d'œil à la fenêtre.

Chuck et Meg se dirigeaient vers leur bungalow. La porte claqua et le murmure de leurs voix lui parvint.

Poke retourna s'allonger sur son lit.

Demain... ce serait le dernier meurtre. Après, il n'y aurait plus qu'à cueillir la moisson.

Il resta encore éveillé quelque temps à réfléchir.

Tout marchait exactement comme prévu. D'ici une semaine, par ici, la monnaie!

C'était toujours à l'argent qu'il pensait quand le sommeil le surprit.

La lumière brûlait dans l'appartement de fonction du maire, tout en haut de l'hôtel de ville.

Il était deux heures trente trois. Hedley venait de se débarrasser enfin de Pete Hamilton et de cinq autres journalistes qui l'avaient cuisiné; il était furieux, blême et couvert de sueur.

Monica, son épouse — quarante-trois ans, très mère poule, raisonnable et douce — occupait un fauteuil. Le capitaine Terrell était assis devant lui.

— Tu devrais essayer de te calmer, mon petit Lawson, dit Monica sur un ton lénifiant. C'est mauvais pour toi de t'énerver comme ça. Tu sais bien...

— Me calmer! explosa Hedley. Me calmer! Est-ce que tu te rends compte que cette satanée histoire risque de me coûter la mairie? Me calmer, tu en as de bonnes! Alors qu'un tueur déséquilibré se promène en liberté dans la ville!

Monica et Terrel échangèrent un coup d'œil.

— Mais à supposer que tu perdes ton fauteuil, est-ce que ce serait une si grande catastrophe?

Hedley serra les poings et poussa un soupir d'exaspération :

— Tu ne comprends pas. Je t'en prie, Monica, va te coucher. Je voudrais parler avec Frank.

— Mais si, Lawson, je comprends.

— Rien du tout! Tu sembles incapable de comprendre que Paradise City vit sur un volcan!

— *Vraiment?*

Elle se leva et, d'une démarche souple, s'approcha de la grande baie vitrée. Elle s'abîma dans la contemplation des gratte-ciel résidentiels qui entouraient l'hôtel de ville. Rares étaient les fenêtres encore allumées.

— A mon avis, la plupart des gens sont dans leurs lits en train de dormir. Les seuls à vivre sur un volcan, à ma connaissance, sont une poignée de journalistes et toi.

— Monica, veux-tu me faire le plaisir d'aller te coucher?

— Oui, j'y vais. (Elle sourit à Terrell et se dirigea vers la porte.) Lawson a beaucoup d'esprit civique, Frank, lança-t-elle avant de disparaître.

Un long silence suivit les derniers mots de Monica.

— Ma femme ne se rend pas compte de toutes les implications d'une telle histoire, laissa enfin tomber Hedley. Je n'ai pas besoin de vous préciser que nous pouvons, vous comme moi, nous retrouver demain au chômage, n'est-ce pas?

Terrell sortit de sa poche sa pipe qu'il se mit à bourrer.

— Vous croyez? (Il dévisagea le maire.) Ça fait un moment que je veux vous dire quelque chose, Lawson. Comme Monica n'est plus là, je vais y aller. Pour moi, vous vous conduisez comme une grand-mère qui se figure qu'il y a un homme sous son lit.

Hedley devint écarlate.

— C'est à moi que vous vous adressez? (Devant le regard impassible du chef de la police, il parvint à se ressaisir.) Vous ne pouvez pas me dire une chose pareille!

— C'est dit, rétorqua aimablement Terrell. Maintenant, à vous de m'écouter pour une fois. (Il prit le temps d'allumer sa pipe.) Il y a quinze ans que je suis à la tête de la police. Je fais mon boulot : vous le savez

aussi bien que moi. Le fait que nous avons sur les bras un fou en liberté qui a tué deux personnes, ça n'est pas une raison pour paniquer. Or, c'est justement ce que vous faites. Vous devriez savoir qu'il arrive de temps en temps qu'une ville a affaire à un forcené. Ce n'est pas un phénomène sans précédent.

Hedley se pressa le front du bout des doigts.

— Seulement, c'est à Paradise City que ça se produit!

— Exact. Et qu'est-ce que Paradise City a de particulier? Je vais vous le dire. C'est le lieu d'élection de quelques personnes parmi les plus riches, les plus arrogantes, les plus vulgaires et les plus déplaisantes que compte le pays. Et voilà qu'un tueur s'amène. Le renard au milieu des poules aux œufs d'or. Si ces deux meurtres s'étaient passés dans une autre ville, vous n'auriez même pas pris la peine de lire les journaux.

— Il est de mon devoir de protéger la population au service de laquelle je suis, répliqua Hedley en s'efforçant d'empêcher sa voix de trembler. Ce qui a lieu ailleurs, je m'en moque. C'est ce qui se passe chez nous qui compte.

— Et alors? Que se passe-t-il? Un déséquilibré a assassiné deux personnes. Ce n'est pas en paniquant qu'on le trouvera.

— Vous parlez, vous parlez... mais qu'est-ce que vous faites? s'exclama rageusement le maire.

— J'essaye de le trouver. Ça demandera du temps. Mais je mettrai la main sur lui. Pour le moment, j'ai l'impression, d'après votre comportement, que la presse et vous-même êtes précisément en train de créer le climat que le meurtrier désire voir s'instaurer.

Hedley se laissa aller contre le dossier de son fauteuil.

— Qu'est-ce que vous insinuez? Faites attention à ce que vous dites! Jusqu'à présent, vos efforts et ceux de vos hommes, n'ont guère obtenu de succès. Deux assassinats! Et qu'avez-vous découvert? Rien! Alors, d'après vous, je crée l'atmosphère que désire ce détraqué? J'aimerais bien savoir ce que vous entendez par là.

Terrell, imperturbable, croisa ses jambes massives.

— J'ai passé la majeure partie de ma vie à Paradise. Or c'est la première fois que je sens l'odeur de la peur. J'ai senti celle de l'argent, du sexe, de la corruption, du scandale et du vice. Mais celle de la peur, jamais. Maintenant, je la flaire.

Heldey eut un geste d'agacement.

— Ça, je m'en fous! Vous m'accusez de créer le climat que l'assassin désire voir s'instaurer... vous feriez mieux de vous expliquer!

— Vous êtes-vous demandé à quel mobile répondent ces deux assassinats? Pourquoi le tueur se montre tellement avide de publicité? Quand j'ai un crime sur les bras, je m'interroge sur son motif. Un crime sans motif, ce n'est pas commode à élucider. Alors, je me suis interrogé sur le sens caché de ces deux meurtres.

Hedley se tassa au fond de son fauteuil.

— Pourquoi me regardez-vous comme ça? C'est votre boulot, bon Dieu!

— Exact. C'est mon boulot. (Terrell tira sur sa pipe.) Il n'y a jamais de meurtres sans motif. Quand on a affaire à un fou, le mobile est obscur mais il existe. Il suffit de se donner de la peine pour le trouver. McCuen était un produit typique de cette ville. Lisa Mendoza était une musicienne. Aucun rapport entre eux deux sauf une seule chose : leur mort est l'instru-

ment permettant à un homme qui s'intitule l'Exécuteur de faire sa publicité. Astucieux, ce pseudonyme. Il a un impact. Avec un sobriquet pareil, il a droit aux gros titres sur cinq colonnes. Grâce à lui, il a commencé à semer la terreur dans la ville. Tant que je n'aurai pas trouvé autre chose, je pense que le mobile est là : créer la panique à Paradise City.

— C'est ridicule! lança sèchement Hedley. Pourquoi un déséquilibré voudrait-il créer la panique?

— C'est pourtant bien ce qu'il est en train de faire, répliqua tranquillement Terrell. Je ne prétends pas être dans le vrai mais, faute d'autres éléments et eu égard à la situation, ce pourrait être son motif.

Hedley rumina un bon moment, puis repoussa son fauteuil.

— Je suis fatigué. J'en ai assez pour ce soir. Je regrette de m'être énervé. Frank. Bon... je suis votre raisonnement. Inutile de vous dire ce que sera la journée de demain!

Comme Terrell gardait le silence, Hedley s'interrompt; il songeait à la presse du matin, à son téléphone qui n'arrêterait pas de sonner, à Pete Hamilton qui jetterait de l'huile sur le feu au bulletin d'informations de dix heures.

— Vous croyez vraiment que ce cinglé cherche à terrifier la ville?

— On le dirait, non?

— Alors, nous? Qu'est-ce que nous allons faire?

— A présent, ça dépend de vous. (Terrell se pencha en avant et vida sa pipe dans le cendrier.) Avant de retourner au bureau, je veux savoir si vous êtes toujours de mon côté.

— De votre côté? (Hedley regarda fixement son interlocuteur.) Bien sûr que oui!



— C'est vrai? (L'expression de Terrell était granitique.) Il y a un instant, vous parliez de me révoquer. Désirez-vous changer votre chef de la police?

Hedley broncha.

— Pourquoi, grands dieux? Si quelqu'un est capable de mettre la main au collet de cette ordure, c'est bien vous!

Terrell se leva.

— En effet. Si quelqu'un est capable de lui mettre la main au collet, c'est bien moi. Donc, il faut dissiper le climat de panique.

— Voilà qui est parlé, Frank! fit Monica, debout devant la porte ouverte. Il avait besoin qu'on lui dise ses quatre vérités!

Les deux hommes se retournèrent. A présent, ils comprenaient seulement qu'elle n'avait pas perdu un mot de la conversation.

Hedley se détendit brusquement. Il avait l'air tout penaud.

— Ah! Les femmes! Vous ne voudriez pas me débarasser d'elle, Frank?

Terrell, lui aussi, se détendit. Il adressa un clin d'œil à Monica.

— Si je n'en avais pas une, je vous prendrais au mot. Elles se valent l'une et l'autre.

Il s'apprêta à partir et Hedley lui demanda d'une voix légèrement hésitante :

— Vous voulez que je passe au commissariat central demain?

— Vous y êtes toujours le bienvenu, Lawson.

Terrell serra la main de Monica. Puis il s'engouffra dans l'ascenseur pour affronter les caméras de la télévision à l'affût.

Jack Anders, le portier du Plaza Beach, surveillait le boulevard de ses yeux verts au regard aigu, ses grosses mains croisées derrière le dos; il était planté sur le tapis rouge devant la majestueuse entrée du plus grand hôtel de la ville.

Anders, ancien combattant de la seconde guerre mondiale, couvert de décorations gagnées au front, était maintenant une personnalité du boulevard. Il y avait vingt ans qu'il exerçait ses fonctions au Plaza Beach.

Comme c'était l'heure creuse, Anders en profitait. Dans deux heures, ce serait le coup de feu quotidien avant le déjeuner, et il aurait fort affaire : ouvrir les portières, indiquer aux chauffeurs où ils pouvaient se garer, répondre, le doigt à la visière de sa casquette, aux habituelles questions idiotes qu'on lui posait, donner des renseignements et glaner des dollars. Les habitués du Plaza Beach n'auraient jamais songé à lui adresser la parole sans lui glisser la pièce. Mais il était neuf heures trente et, à cette heure de la matinée, rien, en principe, ne devait solliciter son attention, c'est pourquoi il était décontracté.

L'agent Paddy McNeil, un Irlandais d'âge mûr à la carrure impressionnante qui était là pour intervenir en cas d'embouteillage et, de façon plus générale, pour porter assistance aux vieillards et aux nantis, le rejoignit afin de faire la pause.

Anders et lui étaient une paire d'amis, et l'amitié qui les liait s'était renforcée au fil des années. Le premier montait la garde par tous les temps devant l'établissement comme une sentinelle avancée pendant que le second arpentait le boulevard. Toutes les deux heures, l'agent se reposait en échangeant des politesses avec le portier.

— Comment se porte ton copain l'Exécuteur? s'en-

quit Anders quand le flic le rejoignit. Tout à l'heure, j'écoutais la radio. Tous mes petits viocs en mouillent leurs pantalons.

— Tes petits viocs ne sont pas les seuls, répondit McNeil d'un air sombre. Pour le moment, la vie, ça vaut pas le coup. A l'exception d'une douzaine de vieux de la vieille affectés à la circulation, tout le monde chez nous traque ce fumier. Deux camions bourrés de renforts sont arrivés ce matin de Miami. Autant pisser dans un violon! Qu'est-ce que ces enfoirés de Miami connaissent de Paradise City, hein?

— Tu crois qu'Hamilton a raison? demanda innocemment Anders qui aimait bien mettre McNeil en boîte.

— Hamilton? grogna l'autre avec mépris. Je n'écoute jamais sa grande gueule. Il est juste bon à foutre le bordel. (Il lança un coup d'œil en coin à Anders.) Qu'est-ce qu'il a dit?

— Que c'est un fou criminel qui a une dent contre les rupins.

McNeil ramena sa casquette sur les yeux pour se gratter la nuque.

— Pas besoin d'être fou ni criminel pour pas sentir les richards, décréta-t-il après avoir médité un moment. Moi non plus, je peux pas dire que j'ai les rupins à la bonne.

Anders dissimula un sourire.

— Ils ont leur utilité.

— Ben, voyons! J'aimerais faire ton métier.

— C'est pas une mauvaise gâche. (Anders s'efforçait de ne pas avoir l'air outrecuidant.) Le tout, c'est qu'il faut savoir les manier. Tu crois que tu vas l'épingler, ce dingue?

— Moi? (McNeil secoua la tête.) Ça, pas question.

Y a longtemps que j'ai renoncé à épinglez qui que ce soit. Je suis comme toi : je me casse pas. Mais le patron le cravatera. Il a la tête sur les épaules, Terrell. Seulement, bien sûr, ça prendra du temps.

Une Rolls étincelante s'arrêta le long du trottoir et, abandonnant McNeil, Anders s'élança d'un pas vif et ouvrit la portière.

— Bonjour, Jack. (Le gros homme élégant qui sortit de la voiture se nommait Rodney Branzenstein, un célèbre avocat d'affaires; il venait ainsi tous les matins rendre visite à ses clients du Plaza Beach.) Avez-vous vu Mme Dunc Browler?

— Il est trop tôt, maître. Elle ne descendra pas avant un quart d'heure.

— Si elle me demande, dites-lui que je ne suis pas encore arrivé.

Branzenstein fourra un dollar dans la main déjà tendue du portier, et entra. Pendant que le chauffeur s'éloignait au volant de la Rolls, McNeil se rapprocha du portier.

— Dis-donc, Jack, tu n'as jamais de crampes dans les doigts? lui demanda-t-il avec intérêt.

— Jamais, mais ne te fais pas d'idée fausse. Ça m'a demandé des années.

— Vrai? (L'agent secoua la tête.) Moi, il y a aussi des années, bon Dieu, que je m'envoie cette ronde et personne n'a encore jamais eu l'idée de me filer un malheureux dollar.

— J'ai de la personnalité. Et toi, tu n'as pas de chance.

Une minuscule vieille dame aux cheveux bleutés, la figure peinte, les doigts ployant sous les diamants, sortit de l'hôtel d'un pas chancelant. Anders fut immédiatement à ses côtés.

— Madame Clayton... (McNeil fut stupéfait par l'expression d'incrédulité qu'il lisait sur le visage rubicond et tanné du portier.) Mais où donc allez-vous, madame Clayton?

La petite vieille eut un sourire minaudier et leva vers Anders un regard éperdu d'adoration.

— J'ai eu envie de faire un tout petit tour.

— Voyons, madame Clayton! (Il y avait une telle inquiétude dans la voix d'Anders que McNeil lui-même se sentit troublé.) Le docteur Lowenstein a-t-il dit que vous pouviez sortir même pour un petit tour?

— A dire vrai, Anders, répondit-elle d'un air coupable, il n'a rien de tel.

— Cela m'aurait étonné! (Anders prit doucement le bras de la petite vieille et lui fit rebrousser chemin.) Vous allez vous asseoir bien gentiment, madame Clayton. Je vais demander à M. Bevan de téléphoner au docteur Lowenstein. Il n'est pas question que je vous laisse faire des folies toute seule!

— Doux Jésus! murmura McNeil.

Le flic était si impressionné qu'il fit le signe de croix.

Quelques minutes plus tard, Anders réapparut pour donner un peu de répit à ses cors en les faisant reposer sur le tapis rouge. McNeil, qui était toujours là, respirait avec une certaine difficulté, et ses petits yeux d'Irlandais avaient le lustre d'un miroir.

— Qui c'était, ce squelette? demanda-t-il.

— Mme Henry William Clayton. Son légitime a cassé sa pipe il y a cinq ans en lui laissant cinq millions de dollars.

McNeil ouvrit de grands yeux.

— Quoi? Ce sac d'os représente cinq millions de dollars?

Anders lui décocha un regard sévère.

— Pat! On ne doit pas parler des morts de façon irrespectueuse.

— Ouais... (Il y eut un long silence, puis McNeil reprit la parole :) Tu l'as un peu bousculée, hein?

— C'est comme ça qu'il faut les traiter. Elle adore ça. Elle sait que je suis le seul à m'occuper d'elle.

— T'en as d'autres comme ça, dans cette turne?

— L'hôtel en est bourré. (Anders secoua la tête.) De vieux schnoks bourrés de fric, c'est triste.

— Moi, ça m'attristerait pas. Bon... je crois que je vais te laisser à tes dingues. A bientôt. (Il hésita, puis dévisagea le portier.) Combien t'a-t-elle filé?

Anders cligna de l'œil de façon appuyée.

— Secret professionnel, Paddy.

— Mince! Je me suis gouré de métier!

Et McNeil s'éloigna avec un soupir. Ses grands pieds claquèrent sur le macadam.

Allongé sur la terrasse du cabaret Pelota Club, Poke Toholo avait assisté au départ de l'imposant agent. Il l'avait observé dans la lunette télescopique de son fusil.

Ça faisait trois heures qu'il était tapi sur le toit. L'immeuble, haut de trois étages, se trouvait à cent mètres du Plaza Beach. Arrivé au volant de la Buick à six heures du matin, il était sûr, à cette heure-là, que personne ne le verrait sortir de la voiture avec le fusil.

Il connaissait le Pelota, l'un des plus anciens établissements de la ville. L'échelle d'incendie sur sa façade arrière était considérée comme une originalité par les touristes, qui ne manquaient pas d'aller l'admirer. L'escalade sur le toit n'avait présenté aucune difficulté mais Poke, à plat ventre derrière le petit parapet de la terrasse, savait que la descente vers la rue serait beaucoup plus périlleuse. Il y aurait foule sur le boulevard,

les immeubles attendant grouilleraient de gens et il pouvait se faire remarquer. Or, c'était un risque auquel il s'était préparé.

Il consulta sa montre. Neuf heures quarante-trois. De nouveau, il colla son œil à la lunette de visée et fouilla le boulevard.

La circulation commençait à se faire plus dense. Des passants montaient et descendaient l'artère en rangs serrés. Soudain, l'Indien repéra Chuck et hocha la tête en guise d'approbation. Son complice était à l'heure. Un peu en avance mais cela n'avait pas d'importance. Vêtu d'une chemise à carreaux rouges et blancs toute propre et d'un pantalon gris, il ressemblait à tous les jeunes touristes qui envahissaient Paradise City en cette saison. Il marchait d'un pas de flâneur en lisant un journal.

Poke ajusta la molette de la lunette pour apercevoir nettement le visage de Chuck. Le jeune homme transpirait. C'était compréhensible. La tâche de Chuck était délicate. Et presque aussi dangereuse que celle de Poke lui-même.

L'Indien consulta une nouvelle fois sa montre. Plus que quelques minutes, songea-t-il, en déplaçant le fusil pour avoir l'entrée du Plaza Beach dans le collimateur. Le réticule de visée se centra sur la tête d'Anders. Parfait! Il était sûr de ne pas rater son coup.

Le portier, inconscient de ce qui se tramait, scrutait le boulevard, répondait au salut des passants, portait la main à la visière de sa casquette quand il s'agissait d'une personne qui méritait cet honneur et faisait le lézard au soleil.

Depuis l'apparition de la minijupe, du nombril indiscret et de la robe transparente, l'existence d'Anders était devenue beaucoup plus intéressante. C'était

avec une grande joie qu'il regardait se pavaner les filles. Professionnellement parlant, c'étaient les vieux, les obèses et les rupins qui assuraient sa matérielle, mais cela ne l'empêchait nullement d'apprécier une paire de jambes fuselées, un derrière qui se tortillait, une poitrine montée sur roulement à billes.

C'est alors que surgit Mme Dunc Browler.

Anders l'attendait. C'était invariablement à cette heure qu'elle apparaissait. Il la gratifia de sa courbette numéro un accompagnée d'un sourire amical et radieux — sourire réservé à l'élite.

Mme Dunc Browler était une femme courtaude et bien en chair qui allait sur ses soixante-dix ans. L'expression « bien en chair » est peut-être une litote. Depuis soixante-sept ans qu'elle prenait cinq solides repas par jour, elle était parvenue à matelasser sa frêle académie d'une couche de lard à rendre jaloux un éléphant. Habiter l'hôtel en permanence faisait partie de ses multiples excentricités. Il va sans dire qu'elle était riche. A combien se chiffrait exactement sa fortune? Nul ne le savait. Mais le fait que son appartement, l'une des plus belles suites du Plaza Beach, lui coûtait à lui seul, trois cents dollars la journée était l'indice d'un sérieux répondant.

Veuve depuis quatre ans — elle était follement amoureuse de son mari — elle avait acheté à la fourrière une chienne adipeuse au ventre flasque pour trois dollars environ, et Anders estimait qu'elle s'était fait rouler. Certes, c'était une bête affectueuse mais le portier qui était snob lui reprochait de manquer absolument de classe.

— Sa mère devrait avoir honte d'elle, avait-il dit à son adjoint un jour où la conversation portait sur la chienne de Mme Browler.



Mais pour sa riche cliente, Lucy — c'était le nom de l'animal — était son enfant, son bien le plus précieux, son amie, sa compagne, et Anders, connaissant les faiblesses des gens, se faisait une raison.

Quand Mme Dunc Browler apparut, vêtue de blancs voiles flottants, qui auraient ravi le chef comptable d'une grande filature, et coiffée d'un gigantesque chapeau hérissé de cerises, d'abricots et de citrons artificiels pour faire sa promenade hygiénique à Lucy, Anders passa aux actes.

— Bonjour, madame, fit-il en s'inclinant. Et comment va Miss Lucy, ce matin?

Mme Dunc Browler s'épanouit, ravie. Cet Anders était vraiment un homme charmant! D'une amabilité... Et l'intérêt qu'il portait à Lucy lui remplissait le cœur de joie.

— Bien. Tout à fait bien. (Abaissant son regard radieux sur la chienne qui tirait la langue, elle enchaîna :) Dis bonjour à ce gentil Anders, ma Lucy chérie.

La bête braqua sur Anders ses yeux blasés de suralimentée, s'accroupit et une petite mare se forma sur le tapis rouge.

— Seigneur! s'exclama Mme Dunc Browler d'un air désespérée en lorgnant le portier. J'aurais dû descendre mon petit amour un peu plus tôt. C'est ma faute.

Il faudrait ôter le tapis, le faire nettoyer, en poser un autre mais ce n'étaient pas les oignons d'Anders. Comme la vieille payait trois cents dollars par jour, pourquoi se ferait-il du souci?

— Ce sont des petits accidents qui arrivent, madame. Vous avez beau temps pour vous promener.

— Oui. C'est une matinée merveilleuse. Pendant que

Lucy prenait son petit déjeuner, j'écoutais les oiseaux. Ils...

Et ce furent les derniers mots que prononça Mme Dunc Browler.

La balle transperça son chapeau ridicule et se logea dans sa cervelle. Elle s'éroula sur le tapis rouge comme un éléphant foudroyé.

Pendant une fraction de seconde, Anders observa le corps qui gisait à ses pieds, puis sa formation militaire reprit le dessus. Il avait vu en son temps, tellement d'hommes tomber, la tête fracassée sous les balles de tireurs embusqués, qu'il comprit aussitôt ce qui s'était passé. Il pivota sur ses talons et fouilla du regard les toits lointains. Autour de lui, des femmes hurlaient, des hommes criaient et se bouscuaient, des voitures s'arrêtaient avec des crissements de pneus stridents. Anders entr'aperçut une silhouette qui disparaissait derrière le parapet de la terrasse du Pelota Club.

Sans perdre de temps à lever le bras et à s'égosiller, il fendit la foule qui s'amassait et s'élança vers la boîte de nuit à l'extrémité du boulevard.

— Jack!

Sans s'arrêter, le portier tourna la tête et vit l'agent McNeil qui galopait derrière lui.

— Il est là-haut, le salaud! lança-t-il d'une voix haletante en désignant le toit du cabaret. Viens, Paddy! On va le cravater.

Mais l'âge, la bonne vie et l'usage immodéré du Cutty Sark plombaient déjà les jambes d'Anders. Quand McNeil le rejoignit, son rythme commençait à ralentir.

— Je l'ai vu! haleta-t-il. L'échelle d'incendie, Paddy!

Avec un grognement, McNeil dépassa le portier tout en plongeant son énorme battoir pour dégainer. A la vue de son pistolet, les gens écarquillèrent les yeux et se hâtèrent de faire place nette. Personne n'avait envie de lui prêter main forte. C'était une affaire qui regardait exclusivement la police. Pourquoi aller y fourrer son nez?

A l'instant précis où Poke Toholo dégringolait l'escalier de secours, McNeil surgit au pas de charge derrière l'immeuble. Les deux hommes s'aperçurent en même temps. Le policier vit le fusil de l'Indien. Le souffle coupé par la course, il braqua son pistolet. Au moment où son doigt se crispa sur la détente, le flic éprouva un choc brutal en pleine poitrine qui le fit décoller du sol et il tomba à la renverse.

D'un bond, Poke atterrit au pied de l'échelle d'incendie et s'élança en direction du parking. McNeil se redressa tant bien que mal, souleva son pistolet. L'Indien se retourna. A la vue de l'arme pointée sur lui, il fit un écart et l'agent le manqua. Alors Poke s'arrêta, visa soigneusement et fracassa le crâne de McNeil avant de reprendre sa course, attentif à tout danger qui pourrait survenir.

Dans le parking il n'y avait guère plus d'une douzaine de voitures. Leurs propriétaires les y laissaient pendant la nuit. Il ne mit guère de temps à en trouver une qui n'était pas fermée, se glissa à l'arrière, referma la portière et s'aplatit sur le plancher.

Il était hors de vue quand Anders, haletant, congestionné par l'effort, entra dans le parking et découvrit le corps de McNeil.

Un bref regard lui suffit pour comprendre qu'il n'y avait plus rien à faire. Il s'empara du pistolet du mort et se précipita vers la sortie, convaincu que

l'assassin était passé par là. A sa suite, trois citoyens livides de peur pénétrèrent à contrecœur dans le parking. Remarquant qu'Anders étreignait un pistolet et reconnaissant l'uniforme du portier du Plaza Beach, ils reprirent courage et s'élançèrent au pas de course derrière lui.

Sans s'émouvoir, Poke attendit qu'ils aient disparu, puis, à l'aide de son mouchoir, il essuya soigneusement le fusil, en songeant tristement qu'il devait à présent l'abandonner. Il le cacha sous la banquette de la voiture.

Maintenant, c'était la cohue dans le parking. Les sirènes des voitures de police et de l'ambulance remplassaient l'air de leurs hululements discordants. Poke se glissa hors du véhicule et rejoignit sans hâte la foule qui se pressait autour du cadavre de l'agent. Les curieux ne virent en lui qu'un badaud de plus. Lorsque la police arriva, il était toujours là, écarquillant les yeux comme tout le monde. Il se laissa refouler avec les autres. Une fois sur le boulevard, il se détacha de la foule excitée et regagna la Buick d'un pas tranquille.

Pendant ce temps, Chuck, le visage couvert de sueur, s'était mêlé aux passants qui se pressaient autour du cadavre de Mme Dunc Browler. Personne ne prêtait attention à Lucy, la chienne adipeuse qui, éberluée s'était accroupie au bord du trottoir. Chuck se pencha vers la bête pour la prendre par le collier. Comme Lucy n'aimait pas les étrangers, elle recula. Chuck poussa un juron et l'empoigna. Personne ne le remarqua.

Une fois la foule dispersée, après que la police eut rétabli l'ordre, et que les employés de l'hôtel se furent précipités pour recouvrir d'un drap le corps de

Mme Dunc Browler, le directeur adjoint de l'hôtel qui, lui aussi, aimait les bêtes, se souvint alors de Lucy. Et ce fut lui qui découvrit l'étiquette de valise fixée au collier de la chienne. Elle portait deux mots en lettres d'imprimerie :

L'EXÉCUTEUR.

## IV

La nouvelle qu'un tueur était en liberté dans un fief pour riches oisifs encore plus renommé que Monte-Carlo fit un malheur dans la presse du monde entier. Des journalistes, des représentants des chaînes de télévision étrangères et autres fondirent sur Paradise City comme un vol de vautours, envahirent tous les hôtels, tous les motels, prêts, même, à camper sous la tente quand il n'y avait pas de place disponible.

Leur point de mire était le portier Jack Anders, le seul à avoir aperçu l'Exécuteur, mais il s'était volatilisé avant que les reporters n'aient pu le joindre. Le maire Hedley avait eu une brève entrevue avec le directeur du Plaza Beach et l'avait persuadé qu'il serait dans l'intérêt d'Anders de se réfugier quelque temps auprès de son frère, à Dallas. L'intéressé avait été assez futé pour admettre le bien-fondé de cette suggestion : les croulants, les gros et les vieilles peaux peinturlurées verraient d'un très mauvais œil qu'il monopolise la télévision. Les feux des projecteurs étaient leur prérogative — foin d'un portier d'hôtel!

Mais avant de s'éclipser, Anders avait été interrogé par Beigler en présence de Terrell et d'Hedley.

Beigler savait qu'il avait affaire à un ancien soldat,

à un homme à la perspicacité et à l'exprit d'observation duquel on pouvait faire confiance. Anders, contrairement à beaucoup de gens s'ils s'étaient trouvés à sa place, n'aurait pas tendance à en rajouter pour se donner de l'importance. Il était certain que les éléments fournis par le portier seraient solides.

— Nous ne sommes pas pressés, Jack. On va tout reprendre depuis le début. (Beigler consulta ses notes.) Mme Browler sortait toujours de l'hôtel à neuf heures quarante-cinq... exact?

Anders acquiesça.

— C'était une habitude bien établie?

De nouveau, le portier hocha la tête.

— Et ça, depuis combien de temps?

— Depuis que Mme Browler habitait l'hôtel. A peu près cinq ans.

— C'était une personne bien connue. On pourrait la qualifier d'excentrique, exact?

— Tout à fait.

— Donc, beaucoup de personnes étaient au courant de son heure de sortie?

— Oui.

— Bien. C'est un point d'acquis. Revenons-en à l'assassinat. Vous étiez en train de lui parler. Et on lui a tiré dessus. Racontez-moi encore la scène.

— Je vous l'ai déjà dit. J'ai compris en voyant la blessure qu'elle avait à la tête et la façon dont elle était tombée que le coup avait été tiré par une arme de grande puissance. J'ai regardé tout autour. Un ou deux endroits pouvaient servir d'embuscade pour un tireur d'élite, mais le meilleur était le toit du Pelota Club. J'ai levé les yeux dans cette direction et j'ai vu l'assassin.

— Reprenons ce point mais plus lentement. Vous

avez déjà déclaré avoir aperçu le meurtrier. Nous allons essayer d'entrer dans les détails. Cette fois, ce ne sont pas les faits matériels qui m'intéressent mais votre impression. Vous saisissez? Qu'elle soit vraie ou non, ça n'a aucune importance. Donnez-moi simplement votre impression.

Anders réfléchit quelques instants.

— J'ai vu un mouvement. Pas un homme... quelque chose qui bougeait. J'ai alors compris qu'il y avait quelqu'un là-haut. Et, à en juger par la manière qu'il a eu de se planquer, j'ai deviné que c'était le tireur. Je me suis lancé à sa poursuite.

— Ce n'est pas ce que je vous demande, fit Beigler en maîtrisant son impatience. Vous m'avez déjà raconté ça. Vous avez perçu un mouvement et vous avez compris qu'il y avait un homme sur le toit. Bon. A présent, j'aimerais que vous me disiez l'impression que cet homme vous a faite.

Anders, mal à l'aise, considéra tour à tour Terrell et Hedley, puis son regard revint à Beigler.

— Ce sont les faits.

— Les faits sont notés là-dedans. (Beigler tapota son carnet.) Maintenant, laissez vous aller. Vous avez aperçu un homme qui se baissait derrière le parapet. Un blanc ou un homme de couleur? Ne réfléchissez pas... donnez-moi juste votre impression. Je me moque éperdument qu'elle soit vraie ou fausse. Alors, était-ce un blanc ou un homme de couleur?

— Un homme de couleur. (Anders s'interrompt et secoua la tête.) Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. Vraiment pas... J'ai simplement remarqué un mouvement. Je vous répète que je n'ai pas vu le type.

— Mais vous avez l'impression que c'était un homme de couleur?



— Je ne sais pas. Oui... peut-être. Ou un homme bronzé par le soleil. Je ne peux pas en jurer. Il m'a semblé qu'il avait la peau foncée.

— Comment était-il habillé?

Anders, cette fois, se rembrunit.

— Que voulez-vous que j'en sache? Je vous ai déjà dit...

— Avait-il une chemise noire? Une chemise blanche? Une chemise fantaisie?

— Fantaisie, peut-être bien. (Le témoin, qui transpirait, se frotta le menton.) Je fais ce que je peux pour vous aider mais je ne veux pas que vous me poussiez à vous raconter des blagues.

Beigler se tourna vers Terrell qui eut un signe d'assentiment.

— Parfait, Jack. Merci. Vous nous avez rendu service.

L'interrogatoire prit fin sur ces mots.

— Nous voilà bien avancés! s'exclama Hedley après le départ d'Anders. Par vos questions, vous l'avez pratiquement forcé à porter un faux témoignage.

— Anders a un esprit bien entraîné, répliqua paisiblement Terrell. Ses antécédents militaires sont impressionnants. Je préfère me fonder sur son impression plutôt que sur les témoignages solides, comme on dit, de nos clients habituels. Anders nous a rendu service.

Hedley haussa les épaules et se leva.

— Trois assassinats! Et où en sommes-nous? Nulle part!

— Ça ne sera peut-être pas votre opinion, mais je vais vous dire la mienne, fit Terrell. Vous ne comprenez pas le travail de la police, Lawson. Pour le moment, nous avons un indice concret et un indice abstrait. Nous savons d'ores et déjà que cet individu ne

travaille pas seul. Quelqu'un a crevé le pneu de Riddle pour que le tueur puisse trouver Lisa Mendoza sans témoin. Quelqu'un a attaché une étiquette de valise au collier de la chienne de Mme Browler. Donc l'assassin a un complice. A présent, nous avons des raisons de penser que c'est un homme de couleur. Contrairement à ce que vous semblez croire, je ne pense pas que nous avons les mains entièrement vides...

— Mais où ça nous mène-t-il? Ce maniaque...

— Ne vous énervez pas, Lawson. Venez avec moi.

Terrell se leva et, prenant Hedley par le bras, il le pilota jusqu'au bureau d'ordres au bout du couloir. Toutes les tables étaient occupées. Chaque inspecteur s'entretenait avec un témoin qui avait vu tomber Mme Dunc Browler ou entendu parler du meurtre de McCuen, ou encore qui savait quelque chose sur le compte de Riddle et de sa maîtresse. Des gens pressés, remplis d'esprit civique, mourant d'envie de fournir des renseignements, pour la plupart sans valeur. Mais il pourrait y avoir une indication susceptible de faire faire à la police un pas en direction de l'Exécuteur. La file d'attente s'allongeait dans le couloir, dans l'escalier et jusqu'à la rue.

— Une de ces personnes — plus, si ça se trouve — a peut-être un élément, reprit Terrell. C'est ça, le travail de la police, Lawson. Tôt ou tard, nous lui mettrons la main dessus.

— Et d'ici là, il tuera peut-être encore.

— Tôt ou tard, il commettra une erreur. Tous en commettent.

— Alors, que voulez-vous que je dise à la presse?

— Que l'enquête se poursuit. Mais pas un mot de plus... Ah! Une chose importante... S'il vous faut

une victime, prenez-moi comme bouc émissaire. Dites que nous faisons de notre mieux.

Hedley acquiesça, puis il descendit l'escalier, où les gens en nage faisaient patiemment la queue, pour aller affronter les journalistes tandis que Terrell regagnait son bureau où l'attendait Beigler. Les deux hommes échangèrent un regard.

— Bien! Maintenant qu'il est parti, on va faire le point, fit Terrell en s'asseyant.

Il saisit la feuille sur laquelle il avait pris des notes en compulsant les synthèses des procès-verbaux établis par ses collaborateurs.

— On va peut-être pouvoir commencer à se faire une idée. Oh! Tout juste embryonnaire, mais c'est déjà quelque chose. C'est toujours le mobile qui me turlupine. Les trois victimes étaient toutes d'excellents joueurs de bridge et appartenaient au Club des 50. (Il leva le nez de ses notes.) Que savons-nous du Club des 50?

Beigler connaissait beaucoup mieux Paradise City que Terrell et celui-ci ne l'ignorait pas. Il lui suffisait de poser une question concernant la ville pour être sûr d'obtenir une réponse précise du sergent.

— Le Club des 50? C'est un cercle archi-snob dont les membres sont triés sur le volet. Les droits d'adhésion tournent aux alentours de 15 000 dollars et les cotisations sont le double de cette somme. Si vous êtes élu, vous pouvez vous considérer comme faisant partie de la crème de l'élite de Paradise. Seulement, vous n'êtes admis que si vous jouez au bridge comme un professionnel.

— McCuen, Riddle et Mme Browler étaient membres du Club des 50. Ça peut avoir une signification. Ou n'en avoir aucune. Il va falloir qu'on ait une

entrevue avec quelqu'un du Club. Il est bien possible que ce soit là que se niche le mobile. Encore un point intéressant : l'assassin est au courant des habitudes de ses victimes. Il savait que Mme Browler sortait à neuf heures quarante cinq, que McCuen partait toujours de chez lui à neuf heures trois, et qu'il trouverait Lisa Mendoza à la villa dans la soirée du vendredi. Conclusion : notre homme est quelqu'un d'ici.

Beigler approuva d'un signe de tête.

— Donc, il faut nous mettre à la recherche d'un type auquel ces renseignements de première main sont accessibles, un initié... peut-être employé du Club. Je vais faire enquêter sur les personnes que Riddle a mentionnées avant de se suicider.

Terrell tendit la main vers sa pipe.

— Vous croyez que ce pourrait être un homme de couleur, Joe?

— Votre opinion a autant de valeur que la mienne mais Anders avait l'air de le penser.

Le téléphone sonna. Terrell décrocha, écouta, grommela quelques mots et dit :

— D'accord... Merci... Oui, envoyez-moi le rapport. (Il reposa le récepteur sur la fourche.) C'était Melville. Ils ont examiné le fusil. C'est bien l'arme qui a servi à tuer McCuen et Mme Browler mais, naturellement il n'y a pas d'empreintes. Danvaz l'a identifié. Ça ne nous apporte pas grand-chose.

— Ça prouve néanmoins que ce salaud n'a plus de fusil.

— Vous vous figurez que c'est ça qui l'empêchera d'en voler un autre? demanda Terrell en allumant sa pipe.

Lepski avait pas mal de choses en horreur mais il y

en avait deux qu'il détestait plus particulièrement : interroger les gens et rédiger des rapports. A ses yeux, toute personne se présentant, de son plein gré pour apporter un témoignage avait sa place toute désignée dans un asile pour débilés mentaux. Mais il admettait pourtant que recueillir ce genre de dépositions faisait partie du travail de la police. S'il pouvait couper à cette corvée, il l'esquivaît mais quand il devait s'y coller, comme c'était présentement le cas, il faisait face aux circonstances et parvenait à réprimer sa hargne. Pour l'instant, il contemplait d'un œil désespéré la file toujours plus longue des gens qui attendaient avec impatience leur tour.

Max Jacoby officiait à la table voisine. Il venait d'en terminer avec un vieux monsieur volubile qui avait assisté à la mort de Mme Browler. Tout ce que le vieillard avait été capable de dire, c'était qu'elle avait un chapeau garni de fruits artificiels, et il s'était efforcé de convaincre Jacoby que l'assassin était contre ce genre de couvre-chef. Jacoby réussit à se débarrasser de son interlocuteur au moment même où, de son côté, Lepski parvenait à congédier une vieille dame qui lui expliquait que l'adorable petit chien de Mme Dunc Browler avait vu le meurtrier : alors, pourquoi la police ne faisait-elle rien de ce côté-là ?

Les deux policiers échangèrent un regard.

— Pas drôle, la vie, hein ? demanda Jacoby avec un sourire empreint de lassitude.

Conscient de sa supériorité hiérarchique, Lepski fusilla son collègue du regard :

— C'est ça, le travail de la police. Quand on veut trouver de l'eau, il faut creuser profond.

Jacoby secoua la tête avec une feinte stupéfaction.

— Quoi... c'est de l'eau qu'on cherche?

Un bonhomme d'âge mûr, grassouillet et pauvrement vêtu, s'assit lourdement devant Jacoby qui, réprimant un grognement, prit un nouveau bloc.

— A vous, monsieur. Votre nom et votre adresse?

Rien que des abrutis, songea Lepski. Trois heures à s'emmerder pour que dalle! Des crétins qui cherchaient une occasion de tuer le temps! Il piqua la dernière feuille sur l'aiguille. Au moment où il tendait la main pour prendre une cigarette, une bouffée de parfum atteignit ses narines. Il leva les yeux. Une fille avait pris place dans le fauteuil qui se trouvait en face de lui et l'étudiait d'un air compatissant en ouvrant de grands yeux.

— Vous avez l'air d'être éreinté, mon pauvre ami. Et par cette chaleur...

Quelque chose frémit du côté des reins de Lepski. Les souris de ce gabarit on n'en voit que dans *Playboy*. Un petit lot capable de ressusciter un mort : blonde, un châssis du tonnerre, de grands yeux violets, des cils qui auraient mortifié une vache. Lepski émit un sifflement étouffé à la vue des avantages mammaires dont elle était pourvue et il se rendit soudain compte que Jacoby, le gros bonhomme d'âge mûr, les quatre inspecteurs détachés par le commissariat de Miami et les trois agents qui faisaient régner l'ordre dans la file d'attente contemplaient la fille bouche bée. Il balaya la pièce d'un regard flamboyant et ses collègues se remirent sans enthousiasme à leurs tâches respectives.

— Oui? aboya-t-il de sa voix de flic.

En général, ce ton tranchant avait un effet dévastateur sur la plupart des gens. Pourtant, la fille ne parut

nullement impressionnée. Elle souleva l'un de ses seins généreux pour l'installer plus confortablement dans son soutien-gorge, caressa une mèche folle couleur de miel et répéta :

— Vous avez l'air d'être éreinté. Et par cette chaleur...

Lepski exhala un son. On aurait dit une mouche prise au piège dans une enveloppe. Le vieux birbe ventripotent à tête de fromage de Hollande se pencha en avant et souffla des relents d'air dans le nez de Lepski.

— Faites excuse, mon bon monsieur, dit-il avec un sourire épanoui. Mais la petite dame a raison. C'est vrai, ça! Vous avez l'air d'être éreinté.

Lepski froissa une feuille de papier et lança d'une voix grinçante à l'adresse de Jacoby :

— Voulez-vous vous occuper de votre témoin?

Le ventripotent parut décontenancé par le ton venimeux de l'inspecteur. Lepski reporta son attention sur la jeune femme.

— Vous avez une déposition à faire?

Elle le regardait avec des yeux éblouis.

— Ben, mince! J'en ai entendu de toutes les couleurs sur les flics d'ici mais je ne pensais pas qu'il pouvait y en avoir des comme vous, parole!

Lepski rectifia son nœud de cravate.

— Nous sommes occupés, vous savez, mademoiselle, fit-il en se radoucissant. (L'admiration sincère qu'il lisait dans le regard de la fille avait fait mouche.) Qu'avez-vous à déclarer?

— Les copines m'ont conseillé de venir vous voir.

Lepski soupira et prit une nouvelle feuille.

— Vos nom et adresse, s'il vous plaît.

— Je m'appelle Mandy Lucas. Je travaille au club où j'habite.

— Quel club?

— Le Pelota Club, bien sûr.

— Vous y résidez?

Son nez ravissant se plissa.

— Résider... c'est beaucoup dire. J'y ai une chambre.

— Et vous avez des renseignements à nous communiquer?

— Ben, les copines, elles ont dit comme ça que je devrais passer vous voir mais je ne sais pas trop... Dites donc, ça cocotte un peu, ici, non? Tous ces gens! Mais si je m'attendais à rencontrer quelqu'un comme vous! Mince alors! Quand je causerai de vous aux copines, elles en feront dans leur culotte!

Les yeux de Lepski jaillirent hors de leurs orbites. Il lorgna du côté de Jacoby, qui, fasciné lui aussi, était tout oreilles. Quant au vieil obèse, il avait les yeux en boules de loto.

Se rappelant qu'il était inspecteur de 1<sup>re</sup> classe, Lepski se pencha et prit son rictus de flic.

— Eh bien, miss Lucas, j'écoute votre déclaration.

L'interpellée donna un peu plus de jeu à son sein numéro deux et répondit :

— Appelez-moi donc Mandy. Mes vrais amis ne me donnent jamais du miss Lucas.

— Entendu, Mandy... (Lepski croisa les jambes, posa d'un geste brusque à gauche le stylo-bille qui se trouvait à sa droite et perçut au tréfonds de son être un bruit semblable à celui d'une chute de pierres.) Maintenant, expliquez-moi la raison de votre visite.

— Vous voulez vraiment savoir? J'ai dit aux copines que je vous ferais perdre votre temps, parole!



(Ses longs cils frémirent.) Je sais bien que vous travaillez comme des nègres, vous autres. Mais les copines... eh ben, elles m'ont dit...

— Ouais. (Lepski commençait à s'inquiéter pour sa tension.) C'est mon travail. Ne vous tracassez pas pour cette putain de... enfin, pour le temps perdu. Dites-moi seulement ce que vous avez à dire.

— Bon sang! Ce qu'il fait chaud ici! (Elle se leva, se tortilla pour écarter un tantinet sa minijupe qui lui collait à la peau, puis se rassit.) Est-ce que vous êtes marié, monsieur l'inspecteur?

— Oui, répondit Lepski d'une voix résignée.

Elle se pencha et enchaîna sur le ton de la confiance :

— Dans ce cas, vous comprendrez. Ces panties extensibles, c'est infernal!

Cette fois, il s'en fallut de peu que les yeux de Lepski ne tombent sur la table.

— Votre femme ne s'en plaint pas?

— Mandy! fit le policier d'une voix étranglée. Voulez-vous m'exposer le motif de votre visite?

— Oh! Mince! Pardon. Faut pas m'en vouloir. Je cause, je cause... Vous voulez vraiment savoir? Sans rigoler?

— Je vous écoute, fit Lepski sur un ton qui aurait médusé un passereau des Indes.

— Eh bien, j'ai vu le gars. Drôlement beau gosse il était, ce type! (Derechef, elle se pencha : le haut de sa robe bâilla et Lepski entr'aperçut le bout de ses seins.) Moi, les moricauds, je ne suis pas tellement pour. Vous figurez surtout pas que j'ai des préjugés contre. Mais, en général, ils ne me tentent pas. Seulement, des fois... quoi un homme est un homme. Et celui-là, c'était un vrai bijou.

Cette fois, le bruit émis par Lepski faisait penser à une ruche qu'on a bousculée.

— A quel moment exact avez-vous vu cet homme, Mandy?

— Juste après cette terrible fusillade. Ça m'a réveillée... enfin, je veux dire, la fusillade. J'entendais crier. (Elle remet en place l'épaulette de son soutien-gorge.) Moi, au réveil, je suis comme un zombie. Et vous, vous êtes pareil? Vous savez, je suis comme morte. Les yeux chassieux, la tête qui tourne...

Les poings de Lepski se crispèrent.

— Vous avez vu cet homme dans le parking?

— Eh bien, il y avait des gens qui bondissaient dans tous les sens. Vous voulez que je vous dise?

— Allez-y.

— Ces gens, ils m'ont fait penser aux haricots mexicains. Vous savez? Les haricots sauteurs? Les gosses adorent ça.

Lepski éructa un son évoquant une scie circulaire qui rencontre un nœud dans le bois. Mandy le regarda fixement.

— Ma mère disait que quand on fait des bruits comme ça, il faut s'excuser.

Lepski baissa les yeux sur son buvard, se maîtrisa et, après une pause, reprit l'interrogatoire :

— Bon... Donc il y avait des gens qui sautillaient comme des haricots mexicains. Que s'est-il passé ensuite?

— Ce pauvre flic... Heu, je veux parler de ce pauvre agent qui était allongé par terre... Malade, ça m'a rendue! Vous vous rendez compte? Les yeux m'en sont sortis de la tête. Et puis, j'ai vu ce minet sortir de la voiture.

Lepski se laissa aller contre le dossier de son fauteuil

et se chantonna intérieurement quelques mesures de l'hymne national pour se calmer.

— Vous avez vu un homme sortir d'une voiture garée sur le parking?

Mandy ouvrit de grands yeux.

— C'est pas ça que j'ai dit? j'ai dit autre chose? Sans charre, y'a des fois j'sais plus ce que je raconte. (Elle se souleva légèrement, se trémoussa pour ajuster sa jupe sous les regards attentifs de toutes les personnes présentes, et se laissa retomber sur son siège.) Ça doit jamais vous arriver, à vous. Enfin, dire quelque chose et oublier aussitôt ce que vous avez dit. Vous n'avez pas ce genre de problème, n'est-ce pas?

Lepski desserra sa cravate.

— Non.

— Eh bien moi, si. Et je vous jure que c'est drôlement déprimant.

— Vous m'avez déclaré que vous aviez vu un homme sortir d'une voiture garée sur le parking. C'est bien ce que vous avez voulu dire?

— Ben, c'est ce que les copines m'ont dit que je devais vous dire. (Elle réprima un rire nerveux.) Vrai, excusez-moi. Je savais bien que je vous ferais perdre votre temps et c'est tout. Seulement, les copines...

— Personne ne me fait perdre mon temps. Je suis là pour réunir des renseignements (Lepski jeta quelques mots rapides sur une feuille de papier qu'il tendit à son interlocutrice.) J'ai noté que vous avez vu un homme de couleur sortir d'une voiture garée dans le parking où l'agent McNeil a été tué. C'est bien ça?

Mandy examina le papier d'un regard myope et hocha la tête.

— Je crois, oui. Mais j'aurais peut-être dû vous préciser que la voiture, c'était la mienne. La batterie était

à plat. Il y a des semaines que je ne m'en suis pas servi.

La sueur inonda le visage de Lepski. Il se rendait soudain compte que les gens qui venaient lui apporter des renseignements sans valeur le barbaient tellement qu'il avait failli passer à côté d'un indice capital.

— Voudriez-vous répéter?

Mandy s'exécuta.

— C'est pour ça que les copines m'ont dit de venir mais j'étais sûre que vous me prendriez pour une folle.

— Pas du tout. Expliquez-moi simplement ce que vous avez vu de façon précise.

Les yeux de Mandy s'écarquillèrent de nouveau :

— Mais je viens de vous le dire!

— Je veux vous entendre le répéter.

— Sainte Mère! Vous pensez que c'est important?

— Ça se pourrait, répondit l'inspecteur en s'épongeant les joues à l'aide de son mouchoir. Ça se pourrait.

Deux heures plus tard, le capitaine Terrell fit son entrée dans le bureau du maire. Hedley, blême et tendu, venait de raccrocher son téléphone. Depuis trois heures, il était assailli sans arrêt par les appels affolés de ses amis pleins aux as qui exigeaient la protection de la police. L'égoïsme de ces gens qui ne pensaient qu'à leur propre sécurité l'avait mis dans une colère bleue, et il poussa un soupir de soulagement à la vue de Terrell.

— Nom de Dieu! Savez-vous que c'est un véritable exode? Des tas de gens quittent Paradise... comme des réfugiés.

— Et alors, ça nous regarde? demanda Terrell en s'asseyant.

— C'est catastrophique! Mais qu'est-ce que vous racontez? Bien sûr que ça nous regarde!

— Nous avons marqué un point.

Hedley dévisagea Terrell et se pencha en avant.

— Quel point? s'exclama-t-il d'une voix impatiente.

— Nous avons un signalement du meurtrier. Je vous avais dit que, si nous persévérions, nous découvririons tôt ou tard un indice mais je ne m'attendais pas que cela vienne si vite.

— Mais parlez, bon Dieu! Parlez!

Terrell s'installa plus confortablement dans son fauteuil.

— Le Pelota Club emploie six jeunes femmes comme entraîneuses. Elles sont logées au dernier étage et leurs chambres donnent sur le parking où McNeil a été abattu. L'une de ces filles, une certaine Mandy Lucas, possède une Ford dont elle ne s'est pas servi depuis des semaines et qu'elle laisse dans le parc de stationnement. Elle a été réveillée par les coups de feu. Alors, elle est allée à sa fenêtre d'où elle a vu la foule qui se pressait autour du corps de McNeil. Or, elle prétend qu'un homme est sorti de sa voiture à elle pour se mêler aux curieux. Nous avons fait enlever l'auto et nous avons trouvé sous la banquette arrière le fusil qui a tué McNeil. L'individu qu'a vu Mandy Lucas s'était vraisemblablement caché dans la Ford afin d'échapper à Anders. Et puis, quand Anders s'est éloigné et que les gens ont commencé de s'attrouper devant le cadavre, il a planqué son arme sous le siège, a mis pied à terre et s'est intégré à la foule. Ce type-là a un drôle de cran. Mais il ne pouvait pas prévoir que quelqu'un, Mandy Lucas en l'occurrence, était à sa fenêtre.

— Fichtre! Et cette femme vous a donné son signalement?

— Oui. C'est une vraie gourde mais elle affirme qu'elle le reconnaîtrait n'importe où. Je suis toujours sceptique devant ce genre de déclaration. Il arrive trop souvent que des témoins qui se prétendent en mesure d'identifier un suspect se révèlent incapables de le désigner quand on le leur présente au milieu d'un groupe. Cependant, elle pense qu'il s'agit d'un Indien et ça confirme l'impression d'Anders. Selon elle, il a environ vingt-cinq ans, d'épais cheveux noirs et il est solidement bâti. Et c'est un Indien. Elle insiste sur ce point : un Indien, pas un Noir. En outre, il était vêtu d'une chemise à fleurs jaunes et blanches, et d'un jean bleu marine.

Hedley asséna un coup de poing sur son bureau.

— Voilà enfin quelque chose! A-t-on relevé des empreintes sur le fusil?

— Non. Il n'est pas fou. Aucune empreinte.

— Avez vous communiqué son signalement à la presse?

Terrel plongeait son regard dans celui du maire.

— Non. Il faudra bien en arriver là, c'est évident, mais j'ai jugé préférable de vous en parler d'abord. Je n'ai pas besoin de vous rappeler qu'il y a à Paradise City plus d'une centaine d'Indiens séminoles occupant des emplois divers. Jeunes en majorité et portant pour la plupart des chemises à fleurs et des jeans... C'est presque un uniforme. Pour tout le monde ou à peu près, rien ne ressemble plus à un Indien qu'un autre Indien. Ce signalement est un élément utile mais il pourrait aussi nous créer des difficultés.

Hedley réfléchit, le front plissé.

— Effectivement. Je vois où vous voulez en venir, Frank. Mais nous n'avons pas le choix. On nous reproche, à vous aussi bien qu'à la mairie, de faire chou

blanc. Je vais immédiatement convoquer une conférence de presse. Une nouvelle pareille, nous ne pouvons pas la garder sous le coude.

Terrell acquiesça.

— D'ores et déjà, mes hommes se concentrent sur le quartier indien. Ce zèbre est quelqu'un d'ici, j'en suis convaincu. (Il se leva.) J'aurais préféré que la fille ait dit qu'il s'agissait d'un blanc.

— En tout cas, nous avons déjà un indice, fit Hedley en décrochant son téléphone.

Au moment où il se retirait, Terrell l'entendit appeler son attaché de presse.

Allongée sur le lit, Meg suivait les ébats d'une mouche bleue qui se promenait sur le plafond. A en croire sa montre, il était aux environs de midi. Mais il était peut-être plus tard. En général, sa tocante retardait de dix minutes par heure et si elle oubliait de lui donner un coup de pouce, au bout d'un certain temps, l'heure qu'elle indiquait n'avait plus ni queue ni tête. Mais Meg s'en balançait.

Ce n'était pas seulement qu'elle cafardait. En plus, elle se faisait du mouron.

Quand Chuck était sorti, elle dormait encore et, depuis, il n'avait pas donné signe de vie. Elle n'avait même pas le courage de se lever pour se faire un café. Elle aurait bien eu envie d'en boire une tasse mais l'effort que cela impliquait lui était trop pénible. Il était tellement plus simple de rester couchée à regarder la mouche sans bouger.

La mouche s'envola. Meg l'envia. Comme elle aurait aimé pouvoir en faire autant! S'envoler... Ce devait être merveilleux. Prendre son vol, ne pas penser, se

poser sur un bout de viande quand on a faim et reprendre son essor... Quelle veinarde, cette mouche!

Elle ferma les yeux et s'assoupit. Ça ne réclamait de sa part aucun effort. C'était la seule chose qu'elle sût faire...

Quand elle se réveilla, la mouche était de nouveau au plafond. Meg avait chaud et était en sueur. Elle regarda paresseusement l'heure. Quatorze heures trente-cinq, annonçait sa montre. Il ne peut pas être aussi tard, songea-t-elle tout en observant la mouche qui se baladait. C'est merveilleux de pouvoir faire ça. J'aimerais en être capable. Se promener sur un plafond la tête en bas. Subitement, ce fut comme si une chape de glace s'abattait sur elle. Où était Chuck? Elle se dressa sur son séant, repoussa les draps. Il y avait des heures qu'il était parti! L'avait-il laissée tomber?

Frénétiquement, elle bondit hors du lit et se rua sur la fenêtre qu'elle ouvrit. Elle apercevait le bungalow qui faisait office de bureau et distingua vaguement Mme Bertha Harris qui vaquait à ses occupations. Le parking était vide. Où était passé Chuck? Elle regarda encore une fois sa montre. Il ne pouvait pas être cette heure-là! Elle approcha son poignet de son oreille. Cette saloperie de tocante s'était arrêtée! Peut-être était-il encore plus tard qu'elle ne le supposait! Prise de panique, elle mit son pantalon plein de taches, puis son sweater crasseux, chaussa ses sandales et se précipita vers la porte. En passant devant la petite glace fixée au mur, elle se vit et s'immobilisa.

— Seigneur! Quelle horreur!

Elle fonça dans la salle d'eau et se mouilla la figure. Tout en s'essuyant, elle passa un peigne dans ses longs cheveux emmêlés. Et quand elle quitta le cabinet de toilette, elle vit Chuck sur le seuil du bungalow.



— Où étais-tu? s'exclama-t-elle d'une voix stridente. J'ai attendu, attendu... Où étais-tu?

Chuck referma la porte. Son air buté effraya Meg.

— Emballe tout, laissa-t-il sèchement tomber. On les met.

Il ouvrit le placard pour en sortir ses affaires qu'il jeta sur le lit.

— Où est-ce qu'on va?

Il l'attrapa par le bras, la fit virevolter et lui flanqua une claque si brutale sur les fesses qu'elle poussa un petit cri.

— Fais les sacs!

Meg recula, les yeux fixés sur lui.

— T'en veux encore? fit-il en s'avançant, d'un air menaçant.

— Non!

En hâte, elle sortit son sac de dessous le lit, ouvrit les tiroirs de la commode et balança tout ce qui lui appartenait sur le lit.

Le porte s'ouvrit. Poke Toholo passa la tête dans l'embrasement.

— Chuck!

Il lui fit signe de le suivre et disparut.

— Occupe-toi de mes frusques, dit Chuck. On part dans cinq minutes.

Et il alla retrouver Poke dans le bungalow voisin.

Le sac de Toholo était prêt.

— Ça va, la même?

— Vouais.

— Tu sais où tu vas et ce que tu as à faire?

Chuck hocha la tête.

— La vieille demandera peut-être une rallonge. Occupe-toi de ça. Et manie-la en douceur.

— On en a déjà discuté, fit Chuck d'un ton agacé.

— Du moment que tu t'en souviens... (Poke empoigna son sac à dos.) Je m'en vais. N'oublie pas : dix heures du matin, un de ces jours, je peux pas dire quand exactement.

— J'attendrai.

L'Indien chargea son sac sur son dos.

— Le troisième macchab, il y a eu un accroc, fit-il comme s'il se parlait à lui-même. Mais c'était coton. (Il regarda Chuck. Ses yeux noirs étincelaient.) Ce flic, il l'a bien cherché.

Chuck ne répondit pas.

— Quand on en bute un, on est très mal vu des poulets. (Poke donna du jeu aux courroies du sac.) Ce qui signifie qu'ils nous feront pas de cadeau à toi comme à moi... s'ils nous trouvent.

Chuck plissa les yeux.

— Tu crois vraiment nécessaire de me flanquer les foies?

Toholo le dévisagea.

— Je voulais seulement que tu t'en souviennes. Elle est dans le bain, elle aussi.

— Bon, bon... je suis pas sourd.

— Eh bien, je te ferai signe.

Poke passa devant Chuck et sortit.

Chuck le suivit des yeux tandis qu'il s'éloignait. Quand Toholo fut hors de vue, il se rendit au bureau du motel.

Mme Harris dévorait un hamburger qu'elle tenait à l'aide d'un napperon en papier.

— On vous quitte, m'dame.

Mme Harris, en levant la tête, perdit aussitôt deux mentons sur les quatre qui pendouillaient sur son décolleté.

— Pourtant, vous aviez dit que vous comptiez rester plus longtemps.

Chuck avait préparé sa petite histoire :

— Nous avons rencontré des amis et ils veulent qu'on reste avec eux. Nous vous avons payé une semaine, n'est-ce pas? On vous doit quelque chose ou bien est-ce vous?

Mme Harris mordit de nouveau dans son hamburger et examina son registre sans cesser de mâchonner.

— Non, je crois que nous sommes quittes. Il reste deux jours à courir mais comme vous ne m'avez pas donné de préavis, disons que ça ira comme ça.

— Très bien, m'dame. (Chuck posa un billet d'un dollar sur le comptoir.) Ce sera pour le vieux. Merci, m'dame. J'étais très confortable. Si jamais on repasse dans le coin, on reviendra.

Mme Harris s'épanouit.

— Vous serez toujours les bienvenus, dit-elle en faisant disparaître le billet. Est-ce que l'Indien part, lui aussi?

— Oui, on s'en va tous les trois.

— Du bout de la langue, Mme Harris se débarrassa d'un morceau d'oignon qui s'était collé sur sa lèvre.

— C'est un de vos amis?

Chuck, qui connaissait bien son rôle, secoua la tête :

— C'est un gentil garçon que nous avons pris sur la route. Il va à Key West où il y a du travail qui l'attend. (Il sourit.) Eh bien voilà... On va s'en aller. Au revoir, m'dame.

Meg attendait dans le bungalow. Les deux sacs étaient prêts. Chuck les souleva.

— Allons-y.

— Où est-ce qu'on va?

Il se retourna et décocha à la fille un regard flamboyant.

— Tu n'apprendras donc jamais à boucler ta grande gueule? gronda-t-il.

— Alors, j'ai le droit de rien dire? s'exclama Meg, se rebellant soudain. Je peux même pas demander où nous allons?

— Amène-toi.

Chuck se dirigea vers la Buick, lança les sacs sur la banquette arrière et se glissa au volant. Meg prit place à côté de lui.

— Où est Poke? On l'attend pas?

Chuck la regarda. Cette fois, l'expression qu'elle lut dans ses yeux la glaça.

— Poke? Qui c'est? De quoi tu causes?

Il mit le contact.

Meg voulut parler mais se ravisa.

— Eh ben voilà! fit Chuck en embrayant. C'est beaucoup mieux comme ça.

La voiture démarra et s'engagea sur la route de Paradise City. En arrivant en ville, Chuck, évitant les grandes artères, gagna le port par de petites rues. Il se gara sur le quai, coupa le moteur et mit pied à terre.

— Viens, ordonna-t-il en sortant son sac. Prends tes affaires. On va marcher à pied.

Ployant sous leurs sacs, ils suivirent le front de mer où régnait une activité fébrile. C'était l'extrémité commerçante du port avec ses bateaux de pêcheurs d'éponges et ses viviers à tortues.

Meg suivait aveuglément Chuck qui avait l'air de savoir où il allait. Ils passèrent devant une conserverie de crotales. Au-dessus de l'atelier brillait une enseigne

au néon représentant un serpent rutilant. Une autre annonçait en lettres clignotantes : *Snack du Snark*. Le couple, se frayant son chemin à travers la cohue, contourna le marché aux primeurs, puis Chuck s'engagea dans une ruelle nauséabonde bordée de misérables bâtisses en bois de deux étages.

— Reste-là, ordonna-t-il. (Puis il franchit une porte qu'un écran fait de rubans de nylon multicolore protégeait des mouches. A l'extrémité d'un petit couloir sombre, il y avait un bureau derrière lequel un Indien séminole obèse était en train de grignoter un pilon de poulet.) Vous devez avoir une chambre retenue au nom de M. et Mme Jones.

L'Indien fit disparaître l'os, décolla légèrement de son siège pour s'essuyer les doigts sur son fond de pantalon, et se rassit avec un sourire qui révéla une pleine denture aurifiée.

— La chambre est prête, monsieur Jones. C'est au premier à gauche, le n° 3.

— Je vais chercher ma femme.

L'autre était toujours aussi radieux.

— Mais bien sûr, monsieur Jones. Allez chercher votre femme.

La chambre donnait sur le port. Il y avait un lit à deux personnes, une commode bancale, un placard et, chose étonnante, un téléphone trônant sur la table de nuit. La prétendue salle de bains et les waters puants se trouvaient sur le palier. Meg laissa tomber son sac par terre et examina la pièce.

— Pourquoi avoir quitté le motel pour cet infect gourbi? demanda-t-elle. (Puis avec un geste fataliste, elle se laissa choir sur le lit.)

Chuck se planta devant la fenêtre où il resta plusieurs minutes, fasciné par le bruit et le mouvement

du port. Enfin, il se retourna et s'approcha de Meg qui leva les yeux.

— Franchement, Chuck, il y a des moments où je me demande si tu n'es pas fou. Pourquoi avons-nous quitté le motel? C'était confortable. Pourquoi nous installer dans cette taule sordide?

Chuck la regarda d'un œil glacial.

— De quel motel tu parles?

Meg eut un frisson et elle se prit la tête dans les mains.

— Qu'est-ce que ça signifie, Chuck? Tu as décidé de me rendre dingue, ou quoi? Je te parle de Poke et tu réponds : qui c'est? Maintenant, je... tu dis : quel motel? Je ne comprends pas. Qu'est-ce qui t'arrive? Ou alors c'est moi qui...

— Il m'arrive rien, même, dit tranquillement Chuck. On n'a jamais connu de Poke. On n'est jamais allés dans un motel.

Meg tirailla ses cheveux emmêlés dans un geste d'impuissance.

— Tu veux dire que c'est ça qu'il faut raconter à la police?

Chuck sourit.

— Eh ben, tu vois, bébé! T'es pas si bête que ça. Poke : connais pas! Le motel : zéro!

Brusquement, Meg songea à ses parents, sinistres et enquiquineurs; sa sinistre maison lui fit l'effet d'un asile douillet.

— Non, Chuck. (Elle se tapa sur le front à coups de poing.) C'est plus possible! Je te quitte. Continue ta route avec cet Indien détraqué. Je ne veux rien savoir. Je ne dirai rien mais je pars.

— Vraiment?

Au ton qu'il avait employé, elle se raidit.

Il avait sorti son couteau à cran d'arrêt et, à la vue de la lame étincelante, elle se recroquevilla sur elle-même.

— T'es dans le coup, même, fit-il d'une voix douce. Je t'avais prévenue et tu étais d'accord. Si tu te barres, je te taillade la gueule. T'as envie d'être défigurée pour le restant de tes jours?

Meg, horrifiée, regardait fixement le couteau. Chuck qui l'observait se mit à rire et remit le surin dans sa poche.

— Allez, viens, bébé. On va faire un tour en ville.

Elle restait immobile, les bras serrés sur son ventre.

— C'est là-bas, sur le palier, lui indiqua-t-il.

Elle se précipita dans le couloir. Quand il l'entendit tirer la chasse d'eau, Chuck sortit de la chambre, ferma la porte à clé et alla l'attendre en haut de l'escalier.

Côte à côte, ils descendirent, passèrent devant l'Indien obèse et souriant, puis plongèrent dans le brouhaha du port.

Poke Toholo était recroquevillé dans le coin de la cabine du camion.

Le chauffeur, court sur pattes, légèrement déplumé, et bâti en force, les joues semées de taches de rousseur, mourait d'envie de faire la conversation. A n'importe qui. Quand il avait vu Poke qui levait le pouce sur le bord de la route, il avait freiné et aidé le stoppeur à poser son sac. Puis il s'était mis à parler en roulant vers Paradise City.

— Eh ben, mon vieux, vous devriez pas aller par là! Vous avez écouté la radio? Non? Putain! Moi, j'écoute rien d'autre sauf quand je suis à la maison. Alors là, c'est ma femme que j'entends, j'suis bien forcé.

Vous avez pas entendu causer de l'Exécuteur? Là, pardon...! Ça change un peu des conneries qu'ils dégoisent dans le poste... Nixon et tous les emmerdements. Putain! Comment que j'ai tendu l'oreille. C'coup là, c'était autre chose! A des kilomètres à la ronde, on parle que de lui... du tueur. D'où c'est que vous êtes? De Jacksonville? Bien sûr que je connais. Le long de la route, je connais pratiquement tous les patelins. Comme ça, vous êtes en vacances? Eh ben, faites gaffe : vous risquez d'avoir des ennuis. L'Exécuteur... sûr que c'est un gars qui a un grain. Juste avant que je ne vous prenne, j'ai entendu la radio annoncer que les flics recherchent un Indien. Attention! Faut pas croire... dans le coin, ils sont futés, nos flics. Ils auraient pas lâché ça s'ils avaient pas la certitude que c'est un Indien qui a dessoudé ces cloportes. Les Indiens, je les ai à la bonne mais, pour moi, ils se ressemblent tous, si vous voyez ce que je veux dire. Non, vous vous rendez compte? Un Indien qui déquille ces parasites bourrés de pognon! Vous voulez mon avis? Eh ben, je vais vous le dire : qu'est-ce que ça peut bien nous foutre qu'on ait descendu ces trois pleins de fric? Ils en ont causé à la radio, comme je vous disais. Y'a une pute qui l'a vu. Mandy Lucas qu'elle s'appelle. Elle crèche au Pelota Club. J'pourrais vous en raconter des vertes et des pas mûres sur cette taule! Le rombier, elle l'a vu sortir de sa voiture. Sa voiture à elle! C'est qué'que chose, non? Tout à l'heure, je me suis arrêté à un routier pour casser une graine. Eh ben, elle est passée à la télé. Vous vous rendez compte?... Une putain à la télé! Enfin, j'voudrais pas dire du mal d'elle. Fallait voir ça! Une paire de nichons comac! Bon... Alors, les flics la protègent. Elle est capable d'identifier ce type n'importe quand, qu'elle dit. Du coup, les poulets



sont en train d'agrafer tous les Indiens de Paradise City pour qu'elle choisisse dans le tas. Qu'est-ce que vous en pensez? A mon avis, vieux, Paradise est pour le moment un coin à éviter quand on est Indien. Alors, faites attention.

Poke, le visage impassible, répondit qu'il ferait attention. Mais dans ses yeux noirs brillait une lueur meurtrière.

Avec un bâillement, l'agent Wargate étira ses bras musclés. Il avait une terrible envie de fumer. Il était deux heures quarante-cinq. Cela faisait deux heures qu'il surveillait le parking derrière le Pelota Club. Le sergent Beigler lui avait donné ses consignes :

— Ecoute bien, Mike. Il n'y a qu'un moyen d'atteindre la chambre : l'escalier de secours. Cette fille est notre seul témoin. Veille simplement à ce que personne ne s'introduise chez elle.

Wargate avait mal aux pieds. Il ne croyait pas que la fille était en danger mais comme il était payé pour ça, il effectuait sa ronde, rêvant d'en griller une et s'apitoyant sur son sort.

Poke, tel un fantôme, contourna l'immeuble; collé contre le mur, il se confondait avec les ténèbres. Il avait un couteau à la main. Il s'immobilisa, attentif à Wargate qui faisait les cent pas.

Du cabaret s'échappaient le martellement d'une batterie et le cri aigu d'un saxo.

Wargate s'arrêta et, appuyé à l'échelle d'incendie, balaya du regard le parking rempli de voitures. Il faisait clair de lune. Personne ne se montrerait avant la fermeture du club, dans une demi-heure. Enfin le flic succomba au désir de fumer qui le torturait. Au mo-

ment où il gratta l'allumette, Poke lança son couteau.

La plainte du saxo noya le cri poussé par le policier. Toholo s'élança, récupéra son arme qu'il essuya sur la manche de l'agent et entreprit de gravir l'escalier de secours.

Chacune des six entraîneuses logées par le club avait son nom sur la porte. Leur impresario l'avait exigé : « Ces nanas aiment se faire passer pour des vedettes, avait-il dit au directeur du cabaret lors de la rédaction du contrat. Vous tenez à ce qu'elle soient de bonne humeur, pas vrai? »

Poke n'eut donc aucune peine à trouver la chambre de Mandy Lucas.

Des relents de parfum et de transpiration l'assailirent quand il ouvrit. Un rayon de lune éclairait la fille endormie. Depuis qu'elle était le témoin numéro un, Mandy était en congé : elle passait son temps à roupiller et c'était pour elle une nouveauté.

Pour l'heure, elle était en train de rêver à son apparition triomphale sur les petits écrans, en cet instant merveilleux où, pour la première fois de son existence, elle avait affronté les caméras.

Elle se réveilla quand la main gantée de Poke se posa doucement sur son nez et sur sa bouche. Son corps se cabra sous l'effet de la terreur, et l'Indien accentua brutalement la pression. La lame aussi tranchante qu'un rasoir s'enfonça dans la poitrine de Mandy, pénétrant jusqu'au cœur.

## V

Walton Walbeck trouva dans son courrier le premier parmi les nombreux messages que d'autres riches membres du Club des 50 allaient recevoir au cours de la semaine. Grand, pâle et mou, il avait hérité de son père une fortune considérable qui lui permettait de ne rien faire. Son unique occupation consistait à jouer au bridge, domaine dans lequel il était passé maître. Il avait soixante-cinq ans et bassinait toutes ses relations — il n'avait pas d'amis. D'ailleurs, lui-même se trouvait assommant et il vivait dans la terreur de la mort.

Ce matin-là, attablé devant un œuf à la coque, il était plus nerveux que d'habitude, alors qu'il dépouillait son courrier. La fin affreuse de Mme Dunc Browler l'avait secoué. Il détestait cordialement la vieille dame mais l'appréciait en tant que partenaire au bridge. Mourir de cette façon! Quelle horreur! Et ce commentateur effronté qui avait présenté le journal de huit heures! *La police semble réduite à l'impuissance*, avait-il dit. C'était cela, la vérité, qui troublait Walbeck. Et maintenant, cette femme assassinée... Mandy Je-ne-sais-quoi... Poignardée! Poignardé également l'agent chargé de sa protection. Protection! Voilà ce que la police entendait par protection!

Jackson, le valet de chambre, laissa tomber quelque chose dans la cuisine et Walbeck sursauta, les nerfs à bout. Il tendit la main pour prendre la lettre suivante. L'enveloppe, portant son nom et son adresse en lettres d'imprimerie qui bavaient, lui arracha une grimace de dégoût. Après un instant d'hésitation, il l'ouvrit et en sortit une feuille qu'il déplia d'une chique-naude.

Le message, également rédigé en grossières majuscules, fit soudain battre son cœur tandis que les doigts glacés de la peur se refermaient sur son échine :

VOULEZ-VOUS RESTER VIVANT ?  
SUIVEZ SOIGNEUSEMENT LES INSTRUCTIONS SUIVANTES :  
METTEZ CINQ BILLETS DE CENT DOLLARS DANS UNE ENVELOPPE QUE VOUS COLLEREZ AVEC DU PAPIER ADHÉSIF SOUS LE TAXIPHONE DE LA CABINE A DE LA SALLE D'ATTENTE DE L'AÉROPORT AUJOURD'HUI A MIDI.  
A MOINS QUE VOUS NE PRÉFÉRERIEZ MOURIR.  
LA PROTECTION DE LA POLICE ? DEMANDEZ A MANDY LUCAS.

L'EXÉCUTEUR.

POUR GARANTIR VOTRE SÉCURITÉ A VENIR, JOIGNEZ LA PRÉSENTE LETTRE A LA SOMME.

Walbeck lâcha la lettre comme s'il venait d'être mordu. Dans un sursaut de panique, il bondit sur ses pieds et se dirigea vers le téléphone, puis s'immobi-

lisa. A présent son cœur cognait si fort dans sa poitrine qu'il crut qu'il allait tomber en syncope.

— Jackson! cria t-il en s'effondrant dans un fauteuil. Jackson...

Le valet de chambre qui le supportait depuis dix ans arriva sans se presser. D'un an plus jeune que Walbeck, il était moins bien conservé.

— Monsieur m'a appelé?

Walbeck le regarda fixement et comprit avec une sorte de nausée que Jackson ne pouvait pas lui être utile, et se réjouirait peut-être même du drame qui lui arrivait. Il ne nourrissait aucune illusion sur les sentiments de son domestique à son égard.

— Non... non! Disparaissez! Ne restez pas planté là à me regarder! Occupez-vous de votre travail!

— Bien, monsieur.

Une fois seul, Walbeck se contraignit à se relever.

Il alla jusqu'à la cave à liqueurs et se versa un bon verre de cognac, puis attendit que l'alcool fasse son effet. Ses pensées couraient dans tous les sens comme des souris prises au piège.

L'Exécuteur!

Il pensait à McCuen, à Mme Dunc Browler, à cette femme qui avait été la maîtresse de Riddle. Et, maintenant, il y avait cette Mandy!

C'était un fou et la police était impuissante.

D'un pas mal assuré, il revint à la table et relut la lettre.

Fallait-il prévenir la police? Appeler son avocat? Mais à quoi bon?

Non... Le mieux et le plus sûr était encore de payer. Et il allait payer sans tarder. D'abord passer à la banque pour chercher l'argent, puis se rendre à l'aéroport. Il ne s'agissait pas d'une somme énorme. Cinq cents dollars... c'était une bagatelle!

Poke Toholo, son sac sur le dos, entra dans la salle d'attente et se mêla à la foule des voyageurs qui attendaient leur avion. Il trouva un siège libre près des cabines téléphoniques et s'assit, son sac entre les jambes. Personne ne lui prêta attention; il se confondit instantanément avec le décor. Plusieurs Indiens séminoles en chemises fleuries et jeans patientaient, par petits groupes. Poke ouvrit un journal à la page sportive.

Il était un peu plus de onze heures trente quand Walton Walbeck apparut. Toholo, qui l'avait vu souvent au Club des 50, le reconnut immédiatement. Walbeck se dirigea vers la cabine A qui était occupée par une jeune fille. Alors qu'il attendait, il jetait autour de lui des regards inquiets, se tapotait les tempes avec un mouchoir de soie.

Finalement, la fille raccrocha et sortit d'un pas vif. Walbeck pénétra dans la cabine dont il referma la porte vitrée. Son dos dissimulait ses gestes. Quelques instants plus tard, il ressortit, regarda furtivement à droite et à gauche, puis se précipita vers la sortie.

Poke examina le hall bondé. Il eut la tentation d'aller s'assurer que l'argent était bien dans la cabine mais il y résista. Sa présence à l'aéroport était déjà un risque sérieux.

Walbeck avait-il prévenu la police? Lui avait-on dit de suivre ses instructions et des flics étaient-ils en planque, prêts à sauter sur celui qui se présenterait pour récupérer l'enveloppe?

Poke regarda encore autour de lui. Il ne voyait personne susceptible d'être un flic mais cela ne voulait rien dire. Si Walbeck avait porté le deuil, les poulets seraient camouflés, guettant les cabines, prêts à foncer.

Il reprit la lecture de son journal. De temps en temps, quelqu'un entrait dans la cabine A pour donner un coup de fil. L'argent — s'il était là — était collé sous le poste; il y avait peu de chance qu'on vienne s'en emparer si on ne savait pas où le chercher.

Finalement, Toholo se leva et se dirigea nonchalamment vers la sortie où les cars attendaient les passagers qui débarquaient. Au moment de franchir le seuil, il s'arrêta comme s'il se rappelait brusquement quelque chose, revint sur ses pas et alla s'enfermer dans une cabine à l'opposé de celle qu'avait utilisée Walbeck.

Chuck consulta sa montre. Onze heures quarante-cinq. Assis au bord du lit, il fumait, un petit tas de mégots éteints entre ses pieds.

Meg, installée sur une chaise près de la fenêtre, observait la foule animée qui se pressait sur le port. Elle savait que Chuck attendait quelque chose mais avait appris depuis peu à ne pas poser de questions.

La sonnerie du téléphone les fit sursauter tous les deux. Chuck décrocha.

— Chuck?

Il reconnut la voix de Poke.

— Ouais.

— L'aéroport. Cabine A.

Et Toholo coupa.

Chuck reposa le récepteur. Un frisson d'excitation le parcourut. Poke n'aurait pas téléphoné s'il n'avait pas été sûr que l'argent était là, il n'y avait pas de question. Donc, ça marchait!

Il se tourna vers Meg :

— Tu vas sortir. Ecoute-moi bien. Tu prendras le bus pour aller à l'aéroport. Tu sais où est la station?

Elle hocha la tête, le regard inexpressif.

— Une fois là-bas, tu entreras dans le grand hall. Sur la droite, il y a une rangée de cabines téléphoniques qui portent chacune une lettre : A, B, C, etc... Tu iras à la cabine A. Maintenant, fais attention. Tu composeras ce numéro. (Il lui tendit un morceau de papier.) C'est celui du syndicat d'initiative de Paradise. Tu demanderas où il y a une piscine gratuite.

Meg écoutait, les yeux grands comme des soucoupes.

— Il faut que tu aies un motif pour entrer dans cette cabine, reprit Chuck. Un flic pourrait se montrer curieux et te demander ce que tu fais à l'aéroport. Dans ce cas, tu n'auras qu'à lui expliquer qu'étant en vacances, tu t'es dit que ce serait amusant d'y jeter un coup d'œil. Tu lui raconteras que tu aimes les aéroports. (Il la scruta.) Aucun flic ne te demandera d'explication mais faut que tu aies une histoire toute prête si par hasard tu jouais de malchance. Tu as bien tout pigé?

Elle hocha la tête.

— Bon. Ecoute. Tout en composant le numéro, tu glisseras la main sous la cagnotte. Tu trouveras une enveloppe fixée avec du papier collant. Tu la mettras dans ton sac en t'arrangeant pour que personne ne te voie faire. Compris?

Meg s'humecta les lèvres.

— Pourquoi tu n'y vas pas, toi? demanda-t-elle d'une voix rauque. Pourquoi faut-il que ce soit moi?

Il la dévisagea.

— Quoi... tu rouspètes?

— Non, murmura-t-elle, matée. J'irai.

— Parfait! Quand tu auras l'enveloppe, tu revien-



dras ici directo. Poke te surveillera, ne l'oublie pas.

Elle le regarda, le visage de bois.

— Qui est Poke?

Chuck sourit et eut un geste d'approbation.

— Tu fais des progrès. Mais rappelle-toi qu'on aura l'œil sur toi. Maintenant, vas-y.

Elle prit son sac fatigué et quitta la chambre. Chuck écouta le claquement de ses talons sur les marches de bois et, quand il fut certain qu'elle était sortie, il dégringola l'escalier à son tour, salua d'un signe de tête l'Indien obèse trônant derrière son bureau, et émergea dans la rue baignée de soleil.

Se frayant vivement son chemin à travers la cohue, il se dirigea vers la station du bus et, quand elle fut en vue, il se dissimula derrière l'éventaire d'un marchand de bananes. Meg était au milieu d'un petit groupe de gens qui faisaient la queue. L'autobus arriva. Elle monta.

Dès que le véhicule eut démarré, Chuck s'élança au pas de course et sauta dans la Buick. Roulant dans des petites rues à vive allure, il parvint à l'aéroport dix minutes avant le bus, entra dans le hall et chercha une place d'où il pourrait discrètement surveiller les cabines.

Au moment où il prenait position derrière un kiosque à journaux, Meg pénétra à son tour dans le hall. Elle marchait d'un pas pressé. Elle se dirigea vers la cabine A. Chuck eut un hochement de tête approbateur. Pas de panique. Aucun signe de frayeur.

Elle se glissa dans la cabine, referma la porte. C'est alors que Chuck sentit son ventre se nouer. Sortant de nulle part, deux policiers firent soudain leur apparition. Ils avaient beau être en civil, il n'y avait pas à s'y tromper : c'étaient deux costauds d'une correction

irréprochable, tirés à quatre épingles, les épaules carrées, la démarche assurée. Jouant des coudes, ils allaient droit sur les cabines. Chuck sentit la sueur ruisseler sur son front.

Est-ce que Meg le balancerait? Telle fut sa première pensée. Mieux valait se barrer en vitesse de cette ville. Mais il avait si peur qu'il était incapable de faire un mouvement. Pétrifié, il regardait.

Sans s'intéresser aux cabines téléphoniques, les inspecteurs firent halte devant un jeune Indien séminole qui venait d'arriver.

Chuck essuya son menton moite et poussa un long et profond soupir. Les policiers embarquaient l'Indien qui protestait et agitait les bras sous les regards des passagers. Ils l'acculèrent dans un coin et commencèrent à le bombarder de questions.

Chuck eut le temps d'apercevoir Meg quand elle quitta la cabine pour se diriger vers la sortie. Elle n'avait pas vu ce qui s'était passé, mais sa démarche manquait de désinvolture.

Et Chuck éprouva de nouveau l'aiguillon de la peur.

Si l'un des cogens la remarquait et s'étonnait de sa précipitation? Elle courait presque! Mais les craintes de Chuck étaient sans fondements: les inspecteurs étaient bien trop occupés à interroger l'Indien.

Chuck sortit de l'aérogare; ses jambes étaient comme du plomb. Il vit Meg qui montait dans un bus. Alors, il se hâta vers l'endroit où il avait laissé la Buick.

Il n'y avait que cinq personnes dans le bus. Meg paya sa place et alla s'installer tout au fond de la voiture pour être tranquille. Le machiniste l'avait regardée d'un œil bizarre. Elle savait qu'elle avait sans doute l'air épouvantable. Des frissons glacés lui

parcouraient l'échine et, à peine assise, elle se mit à trembler. Pourvu qu'aucun des voyageurs n'ait remarqué son agitation! Pendant quelques minutes, elle lutta pour maîtriser son tremblement. Enfin, quand l'autobus s'engagea sur la route elle commença à se détendre un peu, car personne ne s'était retourné pour la regarder.

Elle attendit que le bus soit coincé dans les embarras de circulation pour ouvrir son sac et en sortir l'enveloppe format commercial qu'elle avait trouvée collée sous le téléphone. Elle la contempla, la retourna, hésita. Mais il fallait qu'elle sache. Elle fouilla de nouveau son sac en quête d'une lime à ongles et fendit l'enveloppe.

Celle-ci contenait cinq billets de cent dollars. A la vue de tout cet argent, elle se recroquevilla sur elle-même, prise d'effroi. Puis elle découvrit la lettre de l'Exécuteur et la terreur succéda à l'effroi. Sa bouche s'emplit de salive. Pendant une atroce seconde, elle crut qu'elle avait vomir, mais réussit à réprimer sa nausée. Elle relut la lettre. De tous ses pores sourdait une sueur glacée.

Maintenant, elle savait! Ce qu'elle soupçonnait était à présent une réalité.

L'Exécuteur!

Poke!

Combien de gens avait-il tués? Elle essaya de se le rappeler mais ses idées se brouillèrent. D'ailleurs, leur nombre importait peu. Un seul, c'était suffisant.

Elle remit de ses mains tremblantes, l'argent et le feuillet dans l'enveloppe et fourra le tout dans son sac.

Ainsi, Chuck était en cheville avec cet horrible Indien? Et elle était dans le coup, elle aussi.

Elle se tourna vers la vitre maculée de poussière et, l'esprit paralysé par la terreur, regarda défiler les palmiers, les plages, les baigneurs.

Enfin, elle se contraignit à réfléchir.

Poke exerçait des menaces sur des gens pour qu'ils lui versent de l'argent et il se servait d'elle pour récupérer la rançon. La police aurait pu être au rendez-vous! Elle aurait pu être arrêtée au moment où elle s'emparait de l'enveloppe.

Et Chuck, qui était parfaitement au courant l'avait envoyée là-bas!

Elle le tuerait!

Non! Il ne méritait pas qu'elle se flanque un meurtre sur le dos! Les pensées affolées se bouscuaient dans sa tête. Que faire? De nouveau, elle eut la bouche pleine de salive, et il lui fallut encore une fois se retenir pour ne pas vomir.

Aller voir la police?

Elle frissonna. La police! Elle tenta de s'imaginer entrant dans un commissariat afin d'expliquer aux flics ce qui se tramait. A supposer même qu'ils la croient, que feraient-ils? Ils la renverraient chez ses parents. Plus probablement, ils l'expédieraient dans un de ces foyers à la noix pour la protéger! Elle avait l'impression que sa cervelle se heurtait aux parois de son crâne comme une balle de pelote.

Elle croisa les jambes, les décroisa. Serra les poings et se martela les genoux, puis s'interrompit et enfin jeta un regard inquiet sur les autres passagers. Personne ne se retourna. Elle aurait voulu hurler à ces cinq personnes : Au secours!

Il n'y a qu'une seule chose à faire, se dit-elle en se forçant à se calmer. Filer immédiatement à Miami. Et ensuite, se diriger vers le nord, s'éloigner le plus vite

possible de Paradise City. Disparaître. Oublier Chuck, repartir de zéro.

Maintenant que sa décision était prise, la panique reflua et elle était capable de lucidité.

Bon, c'est un point réglé. Il y avait une gare routière, trois kilomètres plus loin. Elle demanderait au chauffeur de l'y déposer. Elle prendrait un Greyhound pour aller à Miami. De là...

L'étau glacé du désespoir l'étreignit.

Toutes ses affaires étaient restées dans cette turne dégueulasse. Elle n'avait rien. Tout ça, c'était du cinéma. Comment ferait-elle pour gagner Miami? Elle n'avait même pas deux dollars dans son sac!

Elle demeura immobile quelques secondes, les yeux vrillés sur la vitre du car.

Deux dollars? Non mais, ça n'allait pas! Elle en avait cinq cents! Oserait-elle utiliser cet argent? Cela ne la rendrait-il pas complice, si c'est bien l'expression des flics? Partir! Fuir ce cauchemar! Ne pas dépenser ce fric serait de la folie.

Elle exhala un long soupir entrecoupé de sanglots.

Avec cinq cents dollars, elle pourrait aller à New York. Là, elle serait en sécurité. Et elle trouverait du travail.

Elle cessa de trembler et son assurance lui revint. Elle ouvrit furtivement son sac et feuilleta la liasse sans la sortir de l'enveloppe.

Oui, elle allait faire comme ça! Le sanglot de soulagement qu'elle ravala la secoua tout entière.

Plus de Chuck! Plus de Poke! Plus de police!

Déterminée à ne pas remettre en question sa décision, elle referma son sac, se leva et s'approcha du machiniste.

— Voudriez-vous me déposer à la gare routière, s'il vous plaît? fit-elle tout étonnée que sa voix fût aussi ferme. Ce n'est pas loin, n'est-ce pas?

Le chauffeur avait cinq filles, cinq gosses gentilles, bien braves, pas négligées pour deux sous. L'aînée était à peu près de l'âge de cette gamine, songea-t-il. Eh bien! Il avait de la chance. Grâce à Dieu, ses filles étaient bien élevées. Celle-là... elle sentait mauvais... Une odeur de transpiration. Il jeta un coup d'œil sur la passagère. Ses vêtements étaient crasseux. Heureusement qu'il n'était pas son père!

— Ouais, on y sera dans deux minutes, fit-il en se détournant. Je vous arrêterai.

— Merci.

Meg alla se rasseoir.

Peu après, le bus stoppa devant la gare routière. Avant même qu'il ne fût à l'arrêt, Meg s'approcha de la porte. Elle se força à sourire en descendant les trois marches.

— Merci.

— Merci à vous, répondit le chauffeur sur un ton de sarcasme appuyé.

Il passa en première et le véhicule repartit tandis que, serrant son sac de toutes ses forces, Meg se dirigeait vers le guichet.

— Salut!

Ce fut comme si elle avait reçu un coup de couteau en plein cœur. Elle se retourna. Soudain, elle était glacée des pieds à la tête.

Chuck, accoudé à la portière de la Buick, la regardait en ricanant.

— Tu veux profiter de la tire, même?

Elliot Hansen était considéré comme l'un des meilleurs bridgeurs du monde mais, pédéraste notoire et triomphant, il était fort satisfait de n'être que le secrétaire du Club des 50, car il se moquait éperdument des tournois de bridge.

Ce jour-là, par un après-midi torride, Hansen, assis à son bureau, observait l'inspecteur Lepski comme on pourrait regarder une grosse araignée velue qui vient de choir dans la baignoire.

Il était grand, élégant, impressionnant. Sa crinière blanche lui tombait dans le cou et ses fausses dents parfaites qu'il brossait au moins trois fois par jour, étincelaient chaque fois qu'il souriait. Il avouait soixante ans mais, même si vous en aviez ajouté sept de plus, vous auriez risqué d'être encore loin du compte. Il n'avait commerce qu'avec les plus grosses fortunes, menait une vie toute de raffinement et ne buvait de vin que millésimé 29 ou 59. Son existence était cantonnée au petit univers luxueux du Club, mais, malgré son âge, il ne dédaignait point à l'occasion chiffonner dans les toilettes quelque éphèbe qui avait attiré son regard.

Le capitaine Terrell avait estimé que si quelqu'un était capable de tirer les vers du nez de Hansen, ce ne pouvait être que Lepski, ce flic prosaïque, pas snob pour deux sous, qui ne se laissait pas impressionner par la richesse et qui, surtout, était ambitieux.

— Oui? fit Hansen de sa voix douce et mélodieuse.

Extrayant de sa manchette un mouchoir de soie parfumé, il l'agita devant son nez racé.

Lepski lui expliqua la raison de sa présence, de sa voix de flic qui fit sourciller le secrétaire du Club. Elliot Hansen était Anglais. Jadis, il avait été le majordome d'un duc. Puis le duc en question avait eu

des ennuis avec un boy-scout. La police s'était alors intéressée aux propres activités de Hansen, ce qui était contrariant. Obligé de quitter la Grande-Bretagne, il avait été ravi d'accepter d'être nommé secrétaire du Club de bridge le plus fermé de Floride.

Hansen écouta ce que Lepski avait à dire. Il avait du mal à en croire ses oreilles.

— Mais, mon bon, c'est absolument invraisemblable! Un de nos employés? Mais non! C'est impensable!

Lepski, qui avait autant d'antipathie pour les homosexuels qu'Hansen en avait pour les policiers, eut un mouvement d'impatience.

— Nous recherchons un Indien. D'après le signalement que nous en avons, le suspect a entre 23 et 25 ans, d'épais cheveux noirs et il porte une chemise à fleurs et un jean foncé. Y a-t-il dans votre personnel un Indien correspondant à ce signalement?

— Si jeune? fit Hansen en sourcillant. Non... non... tous nos employés indiens sont d'âge mûr. Il y a des années qu'ils travaillent ici. Parfaitement, des années. Quant à porter des chemises à fleurs...

Il rejeta la tête en arrière et éclata de rire. Un rire qui évoquait à l'oreille de Lepski le hennissement d'une jument.

— Vouais. Mais mettez-vous à notre place. Deux membres du Club ont été assassinés. Un troisième s'est suicidé à la suite du meurtre de sa maîtresse. Aussi nous demandons-nous s'il n'existe pas un lien entre le meurtrier et cet établissement. Nous savons que le coupable est un Indien séminole. Vous me suivez? Il y a peut-être un de vos employés qui en veut aux membres du Club.

Hansen eut un sourire hautain qui dévoila son dentier.



— Je vous assure, mon cher, que vous faites totalement fausse route. Mais alors totalement! Cela fait des années que ces gens-là sont à notre service. Ils nous aiment tous, vous n'avez pas idée! Les Indiens sont extrêmement loyaux. Ils nous aiment, je vous le garantis.

— Et si l'un d'entre eux avait une dent contre le Club? insista Lepski. Quelqu'un qui se serait mis dans l'idée qu'il s'est fait gruger?

— Gruger? (Hansen était franchement estomaqué.) Notre personnel est admirablement traité. Nous formons une grande famille heureuse.

Lepski renifla bruyamment.

— N'avez-vous jamais été conduit à congédier un de vos employés? Quelqu'un qui n'aurait peut-être pas été à la hauteur, compte tenu de vos critères?

Hansen jouait avec son stylo en or. L'objet lui échappa des mains et roula sur le bureau. Il tressaillit imperceptiblement comme si une dent le lancinait. Lepski ne manqua pas d'enregistrer cette réaction. Après une longue pause, Hansen reprit son stylo et se remit à le tripoter.

— Eh bien, il me semble... mais cela ne date pas d'hier... oui, c'est possible, lâcha-t-il d'une voix lente et comme à contrecœur.

Il revoyait le jeune Indien. Il y avait combien de temps?... Quatre mois? Il avait chassé l'incident de son esprit mais, à présent, le souvenir remontait à sa mémoire avec une effrayante clarté. Comment s'appelait-il? Toholo? Oui... Son père, qui était au service du Club depuis vingt ans, lui avait-il demandé un jour d'embaucher son fils. Et, quand Hansen avait vu le jeune homme, il avait accepté. Un garçon ravissant, admirablement bâti. Mais quel sauvage! Lorsqu'il lui

avait souri... Ils étaient seuls dans les toilettes et quand Hansen l'avait touché... Le secrétaire du club broncha. Quel sauvage! Ç'avait été épouvantable. Naturellement, l'affaire avait été réglée au mieux. Il s'était trompé du tout au tout sur ce garçon. Il s'en était débarrassé et avait pris soin d'expliquer au vieux Toholo que la place de son fils n'était pas au Club : il était trop jeune. Le vieux l'avait dévisagé fixement.

Hansen, mal à l'aise, s'agita sur son siège. Il revoyait ce regard méprisant.

Mais il ne pouvait en aucun cas parler de Toholo à cet affreux inspecteur. Ce n'était pas possible! A partir du moment où il tenterait d'expliquer... Non! C'était hors de question.

— Vous n'avez pas souvenir d'un Indien dont vous auriez dû vous séparer? répéta Lepski qui avait de la suite dans les idées.

Cette voix de flic portait sur les nerfs d'Hansen.

— Il y a des années que nous n'avons congédié personne. Vous savez comment cela se passe? (Il jeta un coup d'œil à son interlocuteur, puis se détourna.) Bien entendu, ils vieillissent. Alors, nous les mettons à la retraite avec une pension.

Lepski était à présent certain d'avoir déterré quelque chose.

— Vous avez un registre du personnel?

Hansen cilla, sortit de nouveau son mouchoir de soie et se tamponna les tempes.

— Evidemment.

— Pourrais-je le voir?

— Mais je vous assure que vous perdez votre temps.

Lepski se laissa aller contre le dossier de son fauteuil. Son visage étroit faisait penser à un faucon — c'était du moins l'impression d'Hansen.

— Je suis payé pour perdre mon temps. Mais peut-être ne voulez-vous pas me montrer ce registre?

Hansen, se sentant soudain pris de faiblesse, se drapa dans sa dignité.

— Je vous serais reconnaissant de m'épargner vos impertinences, fit-il d'une voix mal assurée. Si vous voulez voir le registre, vous le pouvez, naturellement.

Une lueur froide brillait dans le regard du flic.

— Je veux le voir.

— Eh bien, à votre disposition.

Hansen ouvrit un tiroir et tendit à Lepski un registre relié en cuir. L'inspecteur étudia une liste de noms qui ne lui évoquaient rien mais il avait à présent la conviction que son interlocuteur cherchait à cacher quelque chose.

— J'aimerais avoir une copie de cette liste, dit-il sèchement en balançant le cahier sur le bureau. Il faudra que nous ayons un entretien avec tous ces gens là.

— Bien sûr.

Hansen ne bougea pas. Les deux hommes se dévisagèrent et Lepski reprit :

— J'attendrai.

— Bien sûr, répéta Hansen.

Il se leva, prit le registre et, vacillant un peu sur ses jambes, sortit de la pièce. Cinq minutes plus tard, il réapparut avec une feuille de papier qu'il remit au policier.

— Voici. Cela ne vous sera d'aucune utilité mais... à votre guise.

Lepski lut la liste, puis releva la tête et décocha à Hansen un regard glacé.

— Il en manque un. D'après votre livre, vous employez quinze Indiens. Et il n'y en a que quatorze sur cet état nominatif.

Le visage d'Hansen se défit.

— Excusez-moi! Vous ne pouvez pas savoir les difficultés que j'ai avec mon personnel. Ma secrétaire est presque idiote.

— Vous permettez?

Lepski tendit la main vers le registre qu'Hansen tenait toujours et qu'il donna au policier. Maintenant, le secrétaire du club était livide.

Lepski compara les deux listes.

— Toholo! Qui est-ce?

Hansen passa sa langue sur ses lèvres sèches.

— Elle a oublié Toholo? C'est extraordinaire! Notre plus vieil employé... en qui nous avons toute confiance! Je vous affirme que vous pouvez le rayer. Toholo! Allons donc! Ça fait vingt ans qu'il travaille chez nous.

Lepski se leva.

— Bon. Excusez-moi de vous avoir importuné. (Il s'arrêta sur le seuil de la porte.) Ça ne vous ennuie pas si je bavarde un instant avec Toholo?

Hansen se tassa dans son fauteuil. Il saisit son stylo et le regarda fixement. Pour l'heure, il paraissait plus que son âge — et cela lui donnait l'air très vieux.

— Allez-y du moment que vous ne gênez pas les membres du Club, répondit-il d'une voix enrouée. Vous le trouverez au bar.

— Et comment trouverai-je le bar?

Hansen était toujours perdu dans la contemplation de son stylo.

— Au fond du couloir, la porte à gauche.

Enfin, il se ressaisit. Il faut que je fasse un effort, se dit-il. Il ne pouvait pas laisser ruiner l'existence qu'il

s'était faite. Il releva la tête et adressa à Lepski un regard où se lisait le désespoir.

— Mais je vous assure... vous... vous perdez votre temps.

— Oui, vous me l'avez déjà dit. (Et Lepski sortit.)

Hansen lâcha le stylo, en proie à une peur qui lui soulevait le cœur. Il se rappelait... Vingt ans plus tôt, un bon ami lui avait téléphoné pour l'avertir que la police enquêtait sur son compte et qu'il aurait intérêt à quitter l'Angleterre. Cette nausée, il avait pourtant bien espéré ne plus jamais la connaître.

Mais il la retrouva de nouveau le lendemain matin quand il reçut une lettre lui demandant s'il voulait rester en vie et exigeant cinq cents dollars. Elle était signée : l'Exécuteur.

Chuck prit un chemin de terre conduisant à l'une des nombreuses plages du littoral. Celle qu'il choisit était parmi les moins fréquentées à cause de ses dunes de sable, mais il y avait déjà d'autres voitures et des gens qui se baignaient.

Il arrêta la Buick à l'écart et se tourna vers Meg qui, recroquevillée sur elle-même, se tenait le plus loin possible de lui. Ni l'un ni l'autre n'avait desserré les dents pendant le bref trajet.

— Le papelard, tu l'as? demanda-t-il.

Meg, les mains tremblantes, ouvrit son sac et en sortit l'enveloppe qu'elle lui remit.

— Comme ça, tu as regardé? fit-il après avoir constaté que l'enveloppe était ouverte. (Et il ajouta à mi-voix en en extrayant les cinq billets de cent dollars :) Joli non? Ça c'est de la bonne oseille!

Meg frissonna.

La lettre de l'Exécuteur tomba en voletant sur le siège.

— Ça aussi, tu as vu?

Meg serra ses mains entre ses genoux.

Incapable de proférer un son, elle se contentait de regarder fixement Chuck.

— Où c'est que tu allais, même? s'enquit-il. A Miami?

Elle hocha la tête et finit par dire au prix d'un terrible effort :

— Je ne veux plus rien avoir à faire là-dedans. (Sa voix était rauque et grinçante.) J'abandonne. Je dirai rien, je te le promets, mais je m'en vais.

— Ben voyons! (Chuck plia les billets qu'il glissa dans sa poche de chemise.) Il y a des tas de caves qui se tirent. Certains ont du pot. Mais pas toi, même.

Elle frappa ses poings l'un contre l'autre en lui adressant un regard éperdu.

— Je te jure que je ne dirai rien. Laisse-moi seulement partir. Ce gars-là, il est pas normal! Tu veux t'associer à un Indien qui a un grain? (Elle serra à nouveau ses mains entre ses cuisses. Son corps se balançait d'avant en arrière.) Réfléchis, Chuck. Foutons le camp! C'est un assassin! Je t'en supplie, écoute-moi!

Un gros ballon rouge et blanc tomba du ciel, rebondit sur l'aile de la voiture et heurta le pare-brise. Chuck et Meg sursautèrent.

Vêtu d'un minuscule slip, un petit garçon tout bronzé par le soleil, arriva en courant pour récupérer son ballon et, ce faisant, il sourit à Chuck.

— Pardon, m'sieur. (Et, après une pause, il ajouta :) Vous voulez shooter?

— Et comment!

Chuck mit pied à terre. Il prit le ballon que lui tendait le gosse, le fit rebondir sur le sol et, d'un coup de pied, l'envoya dans les airs. Avec un cri de ravissement, le gamin se lança à la poursuite de son ballon qui se dirigeait vers la mer. Chuck reprit place dans la voiture.

— Il est gentil, ce moutard. Tu veux que je te dise? A son âge, je n'avais pas de ballon. Je n'ai jamais rien eu à moi.

— Je veux partir! lança Meg d'une voix stridente. Tu m'écoutes, oui? Je m'en vais!

Chuck s'empara du message de l'Exécuteur, le lut, puis il dévisagea sa compagne :

— Est-ce que tu as envie de rester en vie, même?

Ce fut comme si Meg rapetissait brusquement. Elle s'écarta davantage de Chuck.

— Faut donc que je t'explique tout? C'est vrai, il est un dingue. Manque de pot pour toi. Pour moi aussi, peut-être bien. Si tu as envie de te barrer, vas-y, mais tu iras pas loin. Quand on est en cheville avec un Indien cinoque, c'est pas de la rigolade. Mais, je te répète, si tu veux les mettre, te gêne pas. Seulement, demande toi jusqu'où tu iras. Suppose que tu puisses atteindre Miami. Je vois d'ailleurs pas comment tu y arriverais sans argent mais admettons quand même, hein? Quel est l'intérêt de se trouver à Miami avec une lame dans le bide ou une valda dans la tête? (Il tapota la lettre.) Tu as lu, n'est-ce pas? Alors, pose-toi la même question : est-ce que je veux rester en vie?

Meg souleva ses cheveux flottant sur ses épaules dans un geste affolé et indécis.

— Tu me feras pas peur! Ça m'est égal! Je laisse tomber!

Chuck entreprit de se récurer le nez.

— Tu veux que je te dise? Tu commences à me les briser sérieusement. Vas-y... Fais-toi la malle. Dégage de la bagnole. Mais dis-toi bien qu'il faut pas que tu comptes...

Elle le dévisagea.

— Le jour de tes funérailles, j'achèterai pas une seule fleur, conclut Chuck.

— Eh, m'sieur!

C'était encore le gosse. Chuck lui adressa un large sourire.

— Vous voulez encore tirer, m'sieur?

Chuck regarda Meg :

— Maintenant, écrase.. J'ai de la compagnie.

Il sortit de la voiture, shoota dans le ballon qui s'éleva en chandelle et courut en direction de la mer avec le gamin. Le ballon rebondit. Il laissa l'enfant le saisir, puis le lui arracha des mains, shoota encore et poursuivit sa course.

Meg les observait tous les deux.

L'esseulement, le désespoir qu'elle éprouvait d'avoir à faire face à un avenir vide et la peur la clouaient sur place. Elle était encore dans l'auto quand, la partie de ballon terminée, Chuck revint d'un pas traînant.

Sept cent cinquante mètres d'étaux alignés devant le front de mer : c'était le marché de Paradise City. Tous les produits locaux — des bananes et des oranges aux tortues, aux écrevisses et même aux éponges, y étaient offerts aux chalands. Chaque éventaire était surmonté d'un auvent gaiement bariolé. La plupart des marchands étaient indiens.



Poke Toholo se tenait derrière un étal d'oranges tenu par un Indien du nom de Jupiter Lucie. Ce joyeux petit bonhomme, replet et rond comme un ballon de caoutchouc, détestait les rupins et les flics, mais était suffisamment avisé pour se tenir à l'écart des ennuis. Sur le port, il avait la réputation d'être un homme « sûr » car il ne posait jamais de questions et ne s'occupait que de ses propres affaires. Quand Poke était venu le voir pour lui dire qu'il voulait un emploi non payé, il n'avait pas hésité un seul instant. Il connaissait le père de Poke et savait que le fils était un révolté. Il savait aussi que Poke ne lui aurait pas demandé de travailler gratuitement s'il n'avait pas eu besoin d'une couverture. Il avait dit « d'accord ». Sans hésiter.

De sorte que Lucie, en voyant deux inspecteurs en civil et suant à grosses gouttes s'approcher de son éventaire, était là pour expliquer la présence de Poke.

D'ailleurs, les policiers ne nourrissaient aucune illusion sur les résultats de leur mission. Ils avaient piétiné dans la chaleur, s'arrêtant à tous les étaux pour poser des questions et noter les noms. Mais vérifier les faits et gestes des Indiens, c'était perdre son temps, ils ne l'ignoraient pas.

— C'est mon cousin, répondit Jupiter Lucie avec un sourire bon enfant qui découvrait sa dent en or, quand les inspecteurs lui demandèrent qui était Poke. Un bon garçon... tout comme moi. On s'appelle pareil : Lucie. Lui, c'est Joe et moi, Jupiter.

Les détectives inscrivrent les deux noms et s'éloignèrent. Faire ça ou peigner la girafe... Lucie et Poke changèrent un sourire.

Mais l'inspecteur Max Jacoby, qui avait été chargé

de faire la tournée de tous les motels des environs, eut un peu plus de chance.

Mme Bertha Harris détestait tous les policiers en bloc. Arrêtée quelque trente ans auparavant alors qu'elle volait dans un libre-service, elle n'avait jamais oublié la façon dont le flic qui l'avait appréhendée l'avait traitée. Aussi, quand Jacoby se présenta au *Welcome Motel*, elle décida qu'elle lui en ferait sérieusement baver.

Comme à son habitude, elle était en train de mâchouiller un hamburger. Elle aimait les hamburgers tels que les confectionnait le vieux Sam, en y mettant plus d'oignon que de viande mais il fallait reconnaître qu'on se salopait quand on les mangeait.

— Nous recherchons un Indien, commença Jacoby sans beaucoup d'espoir. Vingt-cinq ans environ, d'épais cheveux noirs, grand, vêtu d'une chemise à fleurs et d'un jean noir. (Depuis le début de la journée il avait bien donné trente fois ce signalement sans que cela l'eût fait avancer d'un pas mais Jacoby était têtu... C'est ça, le travail de la police, ne cessait-il de se répéter.) Un homme répondant à ce signalement a-t-il logé chez vous?

Bertha rota derrière sa main.

— Vous voudriez pas répéter?

Jacoby s'exécuta.

Son interlocutrice réfléchit tout en lui soufflant des relents d'oignon dans la figure.

— Les gens vont et viennent, laissa-t-elle enfin tomber. Si je pouvais me rappeler toutes les personnes que j'ai logées, je ferais fortune aux jeux télévisés, vous ne croyez pas?

Jacoby se rendait compte que cette vieille garce ventripotente n'allait pas lui faciliter les choses.

— Cela veut-il dire que beaucoup d'Indiens descendent chez vous?

Bertha mordit dans son hamburger et mâcha tout en regardant le policier d'un œil inexpressif.

— Non... Je ne peux pas dire ça.

— C'est une question importante. (Le ton de Jacoby se durcit.) Nous enquêtons sur un assassinat. Je vous demande si un jeune Indien a logé chez vous.

A l'aide de son petit doigt, Bertha délogea un fragment de viande coincé entre deux molaires.

— Un assassinat? Je ne suis pas au courant. C'est aux flics de s'occuper de ça.

— Je vous repose ma question : un jeune Indien a-t-il récemment logé chez vous?

Un assassinat... Du coup, Bertha perdit son flegme. Malgré son refus d'aider la police, elle comprenait que c'était grave.

— Ma foi oui, il y a un jeune Indien qui a habité chez moi.

Il fallut dix minutes à Jacoby pour lui arracher le signalement de l'intéressé mais, quand il l'eut enfin obtenu, la description correspondait si parfaitement à l'homme que la police recherchait qu'il dut faire un effort pour garder son calme.

— Il a rempli sa fiche?

— Comme tout le monde, c'est obligatoire, rétorqua vertueusement Bertha en tendant à l'inspecteur un registre avachi.

— Harry Lykon? C'est son nom?

— Vouais.

— Et les deux autres... M. et Mme Jack Allen?

— Un bien gentil petit couple. Ils l'avaient pris dans leur voiture.

— Bungalows 4 et 5... C'est bien ça?

Bertha soupira.

— Oui.

— Je peux me servir de votre téléphone?

— Vous gênez pas... faites comme chez vous, répliqua Bertha sur un ton aigre.

Jacoby appela Beigler au commissariat central. Le sergent l'écouta et lui assura qu'il allait envoyer immédiatement la Criminelle au motel.

— Ne bougez pas, Max, conclut-il. Ça a l'air d'une piste intéressante.

Jacoby raccrocha.

— Pas la peine de me faire un dessin, grommela Bertha d'un air écœuré. D'ici deux minutes, ça va grouiller de flics dans le coin.

L'inspecteur lui décocha un sourire :

— Vous êtes encore au-dessous de la vérité, madame Harris.

A cette heure de l'après-midi, le luxueux bar du Club des 50 était vide. Quand Lepski arriva, Boca Toholo était en train de disposer tranquillement des olives, des amandes salées et autres amuse-gueule dans des coupes de cristal taillé en prévision du coup de feu qui commencerait d'ici deux heures. C'était un petit bonhomme maigrichon au poil grisonnant et aux yeux d'un noir de jais. Lorsqu'il vit l'inspecteur entrer dans la salle sombre, il posa sa boîte d'amandes et toute expression déserta son visage ridé et basané. Il savait reconnaître d'emblée un policier. Et le seul fait qu'un flic pénétrât dans le saint des saints avait valeur d'avertissement : c'était grave. Mais Boca Toholo avait la conscience tranquille et il dévisagea Lepski sans broncher.

— Vous êtes bien Toholo?

— Oui, c'est mon nom, monsieur, répondit paisiblement le vieux.

— Moi, je m'appelle Lepski. Je suis attaché au commissariat central.

L'inspecteur se jucha sur un tabouret et posa les deux coudes sur le comptoir étincelant en étudiant l'Indien d'un regard scrutateur mais dépourvu d'animosité.

— Oui, monsieur.

— Je viens de bavarder avec M. Hansen. J'ai l'impression que sa mémoire lui joue des tours. Et je me suis dit que vous pourriez peut-être me rendre un service. (Le barman remplit d'amandes une autre coupe. Il y eut un silence et Lepski enchaîna :) J'ai demandé à M. Hansen si un jeune Indien d'environ 23 ans avec d'épais cheveux noirs avait travaillé chez vous, et il a été incapable de se le rappeler. Pouvez-vous répondre à cette question?

Toholo leva la tête.

— C'est de mon fils que vous parlez, monsieur?

Lepski n'avait pas imaginé que cela serait aussi facile.

— Votre fils? Comment... il travaille au Club?

Le vieil Indien secoua la tête.

— Il avait une belle carrière devant lui. C'est un excellent barman. Meilleur que moi. Il sait y faire. Mais M. Hansen l'a trouvé trop jeune. Alors, il l'a congédié

Lepski scruta le vieillard. La haine qui luisait dans le regard granitique de Toholo ne lui échappa pas.

— Où est votre fils, en ce moment, Toholo?

— Je n'en sais rien, monsieur. Il a quitté Paradise

City. Ça fait quatre ou cinq mois que je suis sans nouvelles de lui. J'espère qu'il a trouvé un bon emploi dans un bar. Il sait y faire, répéta-t-il.

Depuis combien de temps travaillait-il ici quand M. Hansen l'a remercié?

— Combien de temps? Un peu plus de deux mois.

— Est-ce que quelqu'un, en dehors de M. Hansen, l'a jugé trop jeune pour ce travail?

— Non, monsieur. Personne ne s'est jamais plaint de mon fils.

Lepski médita en mordillant l'ongle de son pouce.

— Votre fils a-t-il eu des histoires avec M. Hansen? demanda-t-il enfin.

— Ce ne sont pas mes affaires, monsieur.

Bon... C'est une porte qui se ferme, songea l'inspecteur.

— Je voudrais que vous me parliez de votre fils, Toholo. Pourquoi ne vous a-t-il pas écrit? Vous ne vous entendiez pas tous les deux?

Toholo contempla ses fines mains brunes.

— Est-ce qu'il a des ennuis, monsieur?

Lepski hésita. Réflexion faite, il avait tout à gagner en étalant ses cartes. C'était un risque à prendre : d'autres portes allaient peut-être se fermer. Mais qui sait, avec un peu de chance...

— Vous avez entendu parler de l'Exécuteur?

Le barman leva les yeux et riva son regard à celui de Lepski.

— Oui, monsieur.

— Nous savons que le meurtrier est un Indien, fit l'inspecteur d'une voix douce. Il a tué deux membres du Club ainsi qu'une femme liée à un troisième. Cet individu est un détraqué. Il faut que nous le trouvions

avant qu'il ne tue quelqu'un d'autre. Nous savons également qu'il est jeune. Nous cherchons une piste. Je vous demande donc quel genre de garçon est votre fils.

Le visage du vieux avait viré au gris.

— Vous croyez que mon fils a pu faire une chose pareille, monsieur?

— Je ne dis pas ça. Nous devons procéder à des vérifications. Nous essayons de mettre la main sur un Indien déséquilibré qui possède, semble-t-il, des renseignements de première main sur les membres du Club. Que s'est-il passé exactement entre Hansen et votre fils?

Aux cent coups, Boca Poholo prit un verre qu'il se mit à astiquer. Lepski nota que ses mains tremblaient.

— Je ne suis au courant de rien, monsieur. M. Hansen a estimé que mon fils était trop jeune pour travailler ici, c'est tout.

— Avez-vous une photo de votre garçon?

Le barman se raidit. Il posa le verre sur le bar et se força à en prendre un autre.

— Non, monsieur. Nous autres Indiens, nous faisons rarement photographeur.

— Votre fils s'entendait-il avec les membres du Club?

Lepski, qui ne quittait pas le vieillard des yeux, devina instinctivement que ses questions étaient en train de le démolir. Et il se dit que s'il persévérait, il sortirait quelque chose de cet entretien.

— Pardon, monsieur? fit Toholo d'une voix enrouée.

Le policier répéta sa question. L'autre parut se recroqueviller sur lui-même.

— J'avais espéré que mon fils accepterait les

conditions qu'on exige ici d'un bon employé. Mais il lui arrivait parfois d'avoir des difficultés à s'y plier.

Lepski tourna et retourna cette déclaration dans sa tête.

— Si je comprends bien, votre fils avait du mal à filer doux devant ces pignoufs pleins aux as?

Toholo parut choqué.

— Non, monsieur... absolument pas. Il est jeune et les jeunes gens...

Il laissa sa phrase en suspens et eut un geste fataliste.

Lepski avait pitié du vieil homme qui faisait tant d'efforts pour ne pas faire de tort à son rejeton.

— A-t-il déjà eu affaire à la police?

Les yeux sombres de l'Indien s'écarquillèrent.

— Jamais, monsieur, grâce au ciel!

L'inspecteur ménagea une pause avant de demander :

— Et, en dehors de la police, a-t-il eu... d'autres ennuis?

Toholo reposa sur le comptoir le verre qu'il était en train d'essuyer et qu'il se mit à contempler. Lepski se sentit ému par l'air triste du vieillard. Il y eut un long silence. Le policier répéta sa question.

— Mon fils a mauvais caractère, monsieur, répondit enfin l'Indien d'un ton rauque. A la maison, il était difficile. J'ai été obligé de consulter notre médecin. Il a parlé à Poke. Mais... les jeunes d'aujourd'hui sont compliqués.

— Qui est votre médecin?

— Mon médecin? (Toholo releva la tête.) Le docteur Wanniki, bien sûr.

Lepski inscrivit le nom dans son calepin. Il se pencha en avant et regarda Toholo dans le blanc des yeux.



— Monsieur Tohølc est-ce que votre fils est malade?  
Subitement, le vieil Indien se laissa tomber sur un tabouret et se prit la tête entre les mains.

— Oui... Dieu nous protège, sa mère et moi... oui, ça se pourrait bien.

## VI

Alors que les gens de la Criminelle étaient en train de perquisitionner les deux bungalows du Welcome Motel, Lepski regagna le commissariat.

Faisant hurler sa sirène, il enfila en trombe le boulevard encombré, tel Jim Clark dans la dernière droite. Il y avait une chose qu'il aimait plus que tout : se frayer de haute lutte son chemin au milieu des Rolls, des Bentley et des Cadillac des grossiums. La sirène paniquait les conducteurs, les somptueuses voitures se rangeaient à son passage et Lepski filait avec un rictus de loup devant les rupins aux joues écarlates et aux vêtements immaculés. C'était une compensation au travail fastidieux et éreintant qui était exigé du policier qu'il était, songea-t-il en faisant une queue de poisson à une Rolls Silver Shadow dont le propriétaire était quasiment frappé de paralysie. Il dut se retenir, pour ne pas se pencher à la portière et hurler : Planquez-vous, bande d'enfoirés! tandis qu'il remontait le boulevard en mettant toute la gomme.

Une fois dans la cour du commissariat central, il arrêta sa sirène, s'essuya la figure d'un revers de main et descendit de voiture. Il s'élança à toutes jambes, escalada les premières marches de l'esca-

lier et se rendit soudain compte de sa grande fatigue.

Il s'arrêta un instant pour penser. Somme toute, ça faisait deux nuits qu'il n'était pas rentré chez lui et cinquante-huit heures qu'il n'avait pas songé à sa femme. De plus il n'avait dormi que quatre heures depuis qu'il l'avait quittée. Et dans un lit de camp à l'état-major de la police!

Il secoua la tête et reprit son ascension. Dans la salle de service, le sergent Charlie Tanner s'occupait des incidents insignifiants qui sont le pain quotidien des commissariats.

— Charlie, est-ce que tu as pensé à téléphoner à ma femme? lui demanda Lepski en s'immobilisant brutalement devant le bureau de Tanner.

— Comment aurais-je pu oublier? répondit aigrement le sergent. Je n'ai pas eu besoin de lui téléphoner. C'est elle qui m'a appelé. Il faut que tu lui parles, Tom, elle bloque le standard.

— Ouais... (Lepski se passa la main dans les cheveux.) Est-ce qu'elle avait l'air énervée?

Tanner réfléchit tout en suçotant le bout de son stylo.

— Je ne sais pas exactement ce que tu entends par énervée, finit-il par dire. Mais, si tu veux mon avis, elle m'a fait l'impression d'un tigre qui a une abeille dans le cul.

Lepski ferma les yeux, puis les rouvrit.

— Ecoute-voir, Charlie... sois un pote: sonne-la et dis-lui que je n'ai pas une minute à moi. Tu me rendras bien ce service, hein?

— Compte pas sur moi! répliqua Tanner avec fermeté. Je n'ai aucune envie d'avoir les tympons crevés.

Le reniflement de Lepski aurait plongé El Cordez dans la stupéfaction.

— Tes tympons n'intéressent personne. Appelle-la!

J'ai bien téléphoné à ta femme un jour où tu étais coincé. C'est pas vrai, peut-être?

Tanner perdit contenance. Il se rappelait cette affaire abominable : il avait fait une escapade avec une blonde pulpeuse et les mensonges outranciers de Lepski avaient sauvé son ménage.

— C'est du chantage, Tom!

— Eh bien, tu n'as qu'à porter plainte! Appelle Carroll et mets de l'huile dans les rouages.

Sur ce, Lepski se rua dans l'escalier. Quelques minutes plus tard, il faisait son rapport au capitaine Terrell. Beigler était là.

Quand il eut fini de parler, les deux hommes échangèrent un regard.

— Bon... Vous allez voir ce docteur... comment s'appelle-t-il? Wanniki? Si ce garçon est aussi malade que l'affirme son père, c'est notre suspect numéro un. (Terrell se tourna vers Beigler.) Envoyez quelqu'un chez Toholo. Peut-être qu'on mettra la main sur une photo du jeune homme et qu'on pourra relever ses empreintes. (Il se leva.) Moi, je vais aller faire un tour au Club des 50 et bavarder avec certains des membres.

En redescendant, Lepski vit Tanner qui, le téléphone à la main, lui adressait des gestes frénétiques. Il s'arrêta pile.

— Qu'est-ce que c'est?

— Ta femme.

La seule vue du visage révolté de Tanner suffit à donner à l'inspecteur des crampes d'estomac. Après une hésitation, il lui arracha le combiné des mains.

— Carroll? Je voulais t'appeler, mon petit. Mais, pour le moment, j'ai du boulot par-dessus les yeux. Je te téléphonerai plus tard... D'accord? Je dois repartir immédiatement.

— Lepski!

La voix de son épouse lui fit l'effet d'une balle tirée à bout portant dans sa cervelle. Il grimaça, puis résigné, dit :

— Oui... Comment ça va, ma poulette?... J'ai un boulot fou. J'en ai plein le... Enfin, je veux dire que je suis surchargé.

— Lepski, voudrais tu cesser ton bla-bla-bla et m'écouter?

Le flic posa une fesse sur le bureau de Tanner et desserra sa cravate.

— Je te répète que je suis désolé... Je n'ai pas dormi plus de quatre heures depuis que je t'ai quittée. Je... Et puis merde! Je suis occupé.

— Si jamais l'idée me venait un jour que tu n'es pas occupé, je demanderais le divorce. Maintenant, j'aimerais que tu la boucles et que tu me laisses parler à mon tour.

Lepski réussit presque à faire des trous dans le bureau de Tanner avec ses doigts.

— Je t'écoute.

— Je viens de voir Mehitabel Bessinger.

A ces mots, Lepski vit rouge.

— Quoi... tu lui as encore donné une de mes bouteilles de whisky?

— Quand cesseras-tu de ne penser qu'à la boisson? Mehitabel savait que cet Indien était l'Exécuteur. Elle me l'a dit, je te l'ai répété mais tu n'as rien voulu entendre! Elle...

— Une seconde... Lui as-tu donné une bouteille de ce putain de whisky?

— Combien de fois t'ai-je demandé de ne pas employer ce langage ordurier, Lepski!

Eberlué par l'expression qui se peignit sur les traits

de Lepski, le sergent Tanner tendit instinctivement la main vers la trousse médicale d'urgence.

— Ouais... Alors, qu'est-ce qu'elle a vu dans sa boule de cristal, ta vieille pocharde?

— Je t'interdis de l'appeler comme ça. A ta place, j'aurais honte de qualifier ainsi une dame d'âge respectable.

Lepski émit un son qui avait beaucoup d'analogie avec le bruit d'une voiture au démarrage, dont la batterie est à plat.

— Hein... quoi? (Si habituée qu'elle fût aux sonorités que produisait son époux, Carroll elle-même était estomaquée.) Ça va, Lepski?

— Je ne sais pas.

— Il y a des moments où tu m'inquiètes. Tu n'as pas l'air d'être capable de te concentrer et, pour être promu sergent, il faut que tu te concentres.

Lepski essuya la sueur qui ruisselait sur son front.

— Oui... tu as raison. Continue... Je me concentre.

— Béni soit le ciel! Mehitabel dit... tu m'écoutes, c'est bien vrai?

Lepski, exaspéré, tapa du pied et cela lui fit mal. Il se mit à sautiller à cloche-pied au grand effroi de Tanner qui le regardait, les yeux exorbités.

— Oui, je t'écoute, répondit Lepski, une jambe en l'air.

— Elle dit qu'il faut que tu cherches ce type dans les oranges.

— Dans les quoi? hurla Lepski.

— Ne crie pas comme ça, c'est vulgaire. Je répète : elle m'a dit qu'il faut que tu cherches cet individu dans les oranges. Elle a vu ça dans sa boule de cristal.

— Ah bon? Dans les oranges? (Lepski poussa un

soupir qui aurait fait verdir de jalousie un aspirateur Hoover.) Ma foi, voilà quelque chose d'intéressant. Avec un indice comme celui-là, elle est sûre de ne pas se tromper. Voyons les choses en face. Dans tout ce satané quartier, ça pue l'orange à plein nez. Elle est certaine de faire mouche, pas vrai? Et c'est pour ça qu'elle a eu droit à une de mes bouteilles de whisky?

— Je te répète ce qu'elle m'a dit. La première fois, elle a eu bel et bien raison mais tu ne l'as pas crue. C'est la seconde indication qu'elle te donne. Fais un peu marcher tes méninges, Lepski.

— Entendu, ma poulette, je vais les mettre à contribution. Maintenant, je dois m'en aller.

— J'essaye de t'aider à obtenir de l'avancement.

— Mais oui... mais oui... merci! (Lepski ménagea une pause et reprit :) Dis donc, tu n'as pas répondu à ma question : est-ce que la vieille a bénéficié d'une de mes bouteilles de whisky?

Après un long silence, la voix de Carroll s'éleva glacée :

— Parfois, je trouve que tu es mesquin, Lepski. (Et elle raccrocha.)

Le policier reposa l'écouteur sur la fourche et regarda Tanner.

— Charlie, est-ce que ta femme t'a jamais dit que tu étais mesquin?

Le sergent ouvrit la bouche toute grande :

— Pourquoi me dirait elle ça? Elle ne sait même pas ce que ce mot signifie.

— Eh bien, tu as de la chance!

Et Lepski dégringola l'escalier quatre à quatre et s'engouffra dans sa voiture.

Un soleil torride tapait sur le quai et la chaleur se réfléchissait sur les bannes rayées des éventaires de fruits. C'était la fin de l'après-midi et les acheteurs sérieux étaient repartis. Quelques retardataires, qui espéraient obtenir de la marchandise au rabais, déambulaient encore d'étal en étal mais pour la grosse vente, c'était terminé.

Jupiter Lucie était allé boire une bière dans un bar voisin, laissant Poke s'occuper de son commerce. La journée avait été bonne : il ne restait plus que quelques cageots d'oranges.

Chuck sortit de l'ombre et s'arrêta devant l'étalage. De ses petits yeux, il surveillait le quai avec inquiétude. L'Indien également. Enfin, Chuck s'avança.

— Ça y est; j'ai les cinq cents dollars.

— La fille s'en est bien sortie?

Chuck hocha la tête.

Poke entreprit de peser une livre d'oranges en prenant son temps :

— Demain, elle aura du travail. (Il ôta un fruit du plateau de la balance et en chercha un autre plus petit.) Il y aura cinq versements.

Chuck avala sa salive.

— Cinq?

— Deux mille cinq cents dollars. J'ai noté les directives pour la récupération. Le papier est au fond du sac.

Chuck acquiesça. Il regarda à droite, à gauche et, s'étant assuré que personne ne l'observait, il glissa quelque chose dans la main de Poke.

— Si j'ai bien compris, ça fait trois cent cinquante pour toi et cent cinquante pour moi?

— Oui.

Chuck prit le sac d'oranges et s'éloigna.



Quelques instants plus tard, Lucie sortit du bar et, aidé de Poke, commença à démonter son étalage.

Il fallait attendre le lendemain.

La chance était avec le capitaine Terrell. Quand il entra dans la cour du Club des 50, Rodney Branzenstein descendait justement de sa Rolls.

Branzenstein était l'un des membres fondateurs du Club. Bridgeur de tout premier ordre, c'était aussi un avocat d'affaires de grande classe.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ici, Frank? Vous n'allez pas me dire que vous voulez vous inscrire à ce mausolée?

— Je cherche des renseignements, répondit Terrell.

— Vous tombez à pic; je suis l'homme qu'il vous faut. Venez boire un verre.

— Je préférerais qu'on parle dans votre époustouflante voiture. J'ai bien l'impression que la visite de la police dans ce mausolée, comme vous l'appellez, marquerait plutôt mal.

— Vous avez peut-être raison.

Précédant le policier, Branzenstein regagna sa voiture, ouvrit la portière et s'installa. Terrell fit le tour de la Rolls pour s'asseoir à côté de l'avocat.

— Plutôt chouette comme voiture! La télévision, le téléphone, la climatisation, un bar... Pour de la bagnole, c'est de la bagnole...

— C'est un symbole de réussite, vous savez. De vous à moi, je préférerais conduire une Avis. Mais ça fait partie du bastringue. Qu'est-ce qui se passe, Frank?

Terrell lui exposa l'affaire.

— Poke Toholo? Oui, je me souviens de lui. Un garçon qui présentait bien et qui préparait les meilleurs cocktails de Paradise City. Le problème, naturellement, c'est que cette vieille tante d'Hansen n'a pas pu s'empêcher de lui faire du rentre-dedans et le garçon a dû s'en aller.

— C'est bien ce que je supposais. En dehors d'Hansen, quelle était l'attitude des autres membres du Club envers ce garçon?

Branzenstein haussa les épaules.

— Pour quatre vingt-dix-neuf pour cent d'entre eux, il est impensable qu'un type de couleur ne soit pas un singe. Personnellement, j'aime bien les Indiens sémi-noles mais la majorité de nos membres ne voit dans les Indiens que des singes savants.

— Toholo a-t-il eu des histoires avec Mme Dunc Browler?

Branzenstein plissa les yeux.

— Maintenant que vous m'y faites penser... Oui, effectivement. Bien sûr, c'était une sinistre vieille garce. Elle n'avait que deux choses dans la tête : sa chienne et le bridge. Un jour, je me rappelle, je jouais à une autre table... il y a de ça, trois mois... peut-être davantage... Je ne sais plus. Bref, Toholo a apporté les consommations et elle lui a ordonné de sortir sa chienne pour la faire pisser. Toholo a répondu qu'il ne pouvait pas quitter le bar. Je n'ai pas entendu toute la conversation. Il est possible qu'il ne se soit pas montré aussi servile que Mme Browler l'escomptait. Toujours est-il qu'elle l'a traité de moricaud.

— Et que s'est-il passé?

— Ses trois autres partenaires ont dit à Toholo de sortir l'animal et de ne pas être insolent. Alors, il a sorti le chien.

— Qui étaient ces trois joueurs?

— Riddle, McCuen et Jefferson Lacey.

Terrell réfléchit.

— Ça a l'air de coller, non? finit-il par murmurer.

McCuen, Riddle, sa maîtresse et Mme Browler sont morts. J'aimerais bien avoir une conversation avec Jefferson Lacey.

Branzenstein acquiesça.

— D'accord. C'est un membre à statut privilégié. Il a un pied à terre au club. Voulez-vous que je vous présente?

— Ça me rendrait service.

Mais quand Branzenstein demanda au portier si M. Lacey était là, il lui fut répondu qu'il était sorti depuis une demi-heure.

Ni Branzenstein ni Terrell ne pouvaient prévoir que, au même moment, Jefferson Lacey, les traits déformés par la terreur, collait une enveloppe contenant cinq billets de cent dollars sous un taxiphone dans la salle des pas perdus de la gare.

Meg se moquait de tout et du reste quand elle entra dans le hall bourdonnant de l'Excelsior, hôtel dont la clientèle était constituée de touristes de seconde zone.

La veille, Chuck lui avait annoncé que, dans la matinée, elle aurait à récupérer cinq enveloppes dans cinq cabines téléphoniques différentes.

— Cette fois, on va nager dans le pognon, même, avait-il dit. Et c'est maintenant que tu vas faire ta grande découverte. Tu sais quoi?

Meg, assise au bord du lit, les yeux fixés sur la carquette élimée, n'avait pas répondu.

— Alors quoi, même? T'as les portugaises ensablées?

La menace qui vibrait dans la voix de Chuck lui fit lever la tête et elle demanda avec indifférence:

— Quelle découverte?

Chuck eut un geste d'approbation.

— Tu es en train de faire une découverte comme celle qu'a faite... comment qu'il s'appelle déjà? Christophe Colomb. Tu as atteint la terre promise. T'as dégoté un micheton.

Elle regarda le ciel qu'on apercevait par la fenêtre ouverte. Les nuages roses viraient lentement au pourpre. Le soleil se couchait.

— Le micheton, c'est toi?

— Tout juste, répondit Chuck, rigolard. Toutes les gonzesses qu'il y a dans ce putain de monde cherchent un micheton et toi, tu as mis dans le mille. Tu l'as trouvé... ton micheton... mézigue.

Meg continuait à regarder les nuages qu'ensanglantaient les rayons du soleil à son déclin.

— Ça c'est pas mal! Je prends tous les risques, je te remets l'argent et tu prétends que c'est toi le micheton?

Chuck alluma une autre cigarette.

— L'ennui avec toi, c'est que tu as rien qu'un trou plein de vide entre les oreilles. Heureusement pour toi, moi, j'ai une cervelle. Demain, tu vas visiter cinq cabines téléphoniques et, dans chacune, tu cueilleras cinq cents dollars. Ça fait combien en tout? Allez... Dis-moi le total?

Meg haussa les épaules:

— Qu'est-ce que ça peut faire? Tu m'ennuies.

Chuck lui retourna une taloche et elle se retrouva allongée en travers du lit, la joue en feu.

— Dis-moi le total, s'exclama-t-il avec hargne. Ça fait quoi, l'addition?

Les yeux braqués sur lui, elle caressa sa joue. L'empreinte des doigts de Chuck tranchait sur sa pâleur.

— Je sais pas et je m'en balance.

Elle ferma les yeux et reçut la seconde gifle.

— Combien ça fait, même?

Les paupières closes, elle attendit, immobile et frissonnante.

— Bon... ça va... Si tu es con à ce point là! laisse tomber Chuck avec écœurement. Tu veux que je te dise? Tu me barbes. Tu n'as pas d'ambition. Demain, tu vas ramasser deux mille cinq cents dollars! T'entends? Deux mille cinq cents dollars! Et alors, on se fera la paire tous les deux. Avec toute cette galette, comment qu'on sera parés.

Elle comprit brusquement ce qu'il disait, ce que ces paroles signifiaient et un faible espoir palpita en elle. Elle rouvrit les yeux.

— Et lui? demanda-t-elle.

— Tiens! Après tout, tu as quelque chose entre les feuilles! (Chuck secoua la tête d'un air d'admiration railleuse.) Je vais te dire: c'est la première chose intelligente que tu sors depuis que je t'ai trouvée.

Trouvée...

Meg se plongea dans la contemplation du plafond crasseux. Il m'a trouvée... Comme un chien errant, comme un chat perdu... Oui... perdue... c'était en effet ce qu'elle était.

— Dis... tu vas arrêter de te comporter comme un zombie et m'écouter?

C'était bon d'être étendue sur le lit, de sentir la brise du soir entrant par la fenêtre ouverte, qui caressait sa joue brûlante et douloureuse. Cela ne demandait

aucun effort. Et même, être forcée d'écouter la voix brutale de Chuck n'exigeait pas d'effort.

— Cet Indien est dingue; il ne tourne pas rond, poursuivit-il. Je ne te l'ai jamais dit mais il aurait pu me tuer. La première fois. Tu te rappelles? Quand on était allé se baigner.

Pourquoi prenait-il la peine de lui raconter cela maintenant? Ça n'était pas une révélation. Elle l'avait déjà prévenu que l'Indien était malade.

— Il est dingue, d'accord, mais il a mis sur pied une combine pour récupérer de l'argent vite-fait. Et ça, ça nous intéresse. C'est pour ça que je me suis associé avec lui. Mais quand on aura l'oseille, les deux mille cinq cents dollars en question, adieu!

Meg pensa alors à la maison. Subitement, elle vit avec netteté son père et sa mère installés dans leur minable living devant l'écran de la télé. Le corps informe de sa mère affalé dans le fauteuil... son père avait l'habitude de décrocher son dentier d'un coup de langue et cela faisait *clac* quand il le remettait en place. En regardant la télévision, sa mère se déchaussait toujours. Elle avait de grands pieds déformés par les cors.

— Hé, môme!

La voix de Chuck la ramena brutalement au présent — la chambre sinistre avec des taches d'humidité sur les murs, le vacarme du port qui s'engouffrait par la fenêtre béante...

— J'écoute.

— Dès qu'on aura récolté l'oseille, on prendra sa bagnole et on mettra les voiles. Il pourra rien faire. Deux mille cinq cents dollars!

Elle se remémora les propres paroles de Chuck :

*Quand on est en cheville avec un Indien cinoque, c'est pas de la rigolade... Suppose que tu puisses attein-*

*dre Miami... Quel intérêt de se trouver à Miami avec une lame dans le bide ou une valda dans la tête?*

C'est à partir de ce moment-là que Meg avait cessé de penser à la mort, à la souffrance, à la police. A n'importe quoi d'autre. Qu'est-ce que cela signifiait? Rien ne signifiait plus rien.

Le hall de l'Excelsior était bourré de touristes qui attendaient avec une docilité de moutons le car qui les conduirait à un autre hôtel tout aussi lugubre au nom tout aussi ronflant.

Nul ne prêta attention à Meg quand elle se dirigea vers les cabines. La numéro 3 était libre. Elle y entra, passa la main sous l'appareil. L'enveloppe, fixée à l'aide de papier adhésif, était bien là. Elle la détacha et la fourra dans son sac à main sans même faire semblant de téléphoner. Les précautions? A présent, elle s'en moquait totalement.

Elle sortit de l'hôtel, traversa le boulevard. Le soleil était brûlant sur ses joues. Elle prit place dans la Buick, ouvrit son sac et laissa tomber l'enveloppe sur les genoux de Chuck.

— Pas de pépins?

Il tournait la tête vers l'hôtel; ses petits yeux allaient et venaient dans tous les sens. Un rat pris au piège... Lui, il ne s'en foutait pas du tout, songea-t-elle. Il avait la trouille alors qu'elle, maintenant, était entièrement libérée de la peur. Cela lui faisait marquer un point sur Chuck et elle en éprouva un petit sentiment de triomphe.

Il déchira l'enveloppe, compta l'argent. Elle entendit le léger sifflement qu'il émit. Devant cet homme, elle avait sous les yeux l'image de la peur, de la cupidité. L'immaturité transparaissait sur son visage bronzé et la pensée de l'avenir sans espoir qui l'attendait en

compagnie de Chuck était comme un linceul rabattu sur la figure d'un mort.

— Maintenant, la gare, dit Chuck. Cabine 8. Là, je pourrai pas me garer. Je tournerai en rond et je te prendrai au passage.

Il emprunta de petites rues pour éviter le boulevard où la circulation était dense. Meg, immobile, les mains serrées entre les genoux, regardait sans rien voir, les yeux fixés sur le pare-brise poussiéreux.

— A toi de jouer, même!

Les pensées de Meg étaient à des kilomètres de là et son compagnon dut lui secouer brutalement le bras pour qu'elle sorte de sa transe, où elle appréciait la sécurité du passé.

Elle pénétra dans la gare, fendit la foule, entra dans la cabine 8. Elle récupéra l'enveloppe collée sous le poste, la mit dans son sac, sortit et attendit devant la porte.

Une minute plus tard, la Buick ralentit. Elle monta à bord et Chuck embraya.

— Pas de pépins?

Il transpirait, ses yeux roulaient toujours dans tous les sens.

— Non.

Il émit un petit sifflement.

— Putain! C'est pas plus difficile que de cueillir des cerises.

A la première place de stationnement qu'il trouva, il s'arrêta.

— Donne.

Elle lui remet l'enveloppe et, pendant qu'il l'a déchirait, elle contemplait le flot des voitures luxueuses. Des visages bien nourris : femmes coiffées de leurs affreux chapeaux, hommes aux veinules éclatées qui

leur faisaient comme des toiles d'araignée sur les joues. Des gens qui sont en sécurité, pensait-elle. C'est cela, la sécurité : de grosses bagnoles, des corps empâtés, des figures couperosées et des chapeaux fleuris?

— Ça nous fait mille dollars, dit Chuck en rangeant l'enveloppe dans la boîte à gants. Tu comprends ce que je voulais dire? Un micheton doré sur tranches.

Elle acquiesça, l'écoutant à peine. Il sortit de sa poche le papier qu'il avait trouvé au fond du sac d'oranges remis par Poke.

— Allons-y! Hôtel Adlon, cabine 4. (Il mit le contact.) L'Adlon? C'est bien le troisième à droite, hein?

— Je sais pas.

— Toi, le jour où tu sauras quelque chose! grommela Chuck. Merde, quoi! Faut toujours que ce soit moi qui pense pour tous les deux.

Dix minutes plus tard, Meg sortit de l'hôtel Adlon. Quand la Buick s'arrêta, elle y monta et Chuck embraya, le regard inquiet.

— Pas de pépins?

— Non.

— C'est vraiment une idée géniale qu'il a eue, ce sacré mal blanchi! s'exclama Chuck en s'insérant dans un créneau.

Il passa au point mort et déchira l'enveloppe.

— Quinze cents, murmura-t-il. Encore deux et on fait la valise. (Il consulta sa liste.) Ce coup-là, l'aéroport. Cabine C. Après, la gare routière, cabine 6.

Il trouva une place près de l'entrée de l'aérogare.

— Grouille, même. Je t'attends ici.

Meg s'éloigna d'un pas vif et pénétra dans le hall. C'était la cohue. Sans se soucier de savoir si on l'observait ou non, elle se dirigea droit sur la rangée de



cabines téléphoniques. Un homme sortait justement de la cabine C. Il lui jeta un coup d'œil et elle lut la désapprobation dans son regard. L'âge mûr, une petite brioche, le costume impeccable... le genre de connard dont elle avait une sainte horreur... Elle le frôla en entrant. Sans même prendre la peine de fermer la porte ou de s'assurer que l'homme ne l'observait pas, elle glissa ses doigts sous l'appareil.

Sa main ne rencontra que du métal.

Elle se raidit, fit un nouvel essai. Il n'y avait pas d'enveloppe! Elle se retourna vivement pour regarder la porte vitrée. Pas d'erreur: c'était bien la cabine C.

— Alors quoi... vous téléphonez ou vous en téléphonez pas? lança une voix railleuse.

Encore un connard à brioche tiré à quatre épingles, songea-t-elle en ressortant. Bon Dieu! Comme elle pouvait les détester ces salauds heureux dans l'existence avec leur air satisfait et prétentieux.

Elle regagna la Buick en toute hâte.

— Ça s'est bien passé? demanda Chuck en s'apprêtant à démarrer.

— Non.

La main de Chuck se figea au-dessus du levier de changement de vitesses.

— C'est-à-dire?

— Tu m'as bien dit la cabine C?

— Oui... Tu m'as entendu?

— Eh bien, il n'y avait rien.

Le visage de Chuck se durcit.

— Tu essaierais pas de me doubler, sale garce? Elle lui lança son sac sur les genoux.

— Regarde. Tu n'as qu'à aller t'en assurer. Il y a rien dans la cabine C.

Chuck lui renvoya le sac.

— Retourne et vérifie toutes les cabines. Il s'agit peut-être d'une erreur.

— Vas-y toi-même.

Il lui assena un coup de poing sur le genou. Sous l'effet de la douleur, elle se plia en deux, prenant sa jambe à deux mains.

— Va vérifier dans toutes les cabines! grinça Chuck.

Meg descendit de voiture et refit le même chemin. Elle avait si mal au genou qu'elle boitait. Les cabines étaient presque toutes occupées. A présent, elle se moquait éperdument de ce qui pourrait lui arriver. Elle ouvrait les portes sans se soucier qu'il y eût quelqu'un ou non en train de téléphoner, repoussait la personne qui, d'aventure se trouvait là, palpait sous l'appareil et passait à la cabine suivante. Son visage livide et la lueur qui brillait dans ses yeux fixes coupaient court aux protestations. Maintenant, des regards se braquaient sur elle.

Dans la dernière cabine, un bonhomme corpulent, coiffé d'un chapeau de tweed, un cigare vissé entre les dents, téléphonait. Il se colla contre la paroi quand Meg se pencha pour tâter sous le poste.

— Tu cherches quelque chose, mignonne? fit-il avec un large sourire.

— En tout cas, pas toi, enfoiré, répondit-elle en tournant les talons.

Elle regagna en courant la Buick.

— Rien, annonça-t-elle en se rasseyant.

— Vacherie! Qu'est-ce qui s'est passé? Tu crois qu'un tordu y est passé avant toi?

Meg frotta son genou toujours douloureux.

— Je sais pas.

— Tu es pas capable de dire autre chose? Cinq cents dollars!

Il démarra et prit la direction de la gare routière. Pendant tout le trajet, il ne cessa de grommeler et de flanquer des coups de poing sur son volant.

— Tu t'en balances comme de ta première liquette, hein, pauvre conne?

Meg garda le silence. Affalée sur son siège, les yeux dans le vide, elle se massait le genou.

Une fois arrivé à la gare routière, Chuck constata qu'il n'y avait pas une place pour se ranger. Il ralentit et, tendant le bras, ouvrit la portière de droite.

— Cabine 6. Saute! Je te reprendrai au passage.

Tandis que la Buick s'éloignait, Meg plongea dans la bousculade de la salle d'attente. Une fille téléphonait dans la cabine 6 : elle allait être forcée d'attendre. On aurait dit que le visage de cette poufiasse était taillé dans la pierre. Elle avait de longs cheveux blonds et des ongles acérés comme des griffes, et portait des vêtements coûteux. Tout en parlant, elle agitait une main où brillaient trois diamants.

Au bout d'un moment, la femme se rendit compte que quelqu'un l'observait, et fit moins de gestes. Intriguée par l'immobilité de Meg avec son sweater sale, son pantalon taché, ses cheveux gras qui pendaient en désordre, elle était incapable de se concentrer. Finalement, elle raccrocha, poussa la porte vitrée et fit un crocher pour éviter Meg.

Celle-ci entra à son tour dans la cabine qu'imprégnait un parfum de grand luxe. L'enveloppe était à sa place. Quand elle ressortit, un jeune homme — polo jaune à col roulé, pantalon blanc, cheveux longs, favoris jusqu'au menton — lui sourit.

— C'est la chasse au trésor? lui demanda-t-il.

Autrefois, à la vue d'un garçon comme celui-là, elle aurait fondu. Maintenant, elle ne voyait en lui qu'un mâle et une source d'ennuis. Elle passa devant lui, le regard fixe. Les gars de cette trempe — propres, à l'aise, romanesques, beaux —, c'était fini pour elle. En s'éloignant, elle avait un peu l'impression de mourir.

Chuck ouvrit l'enveloppe et compta l'argent.

— Deux mille, murmura-t-il, puis il réfléchit longuement. Tant pis, faudra faire avec ça. (Il plaça l'enveloppe dans la boîte à gants.) On va se tirer d'ici, même. Deux mille dollars, c'est mieux que rien. On passe à l'hôtel chercher les affaires et ensuite, direction Los Angeles.

La voiture entra dans Paradise City. Meg regardait par la vitre les voitures qui passaient, les baigneurs qui s'ébattaient sur la plage, enfin les étalages de fruits quand ils arrivèrent au port.

Chuck rafla les enveloppes et les glissa à l'intérieur de sa chemise.

— Viens... On va préparer les sacs.

Il y avait une certaine nervosité dans sa voix. Il consulta sa montre. Douze heures quarante-cinq. La matinée avait été longue. Dans une demi-heure, ils fileraient sur la nationale 25 : Belle Glade, Whidden, Buckingham Nocatte et ensuite, la 17.

Deux mille dollars, cela valait mieux que rien!

Ils suivirent le quai, s'engagèrent dans la ruelle nauséabonde où était située la pension de famille. L'Indien obèse, qui se tenait derrière son bureau, leur adressa un sourire radieux quand ils passèrent devant lui.

Deux mille dollars! songeait Chuck en grim pant l'escalier derrière Meg. Plus la bagnole. Ce branque d'Indien n'oserait pas signaler à la police la

disparition de sa voiture. Et quand ils auraient pris la route, ils seraient débarrassés de lui. Avec deux mille dollars dans la fouille!

Meg s'arrêta sur le palier.

— Eh bien, vas-y... entre..., fit Chuck avec impatience.

Et, la repoussant, il ouvrit la porte de la chambre.

Assis sur le lit, Poke Toholo était en train de manger une orange. Chuck se pétrifia sur le seuil. L'Indien cracha un pépin.

— Combien vous ramenez? demanda-t-il.

Ses yeux sombres scintillaient.

A l'heure où Meg attendait à la gare routière que la fille endiamantée termine sa conversation, le capitaine Terrell était finalement arrivé à la conclusion que l'Exécuteur était un Indien du nom de Poke Toholo.

Reposant sur son bureau le dernier rapport qu'il étudiait, il se laissa aller contre le dossier de son fauteuil et alluma sa pipe.

— C'est notre homme, dit-il à Beigler. Maintenant, il faut lui mettre la main dessus.

Le rapport de la brigade criminelle avait été décisif. Tout d'abord les empreintes digitales relevées au motel correspondaient à celles qu'on avait retrouvées dans la petite chambre où Poke avait vécu chez ses parents; on avait en outre constaté qu'un fusil avait été caché sous le matelas dans le bungalow. Les indices étaient irréfutables: l'arme avait laissé son empreinte en creux et on remarquait également des traces de graisse sur la toile. Par-dessus le marché, le signalement fourni par Mme Bertha Harris cadrait avec la

description que Lepski avait obtenue du docteur Wanniki.

Le docteur Wanniki avait plus de quatre-vingts ans et sa vue était faible. L'inspecteur avait eu le sentiment que son intelligence était peut-être défaillante, elle aussi. En dépit des maux mineurs dont il était affligé, le praticien était toujours sur la brèche et les Indiens séminoles continuaient de le consulter parce que leurs grands-parents s'adressaient déjà à lui.

— Poke n'est pas un mauvais garçon, dit-il à Lepski. Il est peut-être un peu soupe au lait mais tous les jeunes sont comme ça. A-t-il une maladie mentale? (Le vieillard tapota son menton rugueux. Ce matin, il avait oublié de se raser.) Vous savez, il y a beaucoup de gens qui sont désaxés. Je ne dirais pas que Poke... (Il s'interrompit pour décocher à Lepski un coup d'œil inquiet comme si une idée venait de se faire jour en lui. Une idée qui ne lui était encore jamais venue.) Il avait mauvais caractère.

Lepski eut beau multiplier les questions, insister, il ne pût rien obtenir d'autre qu'un signalement correspondant à celui de l'homme qui était descendu au Welcome Motel.

— Bien..., dit Terrell. A présent, nous connaissons son identité. C'est le mobile qui me turlupine. Est-il possible que ce zèbre ait assassiné tout ce monde uniquement parce qu'une vieille bonne femme l'a traité de moricaud?

— C'est un cinglé, répliqua Beigler. Il a soif de sang. Il terrorise les riches. On ne peut jamais savoir ce qui déclenche la frénésie chez un dingue.

— A présent, il faut qu'on le trouve.

— Oui. (Beigler avait accompli son petit boulot.) Il y a cinquante-deux Indiens séminoles enregistrés

à Paradise City. Et cinquante pour cent d'entre eux se ressemblent comme des jumeaux. Quant à l'autre moitié, la seule différence qu'ils ont avec les premiers, c'est qu'ils sont plus âgés. Le mieux serait de faire savoir que nous voulons bavarder avec Poke Toholo. Pour ça, il faut mettre la radio, la télé et la presse dans le coup. Pensez-vous que le maire sera d'accord pour offrir une récompense? Si elle était assez importante, ça pourrait faire sortir le loup du bois.

Terrell médita sur cette suggestion.

— Les Indiens se tiennent les coudes. Jusqu'à présent, ce type ignore que nous sommes branchés sur lui. (Il s'interrompit, le temps de rallumer sa pipe.) Une fois qu'il saura que nous l'avons dans le collimateur, il se planquera. A mon sens, pour l'heure, il se sent suffisamment en sécurité pour se balader à découvert. Mais à partir du moment où il se camouflera, il faudra se lever de bonne heure pour l'épingler.

— Pas si la récompense est substantielle, rétorqua Beigler qui croyait au pouvoir de l'argent.

— Ces derniers jours, nos hommes n'ont pas arrêté de faire des opérations de contrôle au sein de la colonie indienne. A quoi ça a abouti?

— A une montagne de rapports. Il y a assez de papeasses pour couler un cuirassé!

— Et qu'avez-vous fait de cette papeasse?

— J'ai tout transmis à Jack Hatchee.

Terrell dévisagea Beigler en plissant les yeux derrière la fumée qui s'échappait de sa bouffarde.

— C'est une idée astucieuse, Joe.

— Ça m'arrive de temps en temps, dit Beigler avec un rien de suffisance. Si Jack s'avère incapable de tirer quelque chose de ces rapports, personne d'autre n'y arrivera.

Jack Hatchee, le seul Indien séminole de la police municipale, travaillait aux archives. Malgré son âge avancé, il était célèbre pour sa mémoire.

— Vous devriez voir s'il a mis le doigt sur quelque chose.

Beigler secoua la tête.

— Il nous le dira. Il a une tonne de papiers à éplucher et ce n'est pas le genre de gars qu'on peut houspiller. Mieux vaut lui foutre la paix. Je l'ai prévenu que c'est urgent.

Terrell suçota sa pipe. Après un bon moment de réflexion, il feuilleta les procès-verbaux qui s'entassaient sur son bureau et finit par trouver deux feuillets dont il prit connaissance tandis que Beigle rallumait une cigarette.

— Attendons de voir si Jack découvre quelque chose, laissa-t-il enfin tomber. Je suis convaincu que si nous annonçons à son de trompe que nous en avons à Toholo, il y aura un écran de fumée et nous ne réussirons pas à le loger. (Avec le tuyau de sa pipe, il tapota la feuille qu'il tenait.) Mais il y a les deux autres : M. et Mme Jack Allen. Nous savons que Poke avait un complice. Selon cette Mme Harris, un homme et une femme sont descendus avec lui au motel. On peut parier, sans grand risque de se tromper, que le couple Allen est en cheville avec lui. Nous avons le signalement de l'homme et de la femme, celui de leur voiture également. Alors, on va se braquer sur eux, Joe. Quand nous les aurons repérés, ils nous conduiront à Poke. Mettez les gars là-dessus. (Il tendit les deux rapports à Beigler.) Ils doivent se terrer quelque part. Qu'on vérifie tous les garnis, toutes les pensions de famille et qu'on recherche la Buick. Quand on les aura découverts, on trouvera Toholo.

L'interphone grésilla et Terrell appuya sur un bouton.

— C'est vous, patron?

C'était le sergent Tanner.

— Qu'y a-t-il, Charlie?

— J'ai une dame avec moi. Elle veut vous parler. Mme Matilda Dobey. Je lui ai expliqué que vous étiez occupé mais elle m'a répondu qu'elle l'était aussi; il s'agit de quelque chose d'important.

— Lui avez-vous demandé ce que c'était?

— Oui... elle dit que ça ne me regarde pas, fit Tanner d'un ton aigre.

Terrell hésita, puis haussa les épaules.

— Bon... Faites-la monter. (Il se tourna vers Beigler :) Mme Matilda Dobey... ce nom vous dit quelque chose, Joe?

— Même si c'était le cas, jamais je ne l'avouerais. (Beigler se leva.) Je vais mettre tout le monde au boulot là-dessus.

Et il sortit pour battre le rappel. Quelques minutes plus tard, le sergent Tanner frappa à la porte de Terrell, qu'il ouvrit.

— Mme Dobey est là, chef, annonça-t-il en glissant la tête par l'entrebâillement.

Terrell repoussa la pile de documents qui encombraient son bureau et soupira avec résignation :

— Faites la entrer, Charlie.

Mme Matilda Dobey était une petite femme menue, bien partie pour devenir octogénaire. Vêtue de noir d'une mise simple mais propre, elle avait des cheveux de neige et dans ses yeux bleus brillait un regard très vif.

— C'est vous le chef de la police? demanda-t-elle en s'immobilisant devant Terrell qui se mit debout



et lui adressa son sourire le plus chaleureux et le plus aimable.

— Effectivement, madame Dobey. (Il contourna son bureau pour avancer une chaise à sa visiteuse.) Asseyez-vous donc, je vous en prie.

Mme Dobey lui adressa un regard approbatif.

— Merci. Je ne suis plus aussi alerte qu'autrefois mais je ne me considère pas encore comme une vieille.

— Prendriez-vous une tasse de café, madame Dobey? demanda Terrell en se rasant.

— Non merci. J'ai affaire. J'ai fait un long détour, croyez-moi. Il faut que je rentre préparer le dîner de M. Dobey, sinon, il se fera du souci.

— Que puis-je faire pour vous? s'enquit Terrell en posant ses mains massives sur le tas de papier.

— J'arrive de l'aéroport. J'avais accompagné mon petite-fils qui prenait l'avion. J'ai voulu téléphoner à ma fille pour lui dire que Jerry... c'est le nom de mon petit-fils... était bien parti. (Elle ménagea une pause.) Je ne voudrais surtout pas que vous alliez vous imaginer que je cause pour le plaisir de causer. Mais je sais que quand on parle à des policiers, il faut être précis. C'est vrai, n'est-ce pas?

— Tout à fait.

La grande qualité de Terrell était la patience. C'était là une des raisons pour lesquelles il était le chef de la police.

— Ma fille travaille dans un bureau. Ma sœur, qui habite Miami, s'occupe de Jerry... mais tout ça est sans intérêt pour vous. J'ai accepté de mettre Jerry dans l'avion parce que ma fille ne pouvait pas s'absenter de son travail. C'est le rôle des grands-mères, n'est-il pas vrai?

Terrell acquiesça tout en suçotant sa pipe.

— Vous avez sûrement raison, madame Dobey.

— Ma fille, elle trouve que cela va de soi. Mais les jeunes sont comme ça. Je ne m'en offusque pas. Ne croyez pas que je me plaigne.

Terrell secoua sa pipe dans le cendrier.

— Vous avez donc téléphoné à votre fille? reprit-il en entreprenant de la bourrer de nouveau.

— Oui. Je suis entrée dans une cabine à l'aéroport et figurez-vous que j'ai laissé tomber mon sac. (Son regard interrogateur se vrilla sur Terrell.) On peut dire que c'est la vicillesse mais ce sont des choses qui peuvent arriver à tout le monde.

— Bien sûr. Je suis moi-même très maladroit.

Le regard de Mme Dobey se fit soupçonneux.

— Ne vous croyez pas obligé d'être poli.

— Comme ça, vous avez laissé tomber votre sac?

Elle eut un aimable sourire compréhensif.

— Mon problème, monsieur le chef de la police, c'est que je parle trop. Excusez-moi. (Elle s'installa plus confortablement sur son siège avant de poursuivre :) Quand je me suis baissée pour le ramasser, j'ai vu une enveloppe collée sous l'appareil avec du ruban adhésif. (Elle ouvrit son sac — qui était vaste et élimé — et en sortit une enveloppe.) J'ai trouvé que c'était vraiment un drôle d'endroit pour mettre une enveloppe. (Elle regarda le policier dans le blanc des yeux.) J'ai probablement eu tort mais je l'ai ouverte. D'ailleurs, si je ne l'avais pas ouverte, comment aurais-je pu savoir ce qu'il y avait dedans? Peut être aurais-je dû la remettre au premier agent de police venu sans l'ouvrir? Vous croyez que c'est ce que j'aurais dû faire?

— Que contient cette enveloppe? répondit Terrell, éludant la question.

— De l'argent. Beaucoup d'argent. (De nouveau, elle

le dévisagea.) Dès que j'ai vu tout cet argent, j'ai compris que je n'aurais pas dû l'ouvrir, et qu'il fallait que je vienne vous voir, vous, au lieu de m'adresser à un agent quelconque. Une somme pareille, c'est tentant et les agents de police ne sont pas milliardaires.

Terrell s'éclaircit la gorge.

— Pouvez-vous me la remettre, madame Dobey? Je vous donnerai un récépissé.

— Je n'en ai pas besoin, répliqua-t-elle en lui tendant l'enveloppe. Tout ce que je veux, c'est rentrer à la maison pour préparer le dîner de M. Dobey.

## VII

Poke Toholo laissa tomber le reste de son orange sur le parquet. D'un coup de talon, il l'envoya rouler sous le lit, s'essuya les doigts sur son pantalon et tendit la main.

— Combien tu as ramassé? demanda-t-il.

Chuck avança comme s'il entraît dans une pièce remplie d'ordures, et craignait que le plancher ne s'effondre sous leur poids. La vue de l'Indien assis sur le lit lui paralysait le cerveau. Dix secondes plus tôt, il se voyait déjà au volant de la Buick, Meg à côté de lui... et avec deux mille dollars en poche. Ce brutal revirement du destin engourdissait ses réflexes. C'était comme si ses cellules grises avaient été sectionnées d'un seul coup.

— Combien tu as ramassé? répéta Poke.

Chuck se ressaisit et son cerveau se remit à fonctionner partiellement.

Il s'interrogea : Est-ce que ce cinglé se douterait de quelque chose? Il scruta Poke — masque brun inexpressif, yeux noirs et scintillants, — mais rien ne permettait de penser que l'Indien suspectait une trahison.

— Il y en a un qui n'a pas casqué, laissa tomber Chuck d'une voix enrouée.

Il se rendit compte que Meg était derrière lui et avança d'un pas pour la laisser entrer.

Sans un regard pour Poke, elle s'approcha de la fenêtre, s'assit sur l'unique chaise à dossier droit, fit bouffer ses cheveux et laissa retomber sa main d'un geste si indifférent que Chuck eut envie de la gifler. Elle se pencha en avant, les coudes appuyés sur le rebord de la fenêtre et s'abîma dans la contemplation du quai.

Poke dévisagea son complice :

— Tu te figures que je vais avaler ça?

Chuck passa sa langue sur ses lèvres sèches.

— Tu n'as qu'à lui demander... C'est elle qui est allée ramasser les enveloppes.

— C'est à toi que je cause.

Lentement, Chuck sortit de sa poche de chemise les quatre enveloppes mouillées de transpiration qu'il lança sur le lit.

— Il y en a un qui n'a pas banqué. Celui de l'aéroport. J'ai dit à Meg d'y retourner. Elle a vérifié toutes les cabines.

— L'aéroport? (Il parut se détendre.) Hansen... Oui... Maintenant, je te crois. Hansen a refusé de payer, c'est normal. Mais il paiera quand même.

Chuck ne comprenait pas le sens de ces propos. Il s'accota au mur et s'efforça de recouvrer son calme tout en observant Poke qui ouvrait les enveloppes pour compter l'argent. D'une chiquenaude, l'Indien envoya six billets de cent dollars dans sa direction.

— Demain, il y en aura cinq autres. (Poke sortit de sa poche un bout de papier qu'il laissa tomber sur le lit.) Y a qu'à se baisser. C'est du nougat, pas vrai?

— Ouais, murmura Chuck tandis que Toholo

fourrait le reste de l'argent dans sa poche. Ouais, c'est du nougat.

Poke se leva et se dirigea vers la porte en passant devant Chuck.

— Peut-être qu'ils paieront pas tous mais la plupart d'entre eux cracheront. (Ses yeux noirs se vrillèrent sur ceux de Chuck.) Ils ont les foies. Et quand les gens ont les foies, ils font ce qu'on leur dit de faire.

Sur ces mots, il sortit.

Il y eut un long silence que Meg brisa en demandant sans se retourner :

— Tu veux que je fasse les sacs?

— T'as pas entendu ce qu'il a dit, pauvre conne? gronda Chuck. On remet ça demain.

— Vraiment?

Le ton que Meg avait employé força Chuck à lui décocher un regard inquisiteur. Il regardait toujours par la fenêtre et ses cheveux lui masquaient la figure. Mais le timbre de sa voix le mettait mal à l'aise. Subitement, il prit conscience que, pour sa part, il n'aurait pas assez de cran pour faire les cabines et ramasser l'argent. Non, jamais il n'aurait le courage de s'y résoudre. Il était salement coincé. La seule idée que les cagnes pourraient lui sauter sur le poil au moment où il sortirait une enveloppe de sa cachette le faisait transpirer. Il prit le papier que lui avait laissé Poke et le parcourut :

Aéroport, cabine B  
Gare routière, cabine 4  
Gare centrale, cabine 1  
Excelsior, cabine 2  
Adlon, cabine 6

Supposons que sur les cinq trois seulement consentent à casquer, songea t-il. Quinze cents dollars plus les six cents que Poke lui avait donnés! Mais, cette fois, il ne retournerait plus dans cette turne. Dès qu'ils auraient empaqueté la dernière enveloppe, ils déguerpiraient. Revenir à l'hôtel pour prendre leurs affaires, ç'avait été de la folie.

— Ecoute voir, dit-il. Demain, on pique l'argent et on se fait la paire. Ce coup-là, pas question de repasser à la taule. Là, on a fait une bourde. Mais demain, dès qu'on aura l'oscille, on les agite. Quand il s'en apercevra, on sera à des kilomètres de Paradise.

Meg lui fit face.

— Tu es un pauvre type, Chuck, fit-elle d'une voix douce. Je te prenais pour quelqu'un. Oui, quand je t'ai rencontré, j'ai cru que tu étais quelqu'un. Je suis sans doute idiot. Maintenant, je n'ai plus rien. J'ai moins que rien.

— On va se partager deux mille dollars, patate! C'est moins que rien, ça? Demain, on sera libres. Tu marches, hein?

Elle se tourna de nouveau vers la fenêtre. Les pêcheurs d'éponges rentraient au port. Trois hommes étaient en train de s'escrimer sur une tortue de cent livres. Les Indiens hurlant agitaient des oranges sous le nez des acheteurs indifférents.

Chuck s'approcha de Meg, la prit à bras le corps pour la faire pivoter. Il avait les mains moites.

— Tu marches, hein? répéta-t-il, en la secouant.

— Bien sûr. (Devant le regard vide de la fille, Chuck relâcha son étreinte.) Si tu savais comme je peux m'en foutre. Toi, le micheton doré sur tranches, là là!

Pendant cette conversation, Poke était descendu et s'était arrêté devant le bureau de l'Indien obèse et

souriant. Le propriétaire de l'hôtel se nommait Ocida. Derrière son visage joufflu et bon enfant se dissimulait le cerveau d'un malfrat. Cet établissement lui servait de couverture pour camoufler ses multiples activités. C'était un individu d'un entregent considérable. Il avait un compte dans une banque en Suisse. A la tête d'un réseau de trafiquants de L.S.D., il contrôlait plus de vingt-six prostituées indiennes qui lui versaient le quart de leurs gains, et touchait deux pour cent sur toutes les transactions de fruits du marché en application d'un contrat passé avec un représentant du syndicat de la Mafia. Il percevait un pour cent sur les bénéfices des fabricants de soupe à la tortue parce qu'un grand nombre d'Indiens travaillaient dans les conserveries et qu'il contrôlait la majeure partie de la main-d'œuvre indienne. Il touchait trois pour cent des droits de parking sur le quai car, s'il ne recevait pas sa part, les voitures basculaient dans les eaux du port. Ocida, présent et invisible derrière toutes les combines du quartier, était suffisamment malin pour demeurer dans l'ombre.

Etre assis à son bureau dans ce garni minable à se curer les dents et à faire des additions dans sa tête, le sourire aux lèvres, suffisait à son bonheur. D'autres travaillaient pour lui. L'argent affluait dans ses poches. Pourquoi se serait-il cassé la tête? Ses capitaux filaient à Berne. Pour lui, l'argent était comme une toile de Picasso pour un amateur d'art. On le possède, on l'entasse, on l'admire pour sa plus grande joie.

Ocida aimait bien Poke Toholo. Il savait que c'était un homme dangereux mais quand, pour vivre, on exploite ce monde de cloportes imbéciles, il faut être un homme dangereux.

Il savait que Poke Toholo et l'Exécuteur ne faisaient



qu'un parce qu'il connaissait parfaitement le monde interlope de Paradise City. Il jugeait que l'idée de s'en prendre aux riches blancs était ingénieuse et il appréciait l'ingéniosité sous toutes ses formes. Il n'ignorait pas que Poke était un peu détraqué. Et alors? Il y a des tas de gens détraqués qui ont fait des choses marquantes. Détraqué ou pas, un garçon qui avait imaginé de terroriser les riches blancs pour faire de l'argent était digne de l'approbation d'Ocida.

Aussi, quand Poke s'arrêta devant lui, il lui dédia son sourire le plus radieux.

— Je veux un feu, murmura Poke.

Ocida se pencha en avant, prit un cure-dent de plume dans une petite boîte, et le glissa entre deux molaires aurifiées tout en dévisageant son interlocuteur.

— Quel genre?

— Un bon. Un 38 automatique. Précis.

Ocida essuya le cure-dent sur sa manche et le rangea dans la boîte.

— Les pistolets valent cher, Poke. Tu as de l'argent?

— Je t'en offre cent dollars.

Ocida avait de l'admiration pour les hommes qui n'avaient pas peur de lui.

Poke faisait partie de ceux-là — et ils n'étaient guère nombreux.

— Attends.

Il se leva et disparut dans son arrière-salle. Une dizaine de minutes plus tard, il revint avec un paquet enveloppé de papier d'emballage et attaché à l'aide d'une ficelle. Il le posa sur le bureau. Voyant Poke plonger la main dans sa poche arrière, il secoua la tête.

— Ça ne me coûte pas un sou. Alors, pourquoi te ferais-je payer?

Mais Toholo posa un billet de cent dollars sur le bureau et prit le colis.

— Ce que je veux, je le paye, dit-il d'une voix brève avant de sortir dans la rue écrasée de soleil.

Le sourire habituel d'Ocida s'effaça. Le gros Indien regarda longuement le billet avant de le glisser dans sa poche de chemise. A ses yeux, on ne devait jamais donner de l'argent sans nécessité. Telle était sa philosophie pratique.

Il frotta sa joue potelée. Ce garçon était peut-être plus malade qu'il ne le pensait.

— Eh bien, maintenant, on tient le mobile, dit Beigler en rendant la lettre d'extorsion à Terrell.

— Ça va sûrement plus loin que l'affront d'avoir été traité de moricaud par une vieille rombière. Combien d'autres membres du Club des 50 ont-ils reçu la même demande? Vous me suivez? Ces gens-là, effrayés par ce qui est déjà arrivé, ont pu être rançonnés et payer pour sauver leur peau sans nous avertir.

Beigler alluma une nouvelle cigarette.

— On ne peut guère le leur reprocher. S'il s'agit d'un racket de ce genre, c'est très fort. Trois de descendus pour amener les autres à de bons sentiments. Et nous n'avons pas fait grand-chose pour ranimer le courage défaillant de ces chers vieillards, n'est-ce pas?

Terrell approuva.

— Je vais passer voir Hansen. Il va falloir le protéger — et le protéger vraiment. Il a payé mais Poke n'a pas touché l'argent. S'il croit que l'autre a refusé de cracher, il risque de se venger. Vous ferez

surveiller le Club par deux hommes, un devant et un derrière. Avec mission de contrôler tous les Indiens qui entrent ou qui sortent.

Alors que Terrell descendait dans la cour où sa voiture était garée, Beigler regagna la salle de service. Il n'y avait personne dans le bureau. Tous les inspecteurs étaient à la recherche d'un soi-disant M. Jack Allen et de sa femme. Comme il était urgent d'assurer la protection d'Hansen, Beigler appela à contrecœur le capitaine Hemmings, le chef de la police de Miami, pour lui demander un supplément de renfort.

— Je vous ai déjà envoyé quinze bonshommes, rétorqua Hemmings. Est-ce que vous vous imaginez qu'il n'y a pas de crimes chez nous?

— Je vous serais reconnaissant si vous pouviez m'en prêter deux de plus. Ils repartiront dès que je serai en mesure de libérer deux des miens.

— Vous voulez mon avis, Joe? Si c'était moi qui étais chargé de cette affaire, votre Peau-Rouge serait au trou à l'heure qu'il est. Frank se débrouille comme un manche. Seulement, c'est sa circonscription... Alors, je n'ai qu'à me taire.

Beigler se maîtrisa au prix d'un louable effort.

— Le capitaine Terrell sait ce qu'il fait, répondit-il.

En entendant sa voix étranglée, Hemmings comprit qu'il était en train de déblatérer sur le patron de son interlocuteur.

— Bien sûr, bien sûr, s'empressa-t-il de dire. C'est entendu, je vous expédie deux types. Et si par hasard nous avons une épidémie d'assassinats chez nous, je compte sur votre aide, hein? (Il laissa échapper un petit rire sec.) Au cas où nous aurions besoin de faire appel à vous mais ça ne se produira pas.

— Je le souhaite.

Beigler aurait donné gros pour pouvoir glisser le long des fils du téléphone jusqu'à Miami, flanquer un bon coup de pied dans les fesses dodues d'Hemmings et réintégrer par le même chemin le havre de son bureau. Mais les miracles ne se produisent pas comme cela.

— Dans une heure, votre type sera couvert, lui promet Hemmings.

Mais les renforts arrivèrent trop tard. Alors que Terrell était coincé dans les embouteillages et qu'Hemmings donnait leurs consignes aux deux inspecteurs qu'il dépêchait à Paradise City, Poke Toholo frappa.

L'exécution d'Elliot Hansen ne présenta aucune difficulté. Elle comportait des risques, naturellement, mais Poke était prêt à les accepter.

Il était quatorze heures trente. A cette heure, le déjeuner était terminé. Le personnel indien du Club prenait à son tour son repas dans la vaste cuisine du sous-sol. A cette heure, les deux tiers des membres étaient retournés à leurs affaires et le reste somnolait dans le salon.

Poke savait tout cela. Il savait aussi que, à cette heure, Elliot Hansen se retirait dans son bureau et s'octroyait une sieste de quarante minutes. Ayant les nerfs délicats, le secrétaire avait fait insonoriser la pièce à ses frais. Cela aussi, Poke le savait.

Au moment où il arriva devant l'entrée du personnel, deux inspecteurs prenaient sans enthousiasme la route de Paradise et, à quelque quinze cents mètres de l'établissement, un feu rouge arrêta le capitaine Terrell.

Poke suivit silencieusement le couloir à peine éclairé. Le bruit des conversations des serveurs attablés dans la cuisine parvenait à ses oreilles. Il décrocha l'une des

vestes blanches pendues au portemanteau et l'endossa. Elle était un peu trop grande mais cela n'avait pas d'importance. Personne ne le remarqua lorsqu'il passa devant la porte béante de l'office. Il traversa la salle à manger obscure, s'engagea dans le corridor. Il ralentit en approchant du bar. Son père était là en train de nettoyer les verres avec la patience et la servilité qui mettaient Poke hors de lui. Le jeune Indien s'arrêta et se dissimula, le temps de regarder longuement son vieux, mourant d'envie de se précipiter dans la pièce et de le serrer dans ses bras. Mais c'était là un luxe qu'il ne pouvait se permettre et il continua son chemin.

Deux membres du Club — luisants, repus, le cigare à la main — le croisèrent. Ils ne le virent pas. Qui prête attention à un macaque en veste blanche? Poke passait aussi inaperçu qu'une mouche sur un mur.

Il arriva devant le bureau d'Hansen. Sans même se retourner pour s'assurer que personne ne l'observait, il manœuvra doucement la poignée et entra. Le battant se referma avec un léger chuintement dû à l'air refoulé par le ferme-porte automatique.

Elliot Hansen était à sa table de travail. D'habitude, il dormait à cette heure-là mais il avait trop peur pour s'abandonner au sommeil. L'univers qu'il s'était construit était en train de craquer et Hansen avait le sentiment qu'il ne tarderait pas à s'effondrer sur lui.

Levant les yeux, il vit un Indien revêtu d'une veste blanche et eut un geste d'irritation.

— Je ne vous ai pas sonné! Allez-vous en! Qu'est-ce qui vous prend d'entrer...

Soudain, il reconnut Poke et, poussant un soupir étranglé, il se recroquevilla au fond de son siège.

Poke pointa son pistolet. Un léger sourire éclaira son visage bistre quand il appuya sur la détente.

A la vue de la fleur rouge qui s'épanouit sur l'épaule d'Hansen, il comprit que l'arme déviait à droite. La seconde balle pénétra droit dans la bouche du secrétaire, fracassant son éblouissant dentier et la troisième fit gicler des bouts de cervelle sur le buvard.

Tel fut le spectacle qui accueillit le capitaine Terrell quand, dix minutes plus tard, il trouva le cadavre.

La sueur perlait au front du sergent Beigler et la rage brillait dans ses yeux quand il entra dans le bureau de Terrell. Son chef lui avait confié la tâche ingrate de se débrouiller avec la presse en lui recommandant de ne donner aucune information. La réaction des journalistes avait sérieusement fait monter la tension du sergent.

— Vous savez comment ces salauds nous appellent? s'exclama-t-il en serrant et desserrant ses énormes poings. Des flics d'opérette! Ils disent...

— Allons, Joe, ne vous cassez pas la tête pour si peu!

Terrell venait d'avoir Hedley au téléphone : le maire était au bord de la crise de nerfs. Mais quand le capitaine Terrell avait la conviction de jouer correctement ses cartes, l'hystérie et les injures le laissaient de marbre.

— Asseyez-vous. Et prenez un peu de café.

Beigler obéit et remplit une timbale en carton. On venait d'apporter le café.

— Demain, la presse va nous tirer dessus à boulets rouges, patron, fit-il en s'efforçant de recouvrer son calme. Et le journal télévisé de ce soir, tiens, ça va être gentil!

— Vous avez dit à ces messieurs que nous n'avons pas l'ombre d'une piste?

Ce souvenir arracha une grimace à Beigler.

— Je le leur ai dit.

Terrell entreprit de bourrer sa pipe.

— Parfait. Combien d'hommes avez-vous sélectionnés?

— Six. Ils attendent dehors.

— Faites-les entrer.

Sous la conduite de Lepski, cinq flics parmi les meilleurs inspecteurs que Terrell avait sous ses ordres firent leur entrée. Derrière lui avançaient Max Jacoby, Dave Farrell, Jack Wallace, Andy Shields et Alec Horn.

— Trouvez-vous des chaises, fit Terrell.

Il y eut un petit ballet et, finalement, les six policiers s'assirent.

— Vous êtes au courant de la situation, commença le capitaine. Vous avez tous lu les rapports. Notre suspect numéro un est Poke Toholo. Le soi-disant ménage Jack Allen travaille avec lui et il pourrait nous conduire jusqu'à lui. Vous avez leur signalement. Ils ne devraient pas être difficile à loger puisqu'ils ne savent pas que nous les recherchons. C'est d'ailleurs à cause de ça que la presse nous inflige cette volée de bois vert. Nous avons prétendu que nous ne possédons aucun indice et tant que les journalistes nous traiteront de flics d'opérette, notre trio ne s'inquiétera pas. Et c'est ce que je veux. (Il s'interrompit pour allumer sa pipe, puis reprit :) Je suis certain que les membres du Club des 50 ont, pour la plupart, été rançonnés et je suis tout aussi certain que tout le monde a payé. Mais jamais un seul ne l'avouera. Ce sont des lavettes et l'assassinat d'Hansen leur a flanqué une trouille du feu de Dieu. Hansen avait bel et bien payé mais quelqu'un a trouvé l'argent avant Poke. Alors, Poke l'a tué. L'enveloppe pleine d'argent collée

sous un poste de téléphone public, c'est une idée astucieuse. Comme les cabines sont généralement prises d'assaut par les usagers, il serait presque impossible de repérer quelqu'un en train de récupérer l'enveloppe si on n'avait pas le signalement des trois suspects, chose qu'ils ignorent. Il faut que ça continue comme ça. Nous savons qu'ils ont utilisé une des cabines téléphoniques de l'aéroport et, comme ils ignorent que nous sommes sur leurs traces, il est possible qu'ils refassent le coup au même endroit. Max, Dave et Jack, vous allez vous rendre illico à l'aéroport. Vérifiez toutes les cabines. Si vous vous apercevez qu'il y a une enveloppe, n'y touchez pas et appelez-moi. Cela va demander un certain temps. Il faut que vous ayez l'air d'être de paisibles citoyens désireux de passer un coup de fil. Rappelez-vous surtout que vous serez peut-être observés et qu'un faux mouvement risque de faire foirer toute l'opération. Inutile que je vous fasse un dessin, n'est-ce pas?

Les trois hommes acquiescèrent.

— Si, là-bas, vous repérez un des trois suspects, collez-lui aux fesses. Vous resterez en contact radio avec Lepski. Nous voulons les cravater tous. Si vous les voyez tous les trois ensemble, alpaguez-les. Mais faites attention : ils sont dangereux. A mon sens, un seul s'occupe de la collecte... probablement la fille. S'il n'y en a qu'un, elle ou l'un des gars, vous lui filez le train et vous restez en permanence en liaison avec Lepski. Pas de questions?

Les trois hommes secouèrent la tête.

— Parfait. Allez-y.

Ce fut Jack Wallace qui découvrit l'enveloppe dans la cabine B, à l'aéroport. Il éprouva un petit frisson d'excitation quand, appuyé au bloc téléphonique, son



dos massif dissimulant ses gestes aux yeux d'éventuels curieux, il glissa la main gauche sous l'appareil tout en composant, de la droite, un numéro sur le cadran. Il avait l'intention de dire un petit mot à sa femme mais, au contact de l'enveloppe, il coupa et fit un autre numéro. Celui de Terrell, cette fois.

— Je l'ai trouvée, chef, annonça-t il. Cabine B.

Terrell exhala un long soupir : le pari qu'il avait fait se révélait payant.

— Bravo, Jack. Maintenant, quittez l'aéroport et prévenez Lepski.

Wallace raccrocha et sortit de la cabine non sans jeter un coup d'œil à la vieille dame qui attendait avec impatience que la place fût libre.

Lepski était au volant, sa radio branchée. La voix de Terrell s'éleva :

— Jack a trouvé l'enveloppe dans la cabine B. Vous le relayez, Tom. A vous de jouer. Et bonne chance.

Lepski glissa la main à l'intérieur de sa veste et caressa la crosse de son 38 Spécial.

— Entendu, chef. Je vous fais signe, dès qu'il y a du nouveau.

Il coupa. Wallace ne tarda pas à apparaître.

— Alerte les autres, Jack, lui ordonna Lepski. Je vais jeter un œil à l'intérieur.

Il mit pied à terre et traversa l'immense parking en direction de la salle d'attente. Il avançait d'une allure nonchalante au milieu de la foule des flâneurs. En passant devant la rangée des cabines, il eut un bref regard pour la vieille dame qui se trouvait dans la B, puis il monta l'escalier conduisant à la galerie d'où on dominait tout le hall. C'était là qu'étaient installés les bureaux techniques. De ce poste d'observation, on voyait parfaitement la cabine B.

— Je regrette, monsieur, mais vous ne pouvez pas rester là, lui dit une jeune fille. C'est réservé au personnel de l'aéroport.

Lepski se retourna. C'était une jolie petite minette brune, vêtue du chemisier jaune et de la minijupe noire, uniforme des hôtesse des Paradise City Airlines. Le regard du policier s'attarda longuement sur ses jambes mais quand elle poussa un petit rire embarrassé, il redevint un flic de la tête aux pieds.

— Qui est le patron ici? demanda-t-il à l'hôtesse en lui montrant son insigne.

Quelques minutes plus tard, il était installé dans un bureau; par la porte vitrée, il avait vue sur la cabine B. Il était invisible et sa radio était branchée.

Lepski était habitué à attendre. Attendre, c'est le travail de la police. Les quatre premières heures s'écoulèrent à une allure d'escargot. Toutes les soixante minutes, un de ses hommes entra dans la cabine pour s'assurer que l'enveloppe se trouvait toujours là. Au cours de ces quatre heures, cinquante-trois personnes usèrent du téléphone. Comme il n'avait rien de mieux à faire, Lepski les compta mais aucune d'elles ne correspondait au signalement des trois suspects qu'il guettait. A la fin de la cinquième heure, Jacoby le releva et Lepski fit un somme sur le lit de camp mis à sa disposition par le contrôleur de l'aéroport.

Il rêva de l'hôtesse. Les exercices auxquels elle se livrait l'étonnèrent — et il en fallait beaucoup pour épater Lepski. Il fut tout triste de se réveiller.

La première chose qu'entreprit Chuck après avoir bu son café fut de confier la Buick à une station-service,

pour vérification; il fit faire le plein, contrôler la pression des pneus et le niveau de la batterie ainsi que du radiateur. Le mécanicien lui dit qu'il serait bon de changer deux bougies : elles furent remplacées. Lorsqu'il aurait ramassé l'argent, Chuck aurait une longue route à faire et il ne fallait rien laisser au hasard. C'était le dernier acte. Pour lui, deux mille dollars et une voiture représentaient une nouvelle existence. Il était intellectuellement trop myope pour se demander ce qu'il adviendrait une fois son viatique épuisé. Il vivait dans le présent. L'argent, on en trouve toujours parce qu'il existe toujours une combine payante. Il suffit de la chercher. A quoi bon se soucier du lendemain?

La Buick étant en parfait ordre de marche, il alla la ranger sur le quai. Il consulta sa montre. Dix heures quarante-trois. Encore une demi-heure et l'opération débiterait. Debout sous le soleil, il étudia la note de Poke. En définitive, il réserverait l'aéroport pour la fin. De là, il pourrait directement rejoindre la nationale 25 et ensuite, en avant direction Los Angeles! Par conséquent, la première étape serait l'hôtel Adlon.

Avant de sortir, il avait donné rendez vous sur le port à Meg, qui était encore au lit. Il alluma une cigarette et alla s'asseoir sur une bitte d'amarrage. Ce secteur du port était désert. Les pêcheurs d'éponges étaient en mer. On apercevait de l'autre côté du bassin les yachts, les vedettes et les voiliers des rupins. D'une chiquenaude, il envoya sa cendre dans l'eau saturée de mazout puis, tout en frottant son nez camus du dos de la main, il s'efforça de se détendre.

Chuck ne lisait jamais un journal, n'écoutait jamais la radio. Vivant dans son petit univers clos et limité,

il ne savait rien du meurtre d'Hansen ni des clameurs que cet assassinat avait suscitées de la part de la presse.

Du nougat, avait dit Poke.

Chuck eut un sourire forcé. Pas tout à fait mais presque. C'était un nougat sur lequel on risquait de se casser les dents. Il se demanda comment l'Indien réagirait quand il constaterait qu'il s'était fait proprement pigeonner.

Un peu après onze heures, Chuck rejoignit la voiture d'un pas nonchalant. A présent, il y avait beaucoup de monde sur les quais : Indiens, pêcheurs, touristes bardés de caméras, marins appartenant aux équipages des bateaux de luxe. Dans les bars, on prenait le premier verre de la journée. Un groupe de touristes agglutinés au bord du môle assistaient au déchargement d'un bateau plein de homards.

Meg émergea de la cohue et prit place dans la Buick. Elle portait son sweater blanc maculé de taches et son pantalon élimé; ses longs cheveux raides tressautèrent sur ses épaules quand elle s'assit.

Chuck se glissa au volant, mit le contact et démarra.  
— Au poil, même, dit-il.

Il tentait de parler avec assurance mais il n'était pas à son aise. Les deux prochaines heures pourraient bien être dangereuses. Poke était-il avec son marchand de fruits? Il balaya le quai bondé d'un regard inquiet.

Comme Meg ne disait rien, il lui décocha un coup d'œil aigu. Elle paraissait détendue. Ses mains ne tremblaient pas et cela mit Chuck en rage. Elle était beaucoup trop flegmatique et il comprit soudain qu'elle se moquait de tout. Et cette disposition d'esprit était périlleuse. Quand on s'en fout, on court des risques. Il se représenta un flic sautant sur Meg et, à cette pensée, il eut un hoquet de frayeur.

— Dès qu'on aura l'oseille, on fiche le camp. On ira à Los Angeles. C'est la ville où on rigole. Avec deux mille dollars, comment qu'on va s'en payer!

Toujours muette, elle regardait droit devant elle, la physionomie inexpressive; Chuck eut une terrible envie de lui retourner une torgnole. Mais ce n'était pas le moment.

Il songea à la nuit précédente. Il avait eu envie d'elle. Besoin d'elle. Sous son corps, elle gisait comme un cadavre. Aucune de ses caresses ne l'avait enflammée et quand, enfin, son désir avait été assouvi, il s'était écarté d'elle avec dégoût.

D'un seul coup, au moment où il passait en marche arrière pour déboîter, il décida qu'il en avait assez de Meg. Il la plaquerait exactement comme il allait lâcher l'Indien. Quand ils auraient récolté toutes les enveloppes et seraient sur la 27, il s'arrêterait et la ferait descendre. Avec deux mille dollars — ou moins s'ils ne ramassaient pas la totalité de la somme — il était sûr de trouver une fille qui se comporterait avec lui autrement que cette espèce de somnambule abrutie. *Moins que rien!!* N'avait-elle pas dit ça de lui? C'était réglé, il la laisserait choir. Mais seulement après qu'elle aurait récupéré les enveloppes.

— On va commencer par l'Adlon. Cabine 6. Tu m'écoutes?

— Oui, murmura Meg.

Quittant le quai encombré, Chuck engagea la Buick dans une rue latérale pour rejoindre le grand boulevard. L'agent O'Grady était de faction à l'angle des deux artères.

Tous les agents de la circulation avaient des consignes et un signalement. Des consignes strictes : *ne les interpelliez pas : signalez-les.*

A la vue de la Buick couverte de poussière, O'Grady fut brusquement aux aguets. Quand la voiture passa à sa hauteur, il jeta un coup d'œil à Chuck et à Meg qu'il reconnut instantanément grâce au signallement qu'il avait appris par cœur. Il eut toutes les peines du monde à résister à la tentation d'arrêter le véhicule et d'appréhender ses occupants. Il voyait déjà sa photo s'étaler dans tous les journaux... peut-être même serait-il interviewé à la télé. Mais l'idée de la colère que prendrait Beigler tempéra son ardeur. Quand la Buick se fut insérée dans le flot dense des voitures qui circulaient sur le boulevard, il actionna son émetteur-récepteur.

Beigler, qui attendait l'information, alerta la voiture de patrouille N° 4.

Les agents Hurn et Jason étaient en stationnement sur le boulevard. Ils se raidirent quand la voix de Beigler tomba du haut-parleur :

— X. 50. Buick 1963, bleu foncé, N° 55789. Se dirige vers vous. Je répète, X. 50. Prenez-la en chasse si vous pouvez mais n'insistez pas si vous pensez qu'on peut vous repérer. Un homme et une femme. Je répète : N'insistez pas s'il y a le moindre risque de vous faire repérer.

L'indicatif codé X. 50 disait clairement à Hurn qu'il s'agissait de l'opération Exécuteur. Il mit son moteur en marche. La radio continuait de transmettre et on entendait Beigler alerter les autres voitures.

— Les voilà qui arrivent, dit Jason.

Hurn commença à manœuvrer pour déboîter.

Quand la Buick les dépassa, les deux policiers eurent le temps de bien observer Chuck et Meg. Hurn se glissa entre une Rolls et une Cadillac. Le conducteur de la première klaxonna. Puis, se rendant compte que sa

protestation s'adressait à une voiture de police, il feignit d'avoir appuyé accidentellement sur l'avertisseur lorsque Jason le fusilla du regard.

La Buick réussit à passer le carrefour juste avant que le feu ne passe au rouge; Hurn poussa un juron quand il dut freiner.

— On est baisés. Pour se frayer un chemin dans ce sac de nœuds, il n'y a pas d'autre moyen que de faire marcher la sirène. Ça y est... Ils s'en vont. On les a perdus.

Il signala l'incident à Beigler.

Inconscient d'avoir été repéré, Chuck prit à droite à l'intersection suivante. Puis il ralentit à l'approche de l'hôtel Adlon.

— Vas-y, même. Je t'attends là.

Meg pénétra dans l'hôtel. L'enveloppe était dans la cabine 6: Elle ressortit, remonta dans la voiture et mit le butin dans la boîte à gants.

Le même scénario se répéta à l'Excelsior. Là encore, tout se passa sans encombre.

Chuck, qui éprouvait une ivresse grandissante, repartit en direction de la gare quand la seconde enveloppe eut rejoint la première.

— Merde! Pour du nougat, c'est du nougat! soliloquait-il. Déjà mille dollars! Encore trois arrêts, et c'est dans la poche!

La voiture de patrouille N° 6 signala que la Buick l'avait croisée, roulant dans la direction opposée. La circulation était trop dense pour qu'on puisse effectuer un demi-tour, et le gibier avait disparu.

Beigler se pencha sur le plan à grande échelle étalé sur son bureau. Ayant déterminé le point où la Buick avait été vue pour la dernière fois, il prévint les voitures 1 et 2 que l'auto des suspects se dirigeait vers

elles. Mais Chuck emprunta de petites rues pour gagner la gare; la 1 et la 2 en furent pour leurs frais.

Chuck, devant l'impossibilité de trouver une place de stationnement, fut obligé de tourner autour du bâtiment, ce qui ne lui plaisait guère! Si jamais un flic un peu trop curieux l'arrêtait pour lui demander ce qu'il attendait...

Ce ne fut qu'à son quatrième passage qu'il récupéra Meg.

Son visage était inondé de sueur quand il immobilisa la Buick.

— Putain! Tu y as mis le temps! grinça-t-il au moment où Meg s'installait à côté de lui. Tu l'as? ajouta-t-il en redémarrant.

— Oui.

Elle ouvrit la boîte à gants et posa la troisième enveloppe sur les deux autres.

— Ouf! (Chuck s'essuya le front d'un revers de main.) Une minute, j'ai... (Il laissa sa phrase en suspens et se força à sourire.) Quinze cents tickets! Maintenant, la gare routière.

Il rejoignit Seaview Boulevard en prenant une voie latérale. Un patrouilleur qui n'avait pas les yeux dans la poche aperçut la Buick que la circulation obligeait à rouler au pas et alerta Beigler qui prévint la voiture N° 2. Mais le véhicule était coincé dans un embouteillage. Le conducteur répondit qu'il ne pouvait rien faire à moins d'actionner sa sirène pour se dégager. Beigler ne discuta pas. Il jura. Ça le rendait fou que le Boulevard soit encombré d'oisifs soucieux de se pavaner dans leurs belles bagnoles, tout en contemplant les ébats des baigneurs sur la plage.

Meg mit pied à terre et entra dans la gare routière.

La cabine 4 était occupée par une jeune femme d'une



trentaine d'années qui représentait tout ce que Meg détestait et méprisait le plus : une alliance, coiffée par une coiffeuse de quartier, une robe à peine mettable, des bijoux en toc. Elle avait pondu un mouflet, bien entendu, et était probablement en train de parler de lui, sans préciser que c'était un petit monstre qui lui rendait la vie impossible. Vraisemblablement mariée à un minable pas très porté sur la chose, qui n'avait d'autres sujets de conversation que l'argent et le golf, et tremblait de peur à l'idée de perdre son boulot. Au comble de la rage, Meg l'observait alors qu'elle parlait en agitant la main. Bla-bla-bla. Son rire aigu filtrait à travers la vitre encrassée de la cabine. Bla-bla-bla.

Perdant patience, elle ouvrit, écarta la bonne femme, glissa la main sous le poste, trouva l'enveloppe, l'arracha et la mit dans son sac.

— Ça, par exemple! s'exclama la femme, les yeux écarquillés.

— Ecrase, laissa tomber Meg en s'éloignant.

— Pas de pépins? demanda Chuck quand elle lança l'enveloppe dans la boîte à gants.

Elle lui adressa un regard glacé :

— Tu crois que je serais là s'il y en avait eu?

Il émit un long sifflement.

Deux mille dollars!

— Qu'est-ce qui t'arrive? jeta-t-il à Meg quand il fut sur la route de l'aéroport. J'aimerais bien que tu me le dises, bon Dieu!

— J'aimerais le savoir. Oh! Comme je voudrais le savoir!

Enfin, songea t-il, il serait bientôt débarrassé d'elle. Décidément, cette fille était aussi branque que l'Indien! Mais quelle importance puisqu'il allait se

libérer de l'une et de l'autre? Prochain arrêt, l'aéroport. Et même si aucune enveloppe ne l'y attendait, il était à la tête de deux mille six cents dollars! Putain! Il n'allait pas s'embêter avec toute cette fraîche!

La grande horloge du hall de l'aérogare indiquait douze heures quinze quand ils arrivèrent. Chuck trouva une place au milieu de la multitude des voitures alignées au cordeau dans le vaste parking. Quand il tira d'un geste brusque sur le frein à main, l'odeur de sa propre sueur lui emplit les narines.

— On y va, même... Celui-ci, c'est le dernier! Allez! Hop... Grouille.

Meg descendit de voiture et se dirigea vers le bâtiment. Après s'être assurée qu'il n'y avait personne à proximité, Chuck prit les enveloppes dans la boîte à gants et les ouvrit à l'aide de son couteau. Les billets tombèrent en avalanche sur ses genoux.

Du nougat! Pas plus difficile que de cueillir des cerises! Une combine en or!

Après avoir compté l'argent, il glissa toutes les coupures dans une seule enveloppe, froissa les trois autres dont il fit une boulette qu'il lança sur le siège arrière. Puis l'enveloppe ventrue réintégra la boîte à gants.

Si le dernier coup marchait, il serait à la tête de trois mille cent dollars!

Putain de moine! Il frappa le volant du poing.

Arrive! Arrive, pauvre conne! Vite qu'on se tire d'ici.

Il se prit à songer à l'instant où il s'arrêterait au bord de la route, ouvrirait la portière et la balancerait dehors. Il l'imaginait debout sur le bas côté, les yeux fixés sur la voiture qui s'éloignait.

Crénom! Un peu jouissif, que ça serait!

Lepski était de garde depuis onze heures. Jusqu'ici, rien à signaler, lui avait annoncé Jacoby. L'enveloppe était toujours à sa place. Les autres inspecteurs qui avaient été relevés, étaient à présent de retour.

— On pourrait attendre comme ça des semaines, fit Lepski d'un ton amer en allumant une cigarette et en s'installant dans un fauteuil.

— Je vais chercher du café, ça te va?

Jacoby s'apprêta à sortir. Au même moment, la voix de Beigler se fit entendre à la radio et les deux hommes se raidirent.

L'homme et la femme... Le Blanc, pas l'Indien... avaient été repérés et il se pouvait qu'ils se dirigent vers l'aéroport. Les voitures de patrouille avaient provisoirement perdu leurs traces.

— Descends dans le hall, Max, ordonna Lepski après que Beigler eut coupé. Peut-être que ça va se déclencher.

Tandis que Jacoby s'éloignait, il alerta ses collègues. Mais ce ne fut qu'à douze heures quinze que la longue attente porta enfin ses fruits.

Jacoby fut le premier à remarquer Meg et Lepski la vit à son tour quand elle s'avança d'un pas décidé vers les cabines. Il l'étudia avec attention : grande, des cheveux blonds mal soignés, négligée, l'air morne, le teint terreux... Quand elle ouvrit la porte de la cabine B, sa religion était faite : il s'agissait bien de la femme recherchée. Il abaissa la clé de l'émetteur.

— On dirait qu'elle est au rendez-vous. Blonde, sweater blanc, pantalon bleu. Elle est entrée dans la cabine. Ne l'embarquez pas... Suivez-la de loin.

Lepski coupa et, abandonnant le bureau, descendit quatre à quatre l'escalier conduisant dans le hall. La fille s'éloignait en balançant son sac à main. Jacoby était déjà sur ses talons.

Lepski se rua sur la cabine à l'instant même où un corpulent individu s'apprêtait à y entrer.

— Police! cracha-t-il de sa voix de flic en repoussant l'homme d'un coup d'épaule.

Il glissa la main sous le poste. L'enveloppe n'était plus là. Il fit demi-tour, passa devant le gros tas de graisse qui l'observait en roulant des yeux comme des soucoupes et s'élança derrière Jacoby.

C'était la femme! Il enclencha son radio émetteur.

— C'est elle! Attention, elle sort!

Il s'immobilisa à hauteur des portes, en plein soleil, suivant des yeux la fille qui se dirigeait vers le parking. Il eut un geste d'approbation en voyant Jacoby obliquer pour regagner la voiture.

— Dave, elle traverse le parking. Va les attendre à l'issue nord. C'est une Buick N° 55789. Prends-les en chasse s'ils sortent de ton côté. Andy! Couvre la sortie sud.

Lepski coupa le contact et fonça vers la voiture de Jacoby. La radio était ouverte et l'inspecteur donnait ses instructions aux six voitures qui patrouillaient dans un rayon de quinze cents mètres autour de l'aéroport. Les conducteurs savaient ce qu'ils avaient à faire. Chacun des véhicules se dirigea vers l'une des sorties de la ville. C'était leur mission. Les trois voitures qui se trouvaient à l'aéroport suivraient la Buick si elle rentrait à Paradise.

La voix de Dave Farrell jaillit du haut-parleur :

— Sortie nord. Ils tournent le dos à la ville. On leur file le train, Tom et moi.

— En avant, ordonna Lepski.

Jacoby démarra.

David Jackson Jr. s'était couché ivre et à son réveil, il n'était pas dessoulé. Il devrait aller chercher sa mère

à l'aéroport dans la matinée. Elle arrivait de New York pour lui rendre visite. Sa mère, il l'aimait bien mais il aurait donné gros pour qu'elle choisisse un autre moment que le lendemain du bal du Spanish Hôtel. Néanmoins elle avait de l'importance pour lui. C'était sa bouée de sauvetage et il y avait des moments où il l'appréciait. Il savait qu'elle mettait de l'huile dans les rouages pour que ça ne grippe pas trop entre son père et lui. Sans les interventions énergiques et répétées de la mère, David Jackson Jr. aurait été déshérité depuis belle lurette et comme l'héritage paternel représentait quelque chose comme quinze millions de dollars, la perspective d'être rayé du testament chagrinait plus qu'un peu le susnommé David Jackson Jr., comme aurait dit le regretté Damon Runyon.

Aussi, une fois réveillé, sortit-il péniblement de son lit : être à l'aéroport pour accueillir la vieille était la moindre des choses, même si ça devait porter le coup de grâce à sa santé. Etant donné sa gueule de bois carabinée, il avait l'impression d'être passé dans un hachoir à viande. Pour apaiser sa migraine, dès qu'il fut installé dans sa Jag modèle E, il déboucha la bouteille de Teacher's qu'il gardait en permanence dans la voiture et s'octroya une généreuse rasade.

Il jeta un coup d'œil à son Oméga en or et constata qu'il n'avait qu'un quart d'heure pour se rendre à l'aéroport s'il voulait arriver avant l'avion. Comme ses dents de sagesse baignaient littéralement dans le scotch, il estima que c'était une véritable provocation et il descendit le boulevard en catastrophe, à la vitesse d'un pilote de Grand Prix et avec autant d'adresse qu'un gosse arriéré. Il évita à trois reprises la collision uniquement grâce au sang-froid de l'adversaire. Enfin, il sortit des encombrements, s'engagea sur la route de

l'aéroport et écrasa le champignon. La voiture fit un bond en avant. Nouveau coup d'œil à sa montre. Il était douze heures trente. Quand on roule à 175 à l'heure, il est imprudent de quitter la route des yeux et fatal de regarder sa montre.

Le capot démesuré de la Jag s'écrabouilla sur le flanc d'une Buick bleue couverte de poussière qui s'engageait sur la nationale, venant de l'aéroport. Le choc fut si brutal que la voiture américaine se mit en travers et une autre auto, incapable de s'arrêter, la télescopa, crevant son radiateur. La Jag quitta la chaussée, fit un tonneau, atterrit sur le toit et prit feu aussitôt. David Jackson Jr. était déjà mort quand les flammes commencèrent de transformer son corps en une masse de chair carbonisée.

Chuck avait bien vu la Jaguar foncer sur lui mais n'avait rien pu tenter. Il avait senti l'impact, puis les glaces avaient volé en éclats comme des shrapnels. Le caprice du hasard avait voulu que les portières, arrachées de leurs gonds, s'ouvrent. Second caprice : Chuck avait été projeté hors du véhicule et était retombé à quatre pattes sur la route.

Il resta dans cette position, à regarder avec épouvante la mare de sang qui s'élargissait autour de lui, sachant que c'était lui qui saignait. Et pourtant, malgré sa douleur, la terreur qu'il éprouvait, et conscient qu'il allait mourir d'hémorragie, la seule chose à laquelle il pensait était l'enveloppe dans la boîte à gants de la Buick. Bandant sa volonté, il parvint péniblement à se remettre sur pied. Il entendait vaguement le concert des avertisseurs, des cris. Sans s'en préoccuper, il s'avança en tanguant vers la carcasse de la Buick et fouilla dans la boîte à gants.

Un fleuve d'essence enflammée vomi par la Jaguar

dévala la route en pente, tel un serpent orange et rouge, et atteignit la Buick au moment où les doigts ensanglantés de Chuck se refermaient sur l'enveloppe.

Le réservoir crevé de la voiture explosa. Chuck fut précipité dans les airs, les vêtements en feu. Ce qui restait de lui s'écrasa sur les roues arrière de la Jaguar renversée.

## VIII

Au moment où la troisième voiture victime de la collision se transformait en brasier, où Lepski et Jacoby se frayaient un chemin à travers la foule qui contemplait le spectacle bouche bée, où une fumée noire englobait le cadavre de Chuck, une main brune se referma sur le poignet de Meg, pour l'arracher aux flammes.

Meg était en état de commotion.

Les éclats de verre l'avaient épargnée mais le télescope avait été d'une violence telle qu'elle avait l'impression que sa cervelle flottait à l'intérieur de son crâne. Elle eut conscience qu'on l'entraînait mais c'était tout juste si elle était capable de mettre un pied devant l'autre. Comme aveuglée, elle était secouée de tremblements. Des corps la frôlaient tandis que l'Indien la dégageait de la cohue. Des gens la regardaient, puis se détournaient pour reporter leur attention sur les voitures qui brûlaient.

Quand le réservoir du troisième véhicule sauta, la foule recula et Meg s'effondra sur les genoux. On la remit debout, des mains rudes et solides l'empoignèrent à bras-le-corps. Elle s'évanouit.

L'Indien qui s'était chargé d'elle se baissa, glissa un bras sous ses genoux, la jeta en travers de son épaule

et, tête baissée, reprit sa marche au milieu de la cohue. Les tourbillons de fumée noire que vomissaient les autos incendiées le camouflaient. Ceux qui, d'aventure, le remarquaient s'imaginaient qu'il portait secours à une fille en plein cirage. L'odeur de chair brûlée, la chaleur du brasier et l'épaisse fumée offraient un spectacle beaucoup plus passionnant que celui d'un Indien emportant une hippy crasseuse. Les badauds s'écartaient pour le laisser passer et quand le corps de Chuck commença à brûler, ils se précipitèrent en avant.

Dave Farrell, qui avait assisté au carambolage à la sortie nord de l'autoroute, alerta Beigler.

— Un grave accident vient de se produire. La route est complètement bloquée. Nous avons besoin d'aide. La Buick 55789 est en cause. Le service incendie de l'aéroport est passé à l'action. Il y a un gros bouchon. Je répète : nous avons besoin d'aide.

A ce moment, Lepski, Jacoby sur ses talons, jouant des coudes à travers la foule et la fumée, était arrivé devant la Buick transformée en torche. Les flammes cernaient le cadavre de Chuck qui gisait sur l'essieu arrière de la Jaguar renversée. La chaleur était si intense que les policiers ne pouvaient s'approcher.

Toutes sirènes hurlantes, le piquet d'incendie de l'aéroport arriva et les pompiers s'attaquèrent aussitôt aux voitures embrasées qu'ils inondèrent de mousse carbonique.

Une dizaine de minutes s'écoulèrent avant que Lepski puisse faire son rapport à Beigler. Quand il eut terminé, le sergent lui ordonna de retourner au commissariat central et de laisser ses collègues sur place pour aider à rétablir la circulation.

Dans la cabine surélevée de son 15 tonnes, l'Indien,



qui avait sorti Meg de la Buick accidentée, attendait patiemment, les mains sur son volant, que la police dégage la route. La fille était roulée en boule sur le plancher, invisible. Elle n'avait pas repris ses esprits et le chauffeur, qui s'appelait Manatee, lui jeta un coup d'œil soupçonneux.

C'était un garçon mince aux yeux bridés comme tous les Indiens, avec un toupet de cheveux noirs qui faisait penser à un balai de nylon. Agé de vingt-sept ans, marié et père de quatre enfants, il gagnait correctement sa vie en conduisant un camion d'Ocida; il transportait des cageots d'oranges du marché à l'aéroport. Manatee avait tiré trois ans de pénitencier pour vol avec coups et blessures. Sans Ocida qui savait quelles ficelles il convenait de tirer, il n'aurait jamais obtenu son permis de poids lourd et serait probablement mort de faim ainsi que sa famille. Très conscient de la dette qu'il avait contractée envers Ocida, il vouait une grande reconnaissance à son bienfaiteur. Il n'existait pas de secrets pour les Indiens du port: la plupart savaient que Poke Toholo avait mis sur pied une combine fructueuse et terrorisait les riches blancs du Club des 50, arnaque que la majorité d'entre eux auraient aimé faire s'ils avaient eu assez de cervelle, d'imagination et de cran. Comme Poke était en cheville avec Ocida et de plus, en bons termes avec Jupiter Lucie chez lequel Manatee se fournissait en oranges, celui-ci considérait Toholo comme un ami.

Il avait reconnu la Buick de Poke lorsque Chuck avait quitté l'aéroport. Ayant entendu dire que Toholo était associé avec deux blancs, il avait deviné que le conducteur et la fille assise à son côté étaient l'homme et la femme dont on parlait.

Au moment de l'accident, son camion était à

l'arrêt. Comme Manatee venait de décharger deux cents cageots d'oranges, il soufflait un peu, le temps de fumer une cigarette. Il fut épouvanté lorsque la voiture de Poke prit feu. Il vit la fille éjectée hors de la Buick. Instinctivement, il était alors passé à l'action.

Et maintenant, elle gisait à ses pieds, les traits tirés, livide, les yeux clos. Manatee commençait à se demander s'il avait été bien inspiré.

Il aurait peut-être mieux fait de ne pas se mêler de ça. Peut-être était-elle grièvement blessée. Son état nécessitait peut-être l'hospitalisation. Il posa la main sur l'épaule de Meg et la secoua doucement. Elle ouvrit les yeux et le regarda d'un air hébété. Sur le moment, elle crut que l'homme penché au-dessus d'elle était Poke mais se rendit vite compte qu'elle ne le connaissait pas. Elle prit également conscience qu'elle était affalée sur le plancher d'une cabine de camion et s'efforça de se dresser sur son séant. C'est alors qu'elle se rappela l'accident, l'instant atroce et fugitif où elle avait vu Chuck projeté hors de la voiture, la figure criblée d'éclats de verre.

— Ça va, ma p'tite dame? lui demanda Manatee. Est-ce que vous êtes blessée?

Etait-elle blessée? Elle remua. Pas la moindre douleur.

— Ça va. Que lui est-il arrivé... à lui?

— Je crois bien qu'il a brûlé.

Meg frissonna. Puis elle se détendit et se laissa aller contre la banquette crasseuse de la cabine. Elle était libre! Elle pourrait repartir à zéro. Elle pourrait...

Elle se mit à trembler et se prit la tête dans les mains. C'était le contrecoup de l'accident.

Sur la route, la circulation reprenait. Manatee mit son moteur en marche. Ce retard lui coûtait de l'argent.

— Vous voulez que je vous conduise à l'hôpital? s'enquit-il, inquiet de voir Meg trembler de cette façon.

— Non.

— J'ai ramassé votre sac, madame. Vous l'avez laissé tomber quand vous avez tourné de l'œil. Il est là, à côté de vous.

Meg s'efforça de maîtriser son tremblement.

— Merci.

— Faut pas vous faire du mauvais sang. Je vous déposerai au port, ça vous va?

— Oûi... merci.

Le camion s'inséra dans le flot de la circulation qu'un agent congestionné et en sueur réglait avec de grands gestes.

— On les avait à notre main, mais il a fallu que cette foutue Jag surgisse comme une chauve-souris vomie par l'enfer, et ça a fait foirer toute l'opération, se lamentait Lepski.

Terrell écoutait. Beigler, perché sur le rebord de la fenêtre, en faisait autant.

— Bon, dit le capitaine. Le type est mort. Mais où est passée la fille?

— Elle était dans la voiture, répondit Lepski. Je l'ai vue y monter. Ensuite, ça a été le carambolage. La fumée était épaisse et vous ne pouvez pas imaginer la cohue. Il y avait bien cinq cents personnes qui piétinaient à proximité de l'accident. Elle a réussi à nous filer entre les doigts.

Lepski savait qu'il était dans l'obligation de se chercher des excuses et il n'aimait pas ça.

— Donc, nous nous retrouvons à notre point de

départ, constata Beigler d'une voix monocorde et résignée.

Terrell contemplait sa pipe en réfléchissant. Il haussa ses épaules massives.

— Oui. Il va falloir que je discute avec Hedley. Nous allons être forcés d'employer les grands moyens. Je tâcherai de persuader le maire d'offrir une récompense. Il faut désormais qu'on sache que nous voulons causer avec Poke Toholo. Il va falloir barrer les routes et passer le quartier indien au crible pour le trouver.

On frappa à la porte et Jack Hatchee, du service des archives, fit son entrée. C'était un Indien de haute taille, puissamment bâti, aux cheveux grisonnant et à l'épaisse moustache tombante. Il avait des yeux noirs au regard malin d'intellectuel et s'était acquis le respect de tout le monde à l'état-major de la police. Il suffisait de lui donner un nom, un signalement, une méthode opératoire : il hochait la tête et, tôt ou tard — Hatchee n'était jamais pressé — il revenait avec une réponse constructive.

Dans la confusion due aux derniers événements, Terrell l'avait oublié mais, en le voyant, il éprouva le soudain apaisement que ressent un malade à l'arrivée d'un médecin compétent.

— Qu'y a-t-il, Jack?

— J'ai compulsé tous les rapports, chef. Excusez-moi d'avoir été si long mais c'est qu'il y en avait beaucoup. Un détail m'a fait tiquer dans l'un d'eux : Jupiter Lucie n'a pas de cousin.

Terrell plissa les paupières.

— Qui est Jupiter Lucie?

— Un Indien qui a un bon petit commerce. Il fait dans l'exportation d'agrumes et possède un éventaire sur

le port. C'est un des caïds du quartier. Un garçon prudent et astucieux. Il s'occupe de pas mal de combines illicites mais s'est toujours arrangé pour ne pas avoir d'ennuis. Quand Lawson et Dodge sont allés le voir — c'était au moment où on contrôlait les Indiens du port — Lucie était avec quelqu'un. Ce quelqu'un, a-t-il dit, était son cousin Joe Lucie. Or, Jupiter Lucie a des frères et des sœurs mais pas de cousin.

A ces mots, Lepski se remémora brusquement l'avertissement de celle vieille pocharde de Mehitabel Bessinger que sa femme lui avait rapporté : *chercher cet homme parmi les oranges.*

La voyante avait déjà annoncé que le coupable était un Indien — et elle avait eu raison! Voilà maintenant...

L'inspecteur se pencha en avant, regardant fixement Hatchee.

— Ce type s'occupe d'oranges?

Sa voix était si étranglée que Terrell et Beigler se tournèrent vers lui.

— Il a une affaire d'oranges tout à fait prospère.

Lepski émit un bref reniflement.

— C'est lui! Je...

Il s'arrêta net. A l'idée de raconter à Terrell et à Beigler que son épouse avait consulté une extralucide qui interrogeait la boule de cristal, et imaginant la réaction que provoquerait pareille déclaration, il avait des sueurs froides.

— Vous avez une idée derrière la tête, Tom? s'enquit Beigler d'un ton agacé.

— Simple intuition. Je... (Lepski se trémoussa sur sa chaise d'un air embarrassé.) Je...

Terrell et Beigler reportèrent leur attention sur Hatchee. Les intuitions ne les intéressaient pas : ce qu'ils voulaient, c'était des faits.

— Bon. Alors, Lucie n'a pas de cousin... on va voir ça de près. (Terrell se tourna de nouveau vers Lepski :) Allez le voir à son étal et parlez un peu avec son soi-disant cousin.

Lepski ne doutait pas un seul instant que l'individu qu'on le chargeait d'interroger était Poke Toholo. La vieille pocharde lui barbotait peut-être son whisky mais elle avait donné une fois un bon tuyau et il était convaincu que le second était aussi sérieux.

— Mais supposons que ce type soit bien Toholo, chef, dit-il en regardant Terrell dans le blanc des yeux. Bon... je vérifie. Mais où ça me mène? Toholo, je ne le connais pas. Je ne l'ai jamais vu. Aucun d'entre nous ne l'a jamais vu. Je risque de recevoir du plomb dans la carcasse. Evidemment, il se peut que ce zèbre soit un quelconque repris de justice dont Lucie s'est occupé à sa sortie de prison mais s'il s'agit de Toholo, je peux déclencher un vrai bouzingue et tout faire foirer.

— Il a raison, fit Hatchee d'une voix calme. Si c'est Toholo, ça fera du foin.

Terrell acquiesça. En le voyant se rembrunir, ses interlocuteurs comprirent qu'il se reprochait de ne pas avoir pensé à cette éventualité.

— Oui. (Terrell médita encore un bon moment, puis décrocha son téléphone.) Charlie, tâchez de voir si vous pouvez joindre M. Rodney Branzenstein et vous me le passerez... Oui, Branzenstein. Essayez au Club des 50.

Après une brève attente, Terrell eut Branzenstein en ligne.

— Est-ce que je peux vous demander de me rendre un service, Rod? Est-ce que ça vous ennuerait de faire un peu de travail de police?

— Eh bien, par exemple! (Branzenstein éclata de rire.) Du travail de police! Qu'entendez-vous par là?

Terrell le lui expliqua.

— Oui, bien sûr, je reconnaîtrais Poke Toholo n'importe où. (L'avocat avait recouvert son sérieux.) Mais qu'attendez-vous de moi au juste?

— Je vous envoie quelqu'un qui vous indiquera l'éventaire de Lucie. Vous passerez devant et vous jeterez un coup d'œil pour savoir si Toholo est là. Mais soyez prudent. Il ne faut pas qu'il se rende compte que vous l'avez reconnu.

— Je comprends. Eh bien, ce sera une occasion de me dégourdir les jambes. C'est entendu, Frank. Envoyez-moi votre homme. Je l'attends.

— Il est d'accord, dit Terrell en raccrochant. Jack, allez le prendre au Club des 50. Vous le conduirez au port et vous lui montrerez l'étal de Lucie mais ne vous faites pas voir. Inutile de vous faire un dessin. Quant à vous, Tom, vous couvrirez Branzenstein. Quand vous arriverez là-bas, tout le port sera bouclé. Exécution!

Après le départ de Lepski et de Hatchee, Terrell se tourna vers Beigler.

— Ça risque d'être coton. Il y a toujours un monde fou sur les quais. Si c'est Toholo, on peut craindre de la bagarre. Nous savons qu'il est armé.

Il ouvrit un tiroir d'où il sortit un plan à grande échelle du front de mer qu'il étudia une bonne minute, puis il se mit à le hachurer de coups de crayon.

— Vous allez faire garder toutes les rues que j'ai marquées, Joe. Si c'est Toholo, nous le capturerons mort ou vif.

Beigler hocha la tête, s'empara du plan et regagna son bureau. Il prit son radiotéléphone et alerta ses hommes pour qu'ils se déploient rapidement en un vaste demi-cercle qui bouclerait hermétiquement le quartier du port.

Branzenstein descendit le premier de la voiture de police, suivi par Lepski et Hatchee.

— Très bien, messieurs, dit-il, très maître de la situation. Montrez-moi simplement l'endroit où vous supposez que se trouve cet Indien et laissez-moi faire. Je sais exactement ce que désire le capitaine Terrell. Si c'est bien Toholo, je sortirai mon mouchoir et je m'épongerai le front.

Il y avait beaucoup de choses dont Lepski avait horreur. Entre autres, les riches avocats d'affaires qui roulaient en Rolls et habitaient des maisons de dix pièces. Branzenstein était pour lui comme la muleta du matador pour le taureau.

— Qu'est-ce que vous vous épongerez?

Branzenstein le dévisagea et lut l'hostilité dans les yeux bleus du policier.

— Mon front. Le haut de ma tête... la partie supérieure de mon visage, railla-t-il. Comme ça. (Il sortit un mouchoir immaculé et s'essuya le front.) Nous sommes d'accord?

La haine qu'éprouvait Lepski monta de quelques crans.

— Ouais. (Il se tourna vers son collègue qui, impassible, observait la scène avec amusement.) Je passe devant, Jack. C'est la dix-neuvième boutique à droite, hein?

— Exactement.

Lepski s'intégra à la foule et commença à compter les éventaires. Devant le dix-neuvième, un Blanc était en train de bavarder avec un Indien adipeux. A quelque distance se tenait un autre Indien, jeune, celui-là. L'inspecteur le scruta au passage, gravant ses traits et son apparence extérieure dans sa mémoire entraînée comme celle de tout bon flic. Ce pouvait



être Poke Toholo mais il fallait attendre que Branzenstein l'identifiât.

Quand il estima avoir donné suffisamment d'avance à Lepski, Hatchee entraîna Branzenstein vers le front de mer. Après avoir parcouru quelques centaines de mètres au milieu de l'affluence, il s'arrêta.

— Nous y sommes, monsieur. Vous voyez cette borne d'amarrage? Son éventaire est juste en face.

L'avocat regarda la borne et acquiesça. Brusquement il fut assailli par le doute. Mais qu'est-ce qu'il fabriquait ici, sous ce soleil torride, à jouer les indicateurs? Bon Dieu! Après tout, il était l'un des avocats les plus éminents... qu'est-ce qu'il racontait?... le plus éminent avocat d'affaires de Paradise! Et il s'était laissé convaincre d'aider la police à identifier un Indien désaxé! Peut-être allait-il tout droit à la mort!

Hatchee, qui avait remarqué sa pâleur subite et son hésitation, reconnut les symptômes de la peur et laissa tomber d'une voix tranquille :

— La borne, juste devant nous, monsieur.

Branzenstein se rendit compte qu'il était couvert d'une sueur glacée .

— Oui... oui... Je ne suis pas aveugle!

— Bon. Lepski vous couvrira. C'est le meilleur tireur de la brigade.

Hatchee espérait ainsi rassurer le Blanc mais ce fut le contraire qui se produisit : la seule idée qu'on le protégeait eut pour seul effet d'amplifier la frayeur de Branzenstein.

Comme ça, ils pensaient qu'il pourrait y avoir une fusillade! Dieu du ciel! L'avocat était prêt à tirer son épingle du jeu quand il vit que le vieil Indien l'étudiait d'un œil calme mais perçant. Du coup, il se

ressaisit. Pas question de laisser ce mal blanchi devenir sa terreur!

— Très bien, fit-il d'une voix enrouée. J'y vais. Et il se dirigea vers la borne.

Il plongea dans la foule compacte. Le bruit, les appels des marchands, les voix gutturales des touristes ne faisaient qu'accroître sa tension.

Il atteignit la borne. En face s'alignait une rangée d'étaux chargés de fruits. Le cœur battant, Branzenstein s'immobilisa. Soudain, il était trop épouvanté pour regarder du côté des échoppes. Leur tournant le dos, il se perdit dans la contemplation de l'eau polluée de mazout.

Lepski qui ne le perdait pas de vue poussa un grognement. Est-ce que cette espèce de grosse larve allait se dégonfler?

Le policier se tenait dans l'ombre d'une rue à arcades conduisant au meilleur restaurant de poissons du port. L'odeur de friture le creusait et il se rendit compte qu'il y avait plus de quarante-huit heures qu'il n'avait pas fait un repas digne de ce nom. Il concentra de nouveau son attention sur Branzenstein. Qu'est-ce qui lui prenait, à ce cloporte? On aurait dit un figurant qui faisait ses premières armes à la télévision.

L'avocat fit face aux étaux. Lepski le vit se raidir, écarquiller les yeux, puis sortir sa pochette et s'essuyer le front.

Jamais l'inspecteur n'avait vu un type faire montre d'autant de balourdise. A cause de son attitude empruntée, Branzenstein attira sur lui l'attention des touristes qui réagirent comme le fait toujours une foule lorsqu'un passant lève la tête vers un ciel vide : presque aussitôt, des centaines de visages se tournèrent vers les éventaires.

Lepski étouffa un juron.

Poke Toholo était appuyé sur un cageot. Jupiter Lucie discutait affaires avec l'intendant du Spanish Hôtel qui voulait se faire livrer huit caisses d'oranges par jour. Le marchandage avait commencé à tourner à l'aigre. Cela ne regardait pas Toholo qui ne cessait de consulter sa montre bon marché. A présent, Chuck devait avoir récupéré toutes les enveloppes.

Mais pouvait-on lui faire confiance?

Cinq enveloppes... Deux mille cinq cents dollars.

Tout en réfléchissant, Poke prit une orange et la serra entre ses doigts. Son idée avait été bonne mais la couleur de son épiderme l'avait contraint d'utiliser Chuck et la fille. Il ne s'était pas fait d'illusions : à partir du moment où il se servait d'eux, l'argent était automatiquement en danger. Il se rappelait le moment où Chuck était entré dans la chambre où il l'attendait. La peur et la surprise qui s'étaient instantanément peintes sur ses traits avaient averti l'Indien que Chuck risquait de le doubler. Prendre la voiture et disparaître avec les cinq dernières enveloppes était d'une simplicité enfantine.

En sentant le jus qui dégoulinait sur son poignet, Poke s'aperçut qu'il avait complètement écrasé l'orange, absorbé par ses pensées qui le rongeaient. Il jeta ce qui restait du fruit et s'essuya la main sur le fond de son jean.

Lucie et l'intendant de l'hôtel étaient arrivés à un accord. Maintenant, ils échangeaient sourires et poignées de main.

Le regard de Poke se tourna vers le quai. Des auréoles de mazout irisées flottaient sur l'eau. Et il vit Branzenstein.

Il reconnut immédiatement l'avocat grassouillet et

pomponné. Du temps qu'il travaillait comme barman au Club des 50, Toholo avait dû supporter l'arrogance et la tolérance paternaliste que cet homme affichait à l'égard des Indiens. Branzenstein s'était toujours montré poli avec lui et cette courtoisie l'irritait encore plus que l'insolence des autres membres du Club. « Après tout, les non-Blancs sont aussi des hommes », l'avait-il entendu dire à ses amis. Poke se rappelait la façon dont, un jour, l'avocat avait morigéné d'une voix sonore Jefferson Lacey qui méprisait les Indiens : *Il faut reconnaître qu'ils sont travailleurs et diligents. Qu'est-ce que le Club deviendrait sans eux? Je les aime bien. Ce sont de braves gens... Comment? Allons, Jeff, c'est un argument stupide, si je puis me permettre de le dire! En faire des membres du Club? Nous ne voulons pas non plus de Nègres parmi nous, n'est-ce pas?*

Poke, bouillonnant de rage, observait la mimique maladroite de Branzenstein.

Les Toholo étaient catholiques. Lorsqu'il habitait à la maison, Poke accompagnait toujours son père à la messe le dimanche. Dans la pénombre de l'église où vacillait la lueur impressionnante des cierges, il scrutait son père à genoux à côté de lui derrière ses doigts enlacés, tout en faisant mine de prier. La paix qu'il lisait sur le visage du vieux tourné vers l'autel lui remplissait le cœur de désespoir. Jamais il ne connaîtrait cette paix-là. Il se rappelait une phrase d'un sermon prononcé à la va-vite par un prêtre peu inspiré : *« Et ce fut le baiser de Judas : le temps de la trahison acceptée. »*

Quand Branzenstein le regarda en face, Poke comprit qu'il l'avait reconnu. Et quand l'autre sortit son mouchoir pour s'essuyer la figure, il comprit que l'avocat le trahissait.

Dans son cerveau, la cellule gauchie explosa dans un éclair éblouissant, comme un flash. Poke regarda fébrilement à droite et à gauche, tel un fauve qui flaire le danger. Instinctivement, il savait que, non loin, la police à l'affût attendait ce signal.

Jupiter Lucie s'affairait à noter la commande sur son carnet. L'acheteur, content d'avoir conclu son marché, s'éloignait.

Lepski vit Branzenstein faire des arabesques avec son mouchoir. Donc, cet Indien était bien Toholo. Il brancha sa radio.

Au même instant, Poke passa la main sous l'éventaire et ses doigts basanés se refermèrent sur la crosse du 38 posé sur la planchette. Ses lèvres minces se retroussèrent en un rictus sauvage qui découvrait ses dents.

Levant la tête, Lucie fut frappé par l'expression démente et meurtrière du garçon et, lâchant son carnet, il recula en se faisant tout petit.

— Branzenstein a identifié Toholo, annonça Lepski dans le micro. Feu vert pour passer à l'action!

Ayant fait ce que Terrell lui avait demandé, Branzenstein se remit en marche. Toujours en proie à la peur, il tremblait un peu. Maintenant, c'est à la police de jouer, se dit-il. Jamais il ne recommencerait une chose pareille. Mais, tout en poursuivant son chemin au milieu des promeneurs, il songea soudain que, pendant des semaines, il aurait une anecdote de choix à raconter à ses dîners. Et il se mit à imaginer les réactions de ses amis lorsqu'il narrerait la façon dont il avait contribué à la capture de l'Exécuteur.

Ce fut à ce moment — alors que sa tension intérieure se relâchait et qu'il se pavanait déjà en pensant à la tête que feraient ses auditeurs — qu'une balle de 38 lui fracassa la nuque.

Pendant qu'il prêtait attention aux instructions de Terrell, Lepski avait un court instant détourné les yeux de Branzenstein. Il entendit la détonation, eut le temps de voir l'avocat s'écrouler et tourna vivement la tête vers l'éventaire mais Toholo n'était plus là.

L'inspecteur se trouvait devant un dilemme : devait-il signaler ce qui s'était passé ou se lancer à la poursuite de Poke? Pendant ce bref temps d'hésitation, les Indiens des autres étals qui avaient tout vu créèrent une certaine confusion pour permettre à Toholo de disparaître. En l'espace d'une seconde, ce fut la panique, la bousculade, le chaos. Des Indiens apparemment terrifiés se précipitaient dans tous les sens, ce qui ne faisait qu'aggraver le tohu-bohu.

Lepski comprit qu'il était parfaitement inutile de courir après Toholo, même s'il avait su où l'Indien était passé. La foule tumultueuse qui s'interposait entre lui et l'éventaire de Lucie formait une barrière infranchissable. Deux Indiens qui feignaient d'être épouventés renversèrent l'étal d'un concurrent et une véritable marée d'oranges roula jusqu'aux pieds du policier.

Lepski se résigna alors à faire son rapport.

Au commissariat central, Terrell et Beigler se dévisagèrent quand il eut terminé. Jamais le capitaine ne s'était montré décontenancé mais Beigler, en le voyant soudain blêmir et rouler des yeux hagards, comprit que ce robuste gaillard pouvait connaître le désarroi.

— Le port est-il quadrillé? demanda Terrell en se levant.

Beigler l'imita.

— Oui.

— Eh bien, on va le faire sortir de son trou.

Terrell ouvrit un tiroir, en sortit un 38 Spécial et un étui qu'il attacha sous sa veste.

— Ecoutez, chef, fit Beigler d'une voix mal assurée, je vais y aller. Il faut que quelqu'un reste sur place. Il y aura peut-être des appels... et...

Terrell le regarda fixement.

— Je prends la direction des opérations sur le terrain, répliqua-t-il sur un ton uni. Vous, restez ici. J'ai envoyé un ami à la mort. C'est une affaire personnelle.

Sur ces mots, il sortit.

Après une légère hésitation, Beigler appela Lepski par radio.

— Le patron vous rejoint, Tom. Il s'estime responsable de la mort de Branzenstein. Dans l'état d'esprit où il se trouve, il est capable d'aller à la rencontre d'une balle. Vous m'avez saisi?

— C'est compris, répondit Lepski en coupant.

Un sentiment de satisfaction mêlée de haine s'empara de Poke auand Branzenstein tomba. Maintenant, c'était le moment de se planquer. Il avait encore le doigt sur la détente lorsqu'il prit sa décision.

Au moment même où Branzenstein s'écroulait, Toholo se plia en deux, repoussa Jupiter Lucie d'une bourrade et se rua en direction d'une petite boutique de bric-à-brac installée à quelques mètres de l'éventaire. Le propriétaire, un vieil Indien octogénaire, vendait de tout, depuis des arcs et des flèches jusqu'à des peaux d'alligator en passant par des colliers de verroterie. C'était l'un des contacts d'Ocida qui finançait son commerce avec son bel argent. Il était l'un des multiples radars qui tenaient Ocida au courant de ce qui se passait sur le port.

Micco — ainsi s'appelait le vieux — était assis sur le seuil de sa minuscule échoppe en train d'enfiler des perles quand le coup de feu avait éclaté. Lorsque Poke passa devant lui et plongea dans l'obscurité de son capharnaüm, il piqua sa longue aiguille dans la boîte de perles et continua à confectionner son collier.

Il savait que, d'ici quelques minutes, le quai pullulerait de policiers. Il avait été témoin de l'assassinat. Un acte stupide et malfaisant. Mais qui avait été commis par un Indien. Il connaissait Poke et était au courant de sa combine par Ocida qui l'avait beaucoup amusé, la première fois qu'il lui en avait parlé, et le vieux avait hoché la tête avec approbation. Mais à présent, Poke révélait qu'il était complètement déséquilibré et cela commençait à tracasser Micco. N'empêche que Toholo était un Indien.

Ami intime du père de Poke, Micco avait pitié de ce vieillard qui était trop honnête. Toholo père souffrirait quand il apprendrait la vérité. Tôt ou tard, Poke se ferait prendre. C'était inévitable. Pourtant, les Indiens devaient se soutenir entre eux. Quand la police viendrait à sa boutique — et elle y viendrait, il n'y avait pas l'ombre d'un doute — il lèverait la tête, prendrait son air abruti et ferait mine d'être sourd. Somme toute, il avait quatre-vingts ans. A cet âge-là, il est permis à un Indien d'être abruti et sourd.

Alors que Poke s'engouffrait dans la boutique et poussait la porte conduisant à l'étage, Micco se sentait plein d'assurance.

Le quartier du port était une véritable taupinière où les issues ne manquaient pas. Il y avait des toits, des caves, des minuscules resserres, nauséabondes, des escaliers raides et obscurs, des réduits exigus, des ruelles, des murs de brique donnant sur d'autres ruelles, des

échelles d'incendie qui conduisaient à d'autres toits, des terrasses, des lucarnes s'ouvrant sur des passages bordés de portes qui dissimulaient des espèces de placards où les Indiens vivaient quand ils n'étaient pas sur le port pour gagner leur pitance.

Tout cela, Poke le savait. Plusieurs mois auparavant, poussé par une sorte d'instinct de conservation, il avait exploré tout le quartier. Il s'était mis à la tâche comme un homme qui prépare un long voyage compliqué à l'aide de cartes, calcule le kilométrage, choisit son itinéraire.

Les Indiens ne posent jamais de questions. Certains avaient été intrigués de voir Poke visiter leur demeure, grimper sur leur toit, courir dans les ruelles putrides. Mais ce n'était pas leur affaire. Peut-être que ce garçon était fou. Ils avaient leur vie à gagner. Alors, à quoi bon se tracasser?

Poke se rendait maintenant compte que cette obscure volonté de survie qui l'avait alors conduit à faire cette reconnaissance avait été payante.

La police savait qu'il ne faisait qu'un avec l'Exécuteur, il n'en doutait pas. Elle avait appris d'une façon quelconque qu'il travaillait avec Jupiter Lucie. Avant de lancer leur filet, les flics avaient eu besoin de l'identifier. C'était donc à Branzenstein qu'ils avaient demandé de le trahir. Il était content d'avoir tué un rupin de plus, un de ces cloportes du Club des 50.

Se hissant par la lucarne, il prit pied sur le toit et s'arrêta un bon moment pour essayer de réfléchir de façon claire. Son esprit fonctionnait comme celui d'un homme perdu dans un labyrinthe et qui ne sait s'il faut tourner à droite, à gauche ou continuer tout droit.

Il finit par conclure qu'il devait rejoindre Ocida. A présent, Chuck devait être à l'hôtel avec l'argent. Alors,



Poke n'aurait plus qu'à quitter Paradise City. Il aurait plus de deux mille cinq cents dollars. Un pot-de-vin de mille tickets convaincrat le barman en chef du Panama/Hôtel de Miami de le prendre comme adjoint. Un boulot pareil, c'était deux cents dollars par semaine rien qu'en pourboires. Et le barman du Panama lui avait promis le poste moyennant mille dollars.

Poke ne songeait pas un seul instant que tous les policiers de la Floride étaient à ses trousses. Il se figurait qu'il serait à l'abri une fois qu'il aurait quitté Paradise City.

Il s'approcha avec précaution du bord du toit pour examiner le quai grouillant. On aurait dit une fourmilière dans laquelle on a donné un coup de pied. Des femmes hurlaient. Les gens se bousculaient. Une ambulance dont la sirène lançait sa plainte déchirante était arrivée. Des agents ruisselants de sueur, l'injure à la bouche, s'efforçaient de rétablir l'ordre. Des centaines d'oranges écrasées sur lesquelles les badauds glissaient faisaient comme un tapis autour du cadavre de Branzenstein.

Malgré la confusion, Poke reconnut Jack Hatchee et sut immédiatement que cet homme représentait pour lui un danger mortel. Ce cogne était Indien; il connaissait le quartier aussi bien que lui.

Poke eut une brève hésitation, puis sa cellule gauche explosa de nouveau dans son cerveau comme un flash. Calant le canon de son pistolet sur son bras, il visa la tête de Hatchee et appuya sur la détente.

— Occupe-toi de ce foutoir, Jack, dit Lepski. Moi, je...

Il n'alla pas plus loin.

Il vit Hatchee vaciller tandis qu'une traînée de sang rougissait ses cheveux gris. Il entendit le coup de feu au moment où son collègue s'écroulait.

Il pivota sur lui-même. Quelque chose bougeait sur le toit d'une des minuscules boutiques qui bordaient le quai. Il avait déjà la main sur la crosse de son arme. D'un seul mouvement fluide, il sortit le pistolet de l'étui et tira.

Au même instant, Andy Shields émergea de la foule.

— Il est là haut! lui jeta Lepski. En avant!

Dave Farrell s'approcha en jouant des coudes au milieu de la foule. Lepski désigna du doigt Hatchee dont le corps massif était secoué de spasmes.

— Fais le nécessaire, Dave.

Et, Shields sur ses talons, il s'élança vers la boutique de brocante de Micco. Il n'avait pas fait dix pas qu'il glissa sur une orange et s'étala brutalement, le souffle coupé. Shields tomba à son tour en essayant de le retenir et s'écroula sur lui au moment où, poussant un juron, Lepski s'efforçait de se remettre debout.

Il avait loupé son coup de peu. La balle avait sifflé aux oreilles de Poke avant d'égratigner une cheminée. Des éclats de ciment avaient atteint l'Indien alors qu'il se baissait. Un morceau lui avait entaillé la joue gauche, sous l'œil, et il s'était mis à saigner. Plié en deux, son mouchoir collé sur sa figure ensanglantée, Toholo traversa la terrasse et gagna en hâte une ruelle étroite par l'escalier de secours. La puanteur y était intense. Il s'arrêta, s'orienta et, tournant à droite, fonça au pas de course. Il escalada un mur de brique avec l'agilité d'un chat, se laissa retomber dans une autre ruelle, fit de nouveau le point et, cette fois, tourna à gauche sans cesser de courir. Une porte bâillait au fond de la venelle. Son mouchoir rougi toujours plaqué

contre sa joue, il s'y engouffra, grimpa un escalier raide en haut duquel une petite Indienne, assise sur le palier, était en train de jouer à la poupée. Poke s'arrêta, la regarda et continua son chemin. L'enfant, terrifiée à la vue du pistolet qu'il étreignait et de son mouchoir rouge de sang, ne proféra pas un son.

Il y avait une autre porte à l'extrémité du passage. Poke l'ouvrit et émergea en plein jour. Courbé en deux, il traversa la terrasse à toute vitesse, s'immobilisa en arrivant devant un soupirail qu'il força, et se laissa glisser dans les ténèbres, sans se soucier des traces de doigts sanglantes qu'il imprimait sur le cadre du vasis-tas.

Sans bruit, il dévala un nouvel escalier raide et étroit, poussa une porte, se retrouva dans une nouvelle ruelle, escalada un mur et atterrit dans une cour où une Indienne plantureuse, juchée sur une caisse, était en train de plumer une poule. L'espace d'une seconde, leurs regards se croisèrent, puis la femme baissa les yeux et continua à plumer sa volaille tandis que Poke, passant devant elle, entraînait dans le gourbi qu'elle appelait sa maison. De là, il gagna une autre ruelle, escalada un nouveau mur et arriva enfin derrière le garni d'Ocida.

Sa coupure avait cessé de saigner et il fourra son mouchoir maculé de sang dans sa poche. Dans le passage, il fit halte, l'oreille tendue, puis reprit sa marche et ouvrit avec précaution la porte qui donnait dans le salon d'Ocida.

Ce dernier, affalé dans un fauteuil délabré, les mains posées sur ses cuisses grasses, discutait avec Manatee qui venait d'arriver.

Il fallut quelques instants à Poke pour reconnaître le visiteur dans la pénombre. D'un geste vif et furtif,

il glissa son pistolet dans sa poche arrière, s'avança dans la pièce et referma la porte.

Ocida se laissa aller contre le dossier de son siège. Son visage de poussah ne souriait pas et son regard était fuyant.

— Les choses prennent mauvaise tournure pour toi, Poke, dit-il. Manatee va te raconter.

Ce dernier lui relata succinctement ce qui s'était passé à l'aéroport. Poke l'écoutait, les yeux étincelants.

— Le Blanc est mort?

Manatee hocha la tête.

— La voiture?

— Hors d'usage.

— Et la fille?

— Je l'ai déposée sur le quai. Elle est repartie à pied.

Poke réfléchit. L'argent avait-il été dévoré par les flammes en même temps que la Buick? Meg l'avait-elle récupéré? La fureur monta en lui comme un raz de marée.

Du pouce, il désigna la porte.

— Dégage!

Après un coup d'œil à Ocida qui lui adressa un signe approbatif, Manatee s'éclipsa.

Il y eut un long silence, puis Ocida dit d'une voix paisible :

— Il faut que tu t'en ailles, Poke. Je regrette que ça se soit terminé ainsi. C'était une bonne idée. Cet accident a été un coup de poisse.

Poke dévisagea l'Indien obèse.

— J'ai besoin d'argent. Il me faut mille dollars.

Ocida tressaillit. L'expression de Poke et la lueur qui brillait dans ses prunelles lui firent comprendre qu'il était en danger.

Il songea au pistolet qu'il gardait dans le premier tiroir de son bureau, à moins de quatre mètres de lui. C'était un colt 45 automatique qu'il avait acheté à un sergent d'infanterie sans penser qu'il lui arriverait jamais de l'utiliser. Il en était fier. De temps en temps il le nettoyait et le graissait. Et maintenant, scrutant le visage de Poke, il se rendait compte que cette arme, s'il réussissait à s'en saisir, pourrait lui sauver la vie. Car, brusquement, il avait la certitude que son existence ne tenait plus qu'à un fil. Seulement, assis comme il l'était dans son fauteuil bancal, il comprenait qu'il lui était impossible d'atteindre le pistolet avant que Poke ne le tue. Il fallait bluffer un peu, se dit-il.

— Si j'avais une somme pareille, elle serait à toi. Nous sommes bon amis, ton père et moi. Ce serait avec plaisir que je te donnerais cet argent.

— T'occupe pas de mon père et file-moi l'oseille.

La main de Poke disparut derrière son dos et, quand elle réapparut, elle étreignait le revolver.

Ocida secoua la tête, se leva lentement et s'approcha du bureau. Au moment où il ouvrait le tiroir où était rangé le colt, Poke lui colla le canon de son arme dans le dos, et le gros Indien comprit qu'il avait perdu la partie. Ce fut le second tiroir qu'il ouvrit, celui où il conservait l'argent liquide.

— Voilà. C'est tout ce que j'ai. Tu n'as qu'à te servir.

Poke le repoussa, rafla l'épaisse liasse qu'il glissa à l'intérieur de sa chemise, puis se dirigea vivement vers la porte.

Ocida, qui se sentait toujours en danger, ne faisait pas un mouvement.

— Poke, rappelle-toi que nous sommes bons amis,

ton père et moi, dit-il d'une voix qui vacillait quelque peu.

— Ouvre le tiroir du haut. Vas-y... Ouvre-le!

Les deux hommes se dévisagèrent longuement. Une lueur de démence brillait dans le regard de Poke. Ocida, le cœur battant la chamade, ouvrit lentement le premier tiroir. Toholo vit le colt posé sur un buvard maculé d'huile.

— Bons amis, vraiment? s'exclama-t-il en appuyant sur la détente.

Le bruit de la détonation résonna dans la maison et se répercuta au-dehors.

Au moment où Ocida s'écroulait, Poke bondit jusqu'au bureau, s'empara du 45, lâcha son propre pistolet désormais vide et se rua hors de la pièce.

En entendant le coup de feu, l'inspecteur Alec Horn qui surveillait le secteur s'engagea dans la ruelle à laquelle s'adossait le meublé. Poke sortit au même instant.

L'espace d'une fraction de seconde, Horn hésita car il n'était pas sûr que cet Indien fût Toholo. Mais à la vue du pistolet que l'autre serrait dans son poing, il fit feu.

Cependant Poke avait tiré un poil avant lui. Sa balle pénétra dans l'épaule de l'inspecteur qui tomba.

Le projectile de Horn avait entaillé le bras gauche de Toholo qui, faisant demi-tour, s'élança comme un aveugle. La douleur lui fit perdre l'équilibre. Pour la première fois, il prit conscience d'être traqué et la panique l'envahit. D'un coup de pied, il ouvrit la porte d'une bâtisse délabrée, haute d'un étage, qui se dressait au bout de la ruelle et s'enfonça en titubant dans l'obscurité du couloir. Il n'avait plus qu'une seule idée en tête: se cacher. Il se trouva devant un

escalier qu'il escalada quatre à quatre. Il fit halte à l'étage. A droite, une porte. Pas de lucarne. Il comprit alors qu'il s'était jeté la tête la première dans un piège.

La porte s'ouvrit et il leva son arme.

Une jeune Indienne, grande et mince au visage grêlé, dont les cheveux tressés formaient une couronne autour de sa tête, sortit sur le palier et se figea à la vue de Toholo.

Il pointa son colt sur elle et tous deux se regardèrent. Des doigts de Poke coulait du sang qui faisait une petite mare par terre.

— Fais-moi un pansement! ordonna-t-il en désignant sa blessure sans cesser de tenir la jeune fille sous la menace de son arme.

Les yeux hors de la tête, elle acquiesça et rentra dans la pièce qu'elle venait de quitter, en faisant signe à Toholo de la suivre.

Manatee, après avoir été congédié par Poke, n'était pas allé plus loin que la réserve d'Ocida car il avait peur pour son patron, et, quand il avait entendu le coup de feu, il avait compris que ses craintes étaient fondées. Dès qu'il avait vu Toholo filer comme une flèche dans le passage, il s'était rué dans le salon. En découvrant le cadavre bedonnant qui gisait par terre, il avait été secoué d'un frisson d'horreur, et, faisant demi-tour, s'était élancé vers la porte de derrière. Deux autres détonations avaient éclaté au moment où Poke et Horn avaient échangé leur coup de feu.

Manatee avait alors jeté un coup d'œil prudent dans la ruelle, juste à temps pour voir Poke s'arrêter dans sa course et entrer dans la dernière maison.

Le policier blessé essayait tant bien que mal de se relever.

Si Poke n'avait pas tué Ocida, jamais Manatee n'aurait songé à le trahir mais, par cet assassinat, Toholo avait tranché le lien qui le rattachait à la communauté indienne dont la fraternité le protégeait. Le camionneur s'était approché du flic au moment où Lepski et Shields franchissaient le mur. Une fois dans la ruelle, le premier avait fait dévier l'arme de son collègue.

— Ce n'est pas lui!

Repoussant Manatee, il s'agenouilla à côté de Horn, qui, grimaçant de douleur, avait réussi à s'asseoir.

— Tu es gravement touché?

Horn secoua la tête.

— Il est parti par là.

Lepski examina le cul-de-sac où régnait une odeur fétide.

— Occupe-toi de lui, Andy. Demande du secours par radio. Il a dû sauter par-dessus le mur.

— Monsieur! fit Manatee, adossé à la paroi de brique. Il est entré dans la dernière maison au fond. Il n'y a pas d'autre issue que cette porte. Je la connais, cette maison. Manee, la petite-fille d'Ocida y habite.

Lepski scruta Manatee, se demandant s'il pouvait lui faire confiance. Il n'ignorait pas que tous les Indiens du port se tenaient entre eux. Ce pouvait être une ruse destinée à donner à Poke le temps de fuir.

— Il a tué mon patron, monsieur, insista Manatee comme s'il devinait la pensée de Lepski. Il est fou. Maintenant, il faut que vous l'arrêtiez, il est là!

— Tu es sûr qu'il n'y a pas d'autre sortie?

Manatee le confirma d'un hochement de tête.

Deux agents apparurent en haut du mur. Lepski leur lança :



— Chargez-vous d'Alec. Viens, Andy, on va l'épingler!

L'arme au poing, les deux policiers s'élançèrent au pas de course; ils firent halte devant la porte de la maison, puis Lepski entra, couvert par son collègue.

Il vit les traces de sang par terre et leva la tête pour jeter un coup d'œil dans l'escalier étroit. Puis il revint sur ses pas et enclencha sa radio. Terrell accusa réception. L'inspecteur lui rapporta les événements et lui indiqua sa position.

— On l'a coincé, chef, conclut-il. Maintenant, on va le déloger avec Andy.

— Il ne peut pas s'échapper?

— Non. Il est piégé.

— Eh bien, attendez que j'arrive, Tom. C'est moi qui l'arrêterai.

Lepski fit une grimace, se rappelant l'avertissement de Beigler qui lui avait demandé d'essayer de tenir Terrell à l'écart.

— Entendu, chef.

Il coupa le contact, hésita longuement, puis se tourna vers Shields :

— Viens... on va cravater ce fumier. (Et, silencieusement, il commença de grimper l'escalier.)

La jeune Indienne, Manee, avait terminé de bander le bras de Poke. Assis sur le lit pendant toute l'opération, il avait examiné la chambre minuscule où régnait une chaleur torride. La porte était ouverte. Un grand crucifix était accroché à la tête du lit. Quand son regard le rencontra, Toholo détourna la tête avec mauvaise conscience. Ce crucifix lui rappelait son père. Il se revoyait avec lui à genoux dans l'église éclairée par la flamme des cierges et où flottait une odeur d'encens. Il se souvenait du visage pacifié de son père.

— Tu es Poke Toholo, le fils du meilleur ami de mon grand-père, dit Manee en s'écartant. Va auprès de lui. Il t'aidera à t'enfuir. Il n'a jamais refusé d'aider quelqu'un.

Poke l'observa fixement.

— Ton grand-père? (Il se redressa, les yeux écarquillés.) Ocida?

Manee hocha la tête.

— Mais oui. Va le voir. Il t'aidera.

Un désespoir farouche s'empara alors de Poke. Depuis longtemps déjà, il craignait de ne pas être très équilibré. Il avait refusé d'admettre que, à elle seule, sa puissance de volonté serait incapable de le guérir. D'un seul coup, il comprenait qu'il était vraiment malade. Pourquoi avait-il tué Ocida? S'il lui avait simplement demandé de le cacher, Ocida aurait accepté et Poke aurait dès lors été en sécurité.

La douleur lui fouaillait le bras. Immobile, son pistolet posé sur le genou, il savait que c'était la fin. Qu'il était au-delà de toute aide et de toute rédemption.

La dixième marche de l'escalier en partant du palier était vermoulue. Poke, qui avait monté les degrés deux par deux, n'avait pas posé le pied sur le dixième. Manee l'évitait toujours car elle l'avait repéré. Mais sous le poids de *Lepski*, la marche céda avec un vacarme assourdissant. Heureusement, il tenait la rampe et, prenant appui sur elle, il parvint à dégager son pied tout en jurant à voix basse. Il se savait trahi par le bruit. L'inspecteur gravit les derniers degrés à toute vitesse et se retrouva sur un palier nu. Une porte bâillait à sa droite. D'un geste, il ordonna à Shields de reculer et se colla contre le mur, l'arme au poing.

Le soleil qui entrait par la fenêtre de la chambre dessinait un rectangle lumineux sur le parquet pous-

siéieux. Shields monta et s'accroupit à trois marches de l'étage pour protéger Lepski.

Poke s'était crispé en entendant le vacarme. Il avait vivement tourné la tête vers la porte entrebâillée qui permettait de voir une partie du palier, et avait levé son pistolet.

Devant son air farouche, Manee avait reculé.

De la main gauche, Toholo sortit de sous sa chemise les billets qu'il avait volés dans le tiroir d'Ocida et les laissa tomber sur le lit.

— Je te demande pardon, dit-il à la jeune fille. Je suis malade. Très malade. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans ma tête. (Il désigna la liasse du doigt.) Maintenant, cet argent est à toi. J'ai... (il hésita avant de poursuivre)... j'ai tué ton grand-père. C'est son argent. Je l'ai pris. Il t'appartient.

Lepski qui avançait, le dos collé contre le mur, s'arrêta pour écouter.

Manee regarda la pile de billets entassés sur le dessus du lit d'un blanc douteux. Jamais elle n'avait vu autant d'argent à la fois. Ses yeux s'élargirent.

— C'est à moi?

Des pensées se mirent à fulgurer dans son esprit. Si cet argent était vraiment à elle, c'était une vie nouvelle qui s'ouvrait. Cette chambre, la puanteur et le bruit du port, les mains baladeuses qui frôlaient sa jupe quand elle servait les clients au restaurant, les marins blancs qu'elle était bien obligée de faire monter chez elle quand elle voulait une nouvelle robe... tout cela — et bien d'autres choses encore — cesserait d'exister grâce à tout cet argent.

— Prends-le, dit Poke, les yeux fixés sur elle.

— C'est vrai? C'est vraiment pour moi?

Elle n'arrivait pas à le croire.

— J'ai tué ton grand-père. (Poke se rendit compte qu'elle n'écoutait pas. Elle ne pensait qu'à l'argent qu'elle dévorait du regard. Soudain, il la détesta.) Prends ça et file!

Elle s'empara avidement de la liasse et sortit en courant sur le palier.

Lepski lui prit le poignet et la propulsa vers Shields qui plaqua sa main sur la bouche de la jeune Indienne.

Poke, assis au bord du lit, regardait fixement la porte. Toutes ses haines anciennes se mirent à bouillonner dans sa tête : le Club, la servilité de son père, les rupins, les arrogants, les vicieux, les paternalistes...

Il avait souvent pensé à la mort. La mort la plus douce, s'était-il dit, ça serait de s'éteindre comme une lampe dont on baisse la mèche. Alors, la lumière diminuerait lentement et finirait par disparaître. Mais il n'y avait pas de mèche à baisser. Quand il vit l'ombre de Lepski se dessiner dans le rectangle de soleil, il se tourna vers le crucifix et, rempli soudain d'espoir, il enfonça le canon de son colt dans sa bouche et appuya sur la détente.

— Vous ne vous ennuyez pas toute seule?

Meg se raidit et leva la tête.

Il y avait deux heures qu'elle était assise sur un banc de pierre tout au bout du port sans autre compagnie que celle de l'orfraie qui décrivait des cercles au-dessus d'elle.

Elle était à présent sortie de l'état de choc consécutif à l'accident et commençait à se demander ce qu'elle allait faire. Elle n'avait pas d'argent. Ses vêtements étaient restés à l'hôtel et elle était certaine que, si elle allait les chercher, le gros Indien réclamerait

le prix de la chambre. D'ailleurs, peut-être que Poke l'attendait là-bas. Ne pouvant retourner, elle n'avait plus rien que ce qu'elle portait sur elle.

Elle avait perdu son micheton doré sur tranche, songeait-elle avec amertume. Drôle de tirelire. Dans un geste d'impuissance, elle souleva ses cheveux qui pendaient en désordre sur ses épaules. Il allait falloir trouver quelqu'un d'autre qui lui achèterait les quelques bricoles dont elle avait besoin. Il y aurait toujours un gars pour l'aider aussi longtemps qu'elle accepterait d'écarter les cuisses.

*Vous ne vous ennuyez pas toute seule?*

Exactement la même formule que Chuck avait employée quand il l'avait draguée. Et c'était comme cela qu'avait commencé l'épouvantable cauchemar.

Elle étudia le garçon planté à côté d'elle et pensa : « Quel tordu! »

Grand, d'une maigreur à faire peur, il avait un collier de barbe et des lunettes aux verres si épais que, derrière, ses yeux ressemblaient à des groseilles à maquereau marron. Il portait une chemise grise à col ouvert enfoncée dans un pantalon noir qu'un large ceinturon de cuir à boucle de cuivre terni serrait autour de sa taille de guêpe.

En tout cas, ce gars-là était propre; il était donc possible qu'il ait de l'argent : c'était quand ils étaient crados, comme elle, qu'ils n'en avaient pas.

Elle se força à sourire.

— Salut, fit-elle. D'où est-ce que vous sortez?

— Je vous ai vue. Vous paraissiez solitaire. (Il tirailla sa barbe comme s'il espérait qu'elle le remarquerait.) Vous êtes seule?

Une voix molle, sans caractère. Meg fut déçue par son examen. Son vœu de pouvoir dire : *Voilà*

*quelqu'un de bien!* » ne serait pas exaucé par ce zozo.

Mais dans la situation où elle se trouvait, elle ne pouvait pas se permettre de se montrer difficile.

— Oui.

— Je peux vous tenir compagnie?

— Si vous voulez.

Il contourna le banc et s'assit à côté d'elle.

— Je m'appelle Mark Lees. Et vous?

— Meg.

— Meg... tout court?

Elle hocha la tête.

Il y eut un long silence. Levant les yeux, elle s'intéressa aux évolutions de l'orfraie. Si seulement elle pouvait rejoindre l'oiseau d'un coup de baguette magique! Lui, ce serait quelqu'un, elle en était sûre. Traverser l'océan, fondre sur un poisson, être totalement libre... Ce serait merveilleux!

Elle plissa le front et revint sur terre.

— Quoi?

— Vous êtes en vacances?

— Et vous?

— Non. Hier, j'ai perdu mon boulot. Je me demande ce que je vais faire et où je vais aller. J'essaye de prendre une décision.

Du coup, Meg éprouva une infime vague de compassion à son égard.

— C'est comme moi. Je cherche aussi à prendre une décision.

Il la regarda, puis détourna les yeux. Un coup d'œil furtif, mais Meg savait qu'il avait photographié ses seins charnus et ses longues jambes. Ce que c'était facile! Décidément, les hommes étaient des brutes stupides.

— J'en ai marre de Paradise. La vie est trop chère. C'est seulement bon pour les riches. J'ai une voiture. (Il la regarda de nouveau.) J'avais pensé aller à Jacksonville. J'ai un ami là-bas qui pourra me trouver du travail. (Nouveau coup d'œil sur les seins de Meg.) Si vous voulez profiter de la bagnole?

— Pourquoi pas? fit-elle sans hésiter.

Le garçon parut se détendre un peu. Il se remit à tripoter sa barbe.

— C'est parfait. Où sont vos affaires? Je vais chercher la bagnole et je reviens vous prendre.

C'était au tour de Meg d'étudier le garçon. Pas la moindre vivacité ne se lisait sur son visage maigre. Il contemplait ses mains osseuses posées sur ses genoux. Elle eut un instant d'hésitation. Et si c'était un obsédé sexuel? Elle médita quelques secondes sur cette possibilité, puis haussa mentalement les épaules. Un obsédé sexuel n'est dangereux que si on lui résiste. Il fallait qu'elle quitte Paradise City. Jacksonville ou ailleurs, quelle importance?

— Je n'ai rien, fit-elle. Pas d'argent, pas de vêtements. Rien de rien.

Un sourire salace éclaira le visage décharné de Mark Lees.

— Mais si, vous avez quelque chose... quelque chose que toutes les filles ont. (Il se leva.) Allons-y.

En silence, ils suivirent le parapet du port en direction du parc de stationnement. Le garçon s'arrêta devant une vieille T.R. 4 toute cabossée.

Au moment où ils s'installaient, il murmura sans la regarder :

— J'ai envie de faire l'amour avec toi... Tu veux bien, hein?

Meg savait que cela devait venir et imagina l'ins-

tant où ce tordu minable la prendrait. Elle eut la chair de poule.

— Tu as de l'argent? demanda-t-elle.

Il lui décocha un coup d'œil en coulisse et fit d'une voix sans timbre :

— Où est le rapport?

— Tu verras bien.

Soudain, elle vit son reflet dans le pare-brise et fit la grimace.

Seigneur! Quelle tête elle avait! Et ses cheveux! Elle ouvrit son sac pour prendre son peigne et se figea. Son cœur manqua un battement.

Au fond du sac, il y avait une grosse enveloppe de format commercial. Celle qu'elle avait prise à l'aéroport. L'accident s'était produit si brutalement qu'elle n'avait pas eu le temps de la mettre dans la boîte à gants avec les autres, et cela lui était complètement sorti de la tête.

Elle referma vivement son sac.

Cinq cents dollars!

L'autre cave n'arrivait pas à dégommer son moteur. Il tirait sur le starter en grommelant.

Elle était libre! Libre comme l'orfraie! Elle ne serait pas obligée d'avoir le poids de ce type haletant sur le corps.

Cinq cents dollars!

Elle ouvrit la portière et descendit.

— Hé! s'exclama le garçon en levant la tête quand la portière claqua. Où est-ce que tu vas?

— N'importe où mais pas avec toi, répondit-elle en s'éloignant.

Elle revint au banc de pierre au bout du port. L'orfraie tournoyait toujours dans le ciel. D'une main tremblante et avide, elle déchira l'enveloppe.

Il n'y avait pas d'argent dedans.

L'un des membres du Club des 50, au moins, avait fait preuve de courage. Une seule phrase avait été calligraphiée d'une main ferme sur une feuille de luxueux papier à lettre portant gravé l'emblème du Club :

**ALLEZ VOUS FAIRE VOIR!**

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

*Dans la collection James Hadley Chase*

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 1  
EVA, n° 2

LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 3

VIPÈRE AU SEIN, n° 4

LA PETITE VERTU, n° 5

ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 6

AU SON DES FIFRELINS, n° 7

LE CORBILLARD DE MADAME..., n° 8

IL FAIT CE QU'IL PEUT (NE TIREZ PAS SUR LE  
PIANISTE), n° 9

UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 10

POCHETTE SURPRISE, n° 11

OFFICIEL!, n° 12

LE DÉMONIAQUE (À TENIR AU FRAIS), n° 13

DOUZE CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 14

MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 15

DANS LE CIRAGE!, n° 16

MÉFIEZ-VOUS, FILLETTES!, n° 17

GARCES DE FEMMES!, n° 18

LE REQUIEM DES BLONDES, n° 19

ET TOC !..., n° 20

EN GALÈRE!, n° 21



PAS DE VIE SANS FRIC, n° 22  
LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET,  
n° 23  
À PIEDS JOINTS, n° 24  
LE ZINC EN OR, n° 25  
FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE!, n° 26  
LE JOKER EN MAIN, n° 27  
UNE BOUFFÉE D'OR PUR, n° 28  
LE VAUTOUR ATTEND TOUJOURS, n° 29  
ON REPIQUE AU JEU, n° 30  
C'EST LE BOUQUET!, n° 31  
N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 32  
PRÉSUMÉ DANGEREUX, n° 33  
UN HIPPIE SUR LA ROUTE, n° 34  
QUI VIVRA, RIRA, n° 35  
ÇA N'ARRIVE QU'AUX VIVANTS, n° 36  
C'EST MA TOURNÉE, n° 37  
FAIS-MOI CONFIANCE, n° 38  
DÉLIT DE FUITE, n° 39  
LE DENIER DU COLT, n° 40  
DU GÂTEAU !, n° 41

*Impression Bussière Camedan Imprimeries  
à Saint-Amand-Montrond (Cher), le 18 février 1998.  
Dépôt légal : février 1998.  
Numéro d'imprimeur : 98933/1.*

ISBN 2-07-049744-5/Imprimé en France.